

Anthologie de textes
pour le cours de
Littérature Française

3^e – 4^e – 5^e années

Sommaire

1. Anthologie de textes (pp. 4-68)

1.1 Textes du XVII ^e siècle	5-14
a) Pierre Corneille, <i>Le Cid</i>	6-7
b) Jean Racine, <i>Phèdre</i>	8-10
c) Molière, <i>Le Tartuffe</i>	11-12
d) Jean de La Fontaine, « Le Lion, le Loup et le Renard ».....	13-14
1.2 Textes du XVIII ^e siècle	15-20
a) Montesquieu, <i>Les Lettres persanes</i>	
- Extrait 1 (lettre XXIV).....	16
- Extrait 2 (lettre XXIV).....	17
b) Denis Diderot, <i>L'Encyclopédie</i> (« Autorité politique »).....	18-19
c) Voltaire, <i>Candide</i>	20
1.3 Textes du XIX ^e siècle	21-36
a) François-René de Chateaubriand, <i>René</i>	22
b) Victor Hugo, <i>Hernani</i>	23
c) Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i>	24-25
d) Honoré de Balzac, <i>Le Père Goriot</i>	
- Extrait 1 : la description de Mme Vauquer.....	26-27
- Extrait 2 : l'enterrement du Père Goriot.....	28-29
e) Emile Zola, <i>L'Assommoir</i>	30-31
f) Camille Lemonnier, <i>Un Mâle</i>	32-33
g) Guy de Maupassant, « Boule de suif ».....	34-35
h) Charles Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> (« L'Albatros »).....	36
1.4 Textes du XX ^e siècle	37-59
a) Guillaume Apollinaire, <i>Alcools</i> (« Automne malade »).....	38
b) Guillaume Apollinaire, <i>Alcools</i> (« Le Pont Mirabeau »).....	39
c) Marcel Proust, <i>A la Recherche du Temps perdu</i>	40-42
d) André Breton, <i>Manifeste du Surréalisme</i>	43
e) Paul Eluard, <i>Capitale de la douleur</i> (« La courbe de tes yeux... »).....	44
f) André Malraux, <i>La Condition humaine</i>	45
g) Jean-Paul Sartre, <i>Huis clos</i>	46-47
h) Albert Camus, <i>L'Étranger</i>	
- Extrait 1.....	48
- Extrait 2.....	49
i) Nathalie Sarraute, <i>Le Planétarium</i>	50-52
j) Eugène Ionesco, <i>Rhinocéros</i>	53-55
k) Le roman belge	
- Madeleine Bourdouxhe, <i>La Femme de Gilles</i>	56-57
- Benoît Coppée, <i>Julie</i>	58
- Francis Dannemark, <i>La longue promenade avec un cheval mort</i>	59

2. *Synthèses récapitulatives* (pp. 60-79)

a) Proposition d'une démarche générale d'analyse d'un texte littéraire.....	61
b) Le classicisme.....	62
c) Classification des genres théâtraux à l'époque classique.....	63
d) Les Lumières.....	64
e) Le romantisme.....	65
f) Le héros romantique.....	66
g) Le thème de la Nature au XIX ^e siècle.....	67
h) Le réalisme et le naturalisme.....	68
i) Le symbolisme.....	69
j) La Belle Epoque.....	70-72
k) Le surréalisme.....	73
l) Les mouvements littéraires après 1945.....	74
m) Tableau comparatif du roman traditionnel balzacien et du Nouveau Roman.....	75
n) Histoire du genre poétique.....	76
o) Evolution du genre théâtral.....	77
p) Histoire du genre romanesque.....	78
q) Evolution du personnage de roman.....	79

3. *Glossaire* (pp. 80-88)

1. Anthologie de textes



Théâtre

Molière

Racine

Corneille

Comédie

Le XVII^e siècle

La Fontaine

Tragédie

Classicisme

Fables



Corneille, *Le Cid* (1637)

A la scène 5 de l'acte I, Don Diègue, après avoir été offensé par Don Gormas, met sa vengeance entre les mains de son fils. A la scène 6, Rodrigue, resté seul, s'interroge : doit-il choisir son honneur ou son amour, son père ou celle qu'il aime ?

5	<p>Don Rodrigue, seul. Percé jusques au fond du cœur D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle, Misérable vengeur d'une juste querelle, Et malheureux objet d'une injuste rigueur, Je demeure immobile, et mon âme abattue Cède au coup qui me tue. Si près de voir mon feu récompensé, Ô Dieu ! l'étrange peine ! En cet affront mon père est l'offensé, Et l'offenseur est le père de Chimène.</p>	35	<p>Il vaut mieux courir au trépas. Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ; J'attire en me vengeant sa haine et sa colère, J'attire ses mépris en ne me vengeant pas. A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle, Et l'autre indigne d'elle. Mon mal augmente à le vouloir guérir ; Tout redouble ma peine. Allons, mon âme ; et puisqu'il faut mourir, Mourons du moins sans offenser Chimène,</p>
10	<p>Que je sens de rudes combats ! Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse, Il faut venger un père, et perdre une maîtresse ; L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras, Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme, Ou de vivre en infâme ; Des deux côtés mon mal est infini. Ô Dieu, l'étrange peine ! Faut-il laisser un affront impuni ? Faut-il punir le père de Chimène ?</p>	40	<p>Mourir sans tirer ma raison ! Rechercher un trépas si mortel à ma gloire ! Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison ! Respecter un amour dont mon âme égarée Voit la perte assurée ! N'écoutons plus ce penser suborneur Qui ne sert qu'à ma peine. Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur, Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.</p>
15	<p>Père, maîtresse, honneur, amour, Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes toute ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?</p>	45	<p>Oui, mon esprit s'était déçu, Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence, Courons à la vengeance ; Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.</p>
20	<p>Père, maîtresse, honneur, amour, Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes toute ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?</p>	50	<p>Oui, mon esprit s'était déçu, Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence, Courons à la vengeance ; Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.</p>
25	<p>Père, maîtresse, honneur, amour, Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes toute ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?</p>	55	<p>Oui, mon esprit s'était déçu, Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence, Courons à la vengeance ; Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.</p>
30	<p>Père, maîtresse, honneur, amour, Noble et dure contrainte, aimable tyrannie, Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour. Cher et cruel espoir d'une âme généreuse Mais ensemble amoureuse, Digne ennemi de mon plus grand bonheur Fer qui causes toute ma peine, M'es-tu donné pour venger mon honneur ? M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?</p>	60	<p>Oui, mon esprit s'était déçu, Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse : Que je meure au combat, ou meure de tristesse, Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu. Je m'accuse déjà de trop de négligence, Courons à la vengeance ; Et tout honteux d'avoir tant balancé, Ne soyons plus en peine, Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé, Si l'offenseur est père de Chimène.</p>

Le Cid, Acte I, scène 6, vers 291 à 350.

Vocabulaire

- **percer** (v. 1) : faire un trou, blesser avec une arme pointue.
- **misérable** (v. 3) : digne de pitié.
- **un vengeur** (v. 3) : qui venge (= qui dédommage moralement qqun en punissant son offensé, qui répare en punissant l'offenseur).
- **une querelle** (v. 3) : vif désaccord entre personnes, dispute.
- **la rigueur** (v. 4) : sévérité, dureté, précision.
- **abattu, e** (v. 5) : qui a été rendu faible, dont on a ôté les forces, l'énergie, l'espoir, la joie.
- **céder** (v. 6) : abandonner ; **céder à** : ne pas résister à qqch.
- **récompenser** (v. 7) : donner une récompense (= bien matériel ou moral donné ou reçu pour une bonne action, un service rendu, des mérites).
- **un affront** (v. 9) : offense, injure faite publiquement ; honte, déshonneur résultant d'un outrage public.
- **un offensé** (v. 9) : personne qui a subi une offense (= parole, action qui blesse qqun dans sa dignité, son honneur), qui est atteint dans son honneur.
- **un offensé** (v. 10) : personne qui offense.

- *rude* (v. 11) : dur.
- *animer* (v. 14) : pousser à agir.
- *retenir* (v. 14) : ici: empêcher d'agir.
- *réduire* (v. 15) : amener à, dans (un état d'infériorité), contraindre.
- *trahir* (v. 15) : cesser d'être fidèle à qqch ou qqun.
- *infâme* (v. 16) : qui avilit ou déshonore celui qui agit, parle ; qui provoque le dégoût.
- *une contrainte* (v. 22) : violence contre qqun, entrave à la liberté d'action.
- *la tyrannie* (v. 22) : gouvernement autoritaire qui ne respecte pas les libertés individuelles et sur lequel le peuple n'a aucun contrôle ; pouvoir de certaines choses sur les hommes.
- *terni, e* (v. 23) : participe passé du verbe "ternir" (= rendre moins pur, moins honorable, rendre terne, sans éclat, porter atteinte à la valeur morale; salir).
- *indigne* (v. 24) : qui n'est pas digne de qqch, qui ne le mérite pas, déshonorant.
- *généreux, se* (v. 25) : qui a de nobles sentiments qui le portent au désintéressement, au dévouement.
- *le trépas* (v. 31) : (litt.) le décès, la mort.
- *le mépris* (v. 34) : sentiment par lequel on considère qqun comme indigne d'estime, comme moralement condamnable.
- *redoubler* (v. 38) : rendre double, recommencer, augmenter de beaucoup.
- *tirer ma raison* (v. 41) : ici : obtenir la réparation de l'affront.
- *endurer* (v. 43) : supporter avec patience ce qui est dur, pénible.
- *impute à ma mémoire* (v. 43) : se souviens de moi.
- *soutenir* (v. 44) : maintenir debout, fortifier, aider, affirmer, faire valoir en appuyant par des raisons.
- *égaré, e* (v. 45) : mis hors du bon chemin, écarté de la vérité.
- *assurer* (v. 46) : rendre sûr.
- *ce penser suborneur* (v. 47) : ici : cette pensée inacceptable, qui va contre l'honneur ; pensée trompeuse qui détourne du chemin de l'honneur.
- *mon esprit s'était déçu* (v. 51) : ici : s'était trompé.
- *une négligence* (v. 55) : attitude d'une personne dont l'esprit ne s'applique pas à ce qu'elle fait ou devrait faire
- *avoir tant balancé* (v. 57) : ici : avoir hésité.

Sources : d'après le *Larousse de poche. Dictionnaire. Noms communs. Noms propres. Précis de grammaire*. Paris, Larousse, 1995, pp. 45, 68, 188, 379, 541, 544, 712, 1002, 1030 et 1042 ; *Dictionnaire Larousse en ligne* : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur l'extrait

1. Rodrigue, le héros de la pièce est confronté à un choix. Auquel ?
2. Montrez que le texte fait apparaître un jeu constant par rapport au balancement (hésitation) qui anime Rodrigue dans ce monologue.
3. Que choisit-il finalement ?
4. Analysez les différentes étapes de ce monologue tragique.

Jean Racine, *Phèdre* (1677) – Acte I, Scène 3

Dans le palais d'Hippolyte à Trézène, Phèdre refuse de se nourrir et semble souffrir d'une maladie mortelle. Sa fidèle nourrice, C none, s'efforce de lui arracher le secret qui la ronge. Phèdre finit par avouer et explique l'origine de son mal...

	<p>C�none : Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés, Par vos faibles genoux que je tiens embrassés, D�livrez mon esprit de ce funeste doute.</p>
	<p>Phèdre : Tu le veux. Lève-toi.</p>
5	<p>C�none : Parlez : je vous écoute.</p>
	<p>Phèdre : Ciel ! que vais-je lui dire ? Et par où commencer ?</p>
	<p>C�none : Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.</p>
10	<p>Phèdre : � haine de Vénus ! � fatale colère ! Dans quels �garements¹, l'amour jeta ma mère !</p>
	<p>C�none : Oublions-les, Madame. Et qu'� tout l'avenir Un silence éternel cache ce souvenir.</p>
	<p>Phèdre : Ariane², ma s�ur ! de quel amour blessée, Vous mour�tes aux bords où vous f�tes laissée !</p>
15	<p>C�none : Que faites-vous, Madame ? Et quel mortel ennui Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?</p>
	<p>Phèdre : Puisque Vénus le veut, de ce sang d�plorabile Je p�ris la dernière, et la plus misérable.</p>
	<p>C�none : Aimez-vous ?</p>
20	<p>Phèdre : De l'amour j'ai toutes les fureurs.</p>
	<p>C�none : Pour qui ?</p>
	<p>Phèdre : Tu vas ouïr le comble des horreurs. J'aime... A ce nom fatal, je tremble, je frissonne. J'aime...</p>
	<p>C�none : Qui ?</p>
25	<p>Phèdre : Tu connais ce fils de l'Amazone, Ce prince si longtemps par moi-même opprimé ?</p>
	<p>C�none : Hippolyte ! Grands Dieux !</p>
	<p>Phèdre : C'est toi qui l'as nommé.</p>
30	<p>C�none : Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace. � désespoir ! � crime ! � d�plorabile race ! Voyage infortuné ! Rivage malheureux, Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?</p>

¹ Phèdre fait ici allusion aux amours de sa mère avec un taureau dont le fruit fut le Minotaure.

² Phèdre et Thésée ont abandonné Ariane sur une  le déserte, alors que cette dernière s'était enfuie de Cr te avec ce même Thésée qui était son amant.

	Phèdre : Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée
35	Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée, Mon repos, mon bonheur semble s'être affermi, Athènes me montra mon superbe ennemi. Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ; Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
40	Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ; Je sentis tout mon corps et transir et brûler. Je reconnus Vénus et ses feux redoutables, D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables. Par des vœux assidus je crus les détourner :
45	Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ; De victimes moi-même à toute heure entourée, Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée, D'un incurable amour remèdes impuissants ! En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :
50	Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse, J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse, Même au pied des autels que je faisais fumer, J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer. Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
55	Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père. Contre moi-même enfin j'osai me révolter : J'excitai mon courage à le persécuter. Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre, J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ³ ;
60	Je pressai son exil, et mes cris éternels L'arrachèrent du sein et des bras paternels, Je respirais Œnone, et depuis son absence, Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence. Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis De son fatal hymen je cultivais les fruits.
65	Vaines précautions ! Cruelle destinée ! Par mon époux lui-même à Trézène amenée, J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné : Ma blessure trop vive a aussitôt saigné, Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
70	C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ; J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur. Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire ; Et dérober au jour une flamme si noire :
75	Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ; Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas, Pourvu que de ma mort respectant les approches, Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches, Et que tes vains secours cessent de rappeler
80	Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler ⁴ .

Vocabulaire

- *embrasser* (v. 2) : (litt.) prendre, tenir entre ses bras qqun ou qqch ; étreindre.
- *funeste* (v. 3) : qui apporte le malheur, qui entraîne des conséquences néfastes, parfois mortelles. (syn. : fatal, malheureux)

³ Une marâtre est une manière très péjorative de désigner une belle-mère, particulièrement quand elle est mauvaise avec ses beaux-enfants.

⁴ Se répandre, s'évaporer. Phèdre fait ici allusion au peu de vie qu'il reste en elle et qui est prête à s'éteindre.

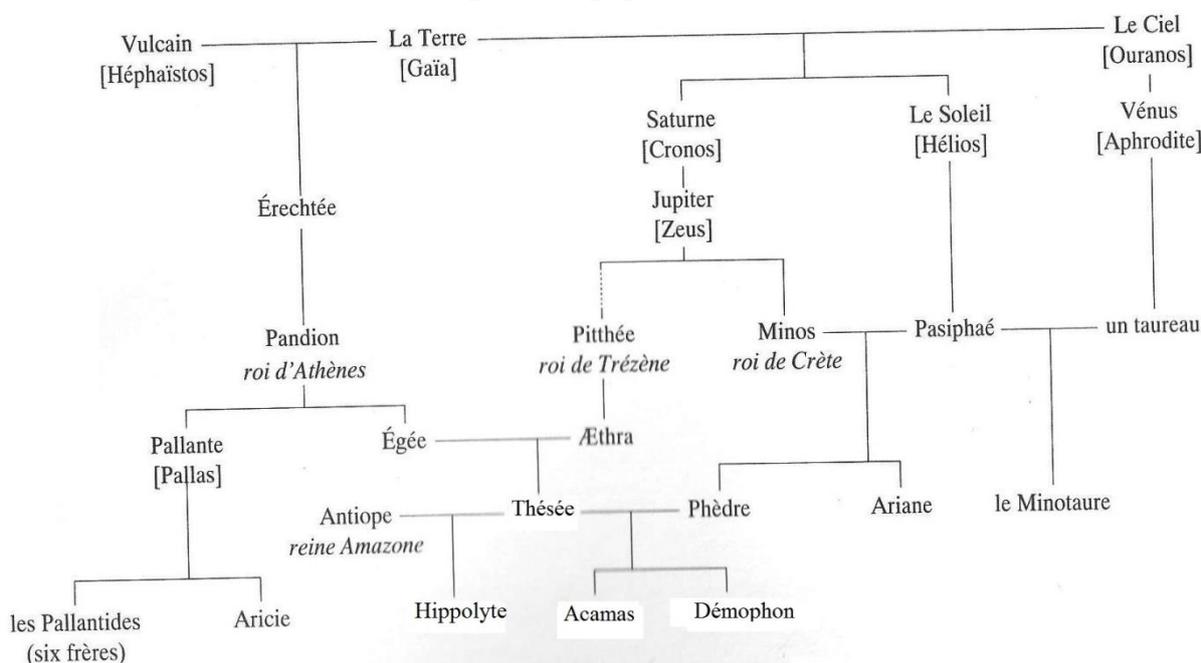
- **un égarement** (v. 10) : action de s'écarter des voies de la raison ; folie passagère ; aberration, dérèglement. (syn. : divagation, délire, hallucination)
- **animer** (v. 16) : inspirer qqun, le pousser à agir.
- **déplorable** (v. 17) : 1. regrettable, attristant ; 2. qui est considéré comme détestable, scandaleux.
- **périr** (v. 18) : mourir, connaître une fin violente.
- **ouïr** (v. 22) : entendre.
- **opprimer** (v. 26) : soumettre qqun, un groupe à un pouvoir tyrannique et violent, l'écraser sous une autorité excessive, répressive.
- **infortuné** (v. 31) : qui est dans le malheur.
- **un rivage** (v.31) : rive, bord (de la mer ou d'un cours d'eau).
- **s'affermir** (v. 35) : devenir plus solide, plus stable, plus ferme.
- **éperdu, e** (v. 38) : 1. éprouver très vivement un sentiment ; 2. manifester de l'égarement ou de l'affolement.
- **assidu, e** (v. 43) : qui est constamment présent auprès de qqun, ou qui s'adonne sans interruption à une occupation.
- **incurable** (v. 47) : que l'on ne peut guérir ; dont on ne peut pas se débarrasser.
- **éviter** (v. 53) : faire en sorte que qqch (de pénible, de risqué) ne se produise pas.
- **bannir** (v. 57) : 1. tenir qqun éloigné d'une société, d'un milieu, d'une activité ; 2. rejeter, écarter ce qui est jugé mauvais.
- **vain, e** (v. 65) : 1. se dit d'une action qui ne produit pas l'effet souhaité ; 2. qui est sans fondement, sans justification ; 3. (litt.) qui est sans valeur, futile, insignifiant.
- **se repentir** (v. 76) : manifester un regret sincère de ses péchés, de sa faute, accompagné de l'intention de réparer.
- **affliger** (v. 78) : 1. frapper qqun d'un mal, d'un défaut d'une manière durable ; 2. imposer à qqun la présence d'une personne désagréable, qqch de pénible.

Sources : d'après *Le Petit Larousse 1999*. Paris, Larousse, 1999 et *Le Petit Larousse en ligne*, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur l'extrait

1. Relevez les mots de sens négatif. En quoi traduisent-ils la passion de Phèdre ?
2. Dans cette scène, Phèdre fait de nombreuses mentions à la malédiction qui pèse sur sa famille. Relevez ce champs lexical et dites comment Phèdre considère donc sa famille.
3. Analysez la réaction d'Œnone face à l'aveu de Phèdre.

Arbre généalogique de Phèdre



Molière, *Le Tartuffe* (1664, 1669) – Acte 1, scène 4

Orgon, riche bourgeois de Paris, a recueilli chez lui un "dévot personnage", Tartuffe, dont la pauvreté et la piété apparente le remplissent d'admiration. Toute la famille d'Orgon soupçonne en Tartuffe un dangereux hypocrite. Toutefois, Orgon ne veut rien voir : pour lui, Tartuffe est un "pauvre homme". Après être parti quelques temps pour affaires, Orgon rentre chez lui et veut savoir ce qui s'est passé pendant son absence...

	<p><i>Orgon :</i> Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici, Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ? Qu'est-ce qu'on a fait ici ? Comment est-ce qu'on s'y porte ?</p>
5	<p><i>Dorine (servante) :</i> Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir, Avec un mal de tête étrange à concevoir.</p>
	<p><i>Orgon :</i> Et Tartuffe ?</p>
	<p><i>Dorine :</i> Tartuffe ? Il se porte à merveille. Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.</p>
	<p><i>Orgon :</i> Le pauvre homme !</p>
10	<p><i>Dorine :</i> Le soir, elle eut un grand dégoût, Et ne put au souper toucher à rien du tout, Tant sa douleur de tête était cruelle !</p>
	<p><i>Orgon :</i> Et Tartuffe ?</p>
15	<p><i>Dorine :</i> Il soupa, lui tout seul, devant elle, Et fort dévotement il mangea deux perdrix, Avec une moitié de gigot en hachis.</p>
	<p><i>Orgon :</i> Le pauvre homme !</p>
20	<p><i>Dorine :</i> La nuit se passa tout entière Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière. Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller, Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.</p>
	<p><i>Orgon :</i> Et Tartuffe ?</p>
25	<p><i>Dorine :</i> Pressé d'un sommeil agréable, Il passa dans sa chambre au sortir de la table, Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain, Où sans trouble il dormait jusqu'au lendemain.</p>

30	<p><i>Orgon :</i> Le pauvre homme !</p>	
	<p><i>Dorine :</i> A la fin par nos raisons gagné Elle se résolut à souffrir la saignée, Et le soulagement suivit tout aussitôt.</p>	
	<p><i>Orgon :</i> Et Tartuffe ?</p>	
	35	<p><i>Dorine :</i> Il reprit courage comme il faut, Et contre tous les maux fortifiant son âme, Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame, But à son déjeuner quatre grands coups de vin.</p>
		<p><i>Orgon :</i> Le pauvre homme !</p>
		<p><i>Dorine :</i> Tous deux se portent bien enfin, Et je vais à Madame annoncer par avance La part que vous prenez à sa convalescence.</p>
39		

Vocabulaire

- *concevoir* : se représenter par la pensée, comprendre ; imaginer.
- *vermeille* : rouge foncé.
- *une perdrix* : oiseau au plumage roux ou gris, recherché comme gibier.
- *la saignée* : évacuation provoquée d'une certaine quantité de sang (notamment en cas de maladie).
- *la convalescence* : retour progressif à la santé.

Source : d'après *Larousse de poche*. Paris, Larousse, 1995, pp. 135, 174, 577, 595 et 694.

Questions sur l'extrait

1. La scène étudiée fait partie de l'acte d'exposition. Quel est le rôle de cette scène ? Sur quoi nous informe-t-elle ?
2. Qui domine la situation ? Pourquoi ?
3. Comment l'auteur met-il en relief dans ce passage l'aveuglement du maître ? Quels procédés comiques emploie-t-il pour y parvenir ?

J. de La Fontaine, *Fables* – « Le Lion, le Loup et le Renard »
(livre III, 3)

	Un lion décrépit ¹ , goutteux ² , n'en pouvant plus, Voulait que l'on trouvât remède à la vieillesse. Alléguer ³ l'impossible aux Rois, c'est un abus. Celui-ci parmi chaque espèce
5	Manda ⁴ des Médecins ; il en est de tous arts ⁵ . Médecins au Lion viennent de toutes parts; De tous côtés lui vient des donneurs de recettes. Dans les visites qui sont faites,
10	Le Renard se dispense ⁶ et se tient clos et coi ⁷ . Le Loup en fait sa cour, daube ⁸ au coucher du Roi, Son camarade absent. Le Prince tout à l'heure Veut qu'on aille enfumer Renard dans sa demeure, Qu'on le fasse venir. Il vient, est présenté; Et sachant que le Loup lui faisait cette affaire :
15	« Je crains, Sire, dit-il, qu'un rapport peu sincère Ne m'ait à mépris imputé ⁹ D'avoir différé ¹⁰ cet hommage ; Mais j'étais en pèlerinage Et m'acquittais d'un vœu fait pour votre santé.
20	Même j'ai vu dans mon voyage Gens experts et savants, je leur ai dit la langueur Dont Votre Majesté craint, à bon droit la suite. Vous ne manquez que de chaleur ; Le long âge en vous l'a détruite.
25	D'un Loup écorché vif appliquez-vous la peau Toute chaude et toute fumante ; Le secret ¹¹ sans doute ¹² en est beau Pour la nature défaillante ¹³ . Messire Loup vous servira,
30	S'il vous plaît, de robe de chambre. » Le Roi goûte ¹⁴ cet avis-là. On écorche, on taille, on démembre Messire loup. Le Monarque en soupa, Et de sa peau s'enveloppa.
35	Messieurs les courtisans, cessez de vous détruire ; Faites si vous pouvez votre cour sans vous nuire. Le mal se rend chez vous au quadruple du bien. Les daubeurs ¹⁵ ont leur tour d'une ou d'autre manière :
40	Vous êtes dans une carrière Où l'on ne se pardonne rien.

¹ *décrépit* : affaibli par la vieillesse, diminué physiquement par l'âge.

² *goutteux* : atteint de la goutte (maladie douloureuse des articulations).

³ *Alléguer* : mettre en avant ; *alléguer l'impossible* : souligner que la chose est impossible.

⁴ *manda* : fit venir.

⁵ *de tous arts* : qui ont des méthodes très variées.

⁶ *se dispense* : s'autorise à ne pas venir.

⁷ *coi* : silencieux.

⁸ *daube* : critique, dit du mal à propos de "son camarade absent".

⁹ *à mépris imputé* : accusé d'être méprisant.

¹⁰ *différé* : remis à plus tard.

¹¹ *secret* : moyen (remède) connu d'une seule personne.

¹² *sans doute* : sans aucun doute.

¹³ *défaillante* : qui s'affaiblit.

¹⁴ *goûte* : approuve.

¹⁵ *daubeurs* : ceux qui disent du mal d'autrui.

Questions

1. Questions de compréhension générale

- ❖ Qui sont les personnages principaux de cette fable ?
- ❖ Qui sont les deux personnages qui cherchent à se nuire l'un l'autre ?
- ❖ Où se déroule l'action de cette fable ?
- ❖ Résumez l'action en deux phrases.

2. Questions de vocabulaire

- ✓ Relevez le champ lexical de la vieillesse.
- ✓ Relevez les expressions qui montrent que La Fontaine se moque des médecins.

3. Questions d'analyse

3.1. Analyse de la forme

- Repérez deux types de vers différents utilisés par La Fontaine. Justifiez votre réponse.
- Comment les rimes de la morale sont-elles disposées ?

3.2. Analyse du fond

- Quelle est la situation initiale ?
- Repérez l'élément perturbateur. À quel temps le reconnaissez-vous ?
- En quoi consiste la critique du Loup à l'égard du Renard ?
- En quoi consiste la ruse du Renard ?
- Comment se termine le récit ? En quoi cette fin est-elle à la fois amusante et cruelle ?

3.3. Approches générique et thématique

- En quoi les personnages de ce texte sont des personnages de fable ? Quelles sont leurs caractéristiques ?
- Quels sont les traits de caractère du Roi ?
- Où se situe la morale ?
- Quel message est délivré dans cette morale ? À qui s'adresse-t-elle ?
- À qui aujourd'hui pourrait s'adresser la critique formulée par La Fontaine dans cette fable ?

Source : d'après *La Fontaine. Fables* (notes, questionnaires et dossier par Olivier CHAPUIS) [1999]. Paris, Hachette, coll. "bibliocollège", 2008, pp. 114-119.



Montesquieu



Diderot



L'Encyclopédie

Lumières

Philosophes

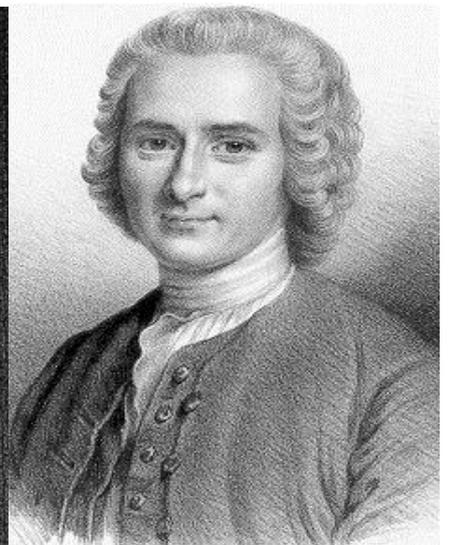
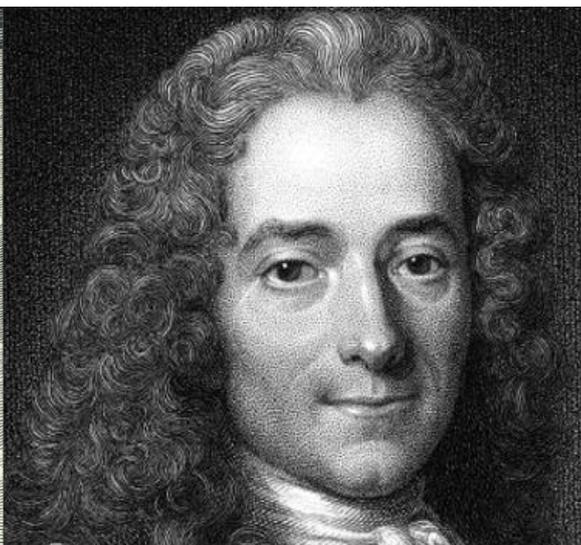
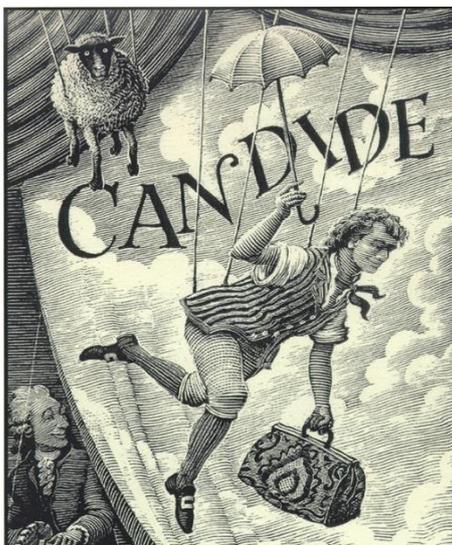
Le XVIII^e siècle

Rousseau

Contes

Voltaire

Philosophie



Montesquieu, *Les Lettres persanes* (1721) – Lettre XXIV

Un mois après son arrivée à Paris, le Persan Rica écrit à un de ses correspondants familiers, Ibben, qui se trouve en Turquie à Smyrne ; il lui fait part de ses premières impressions. Rica, arrivé depuis peu dans la capitale et transplanté tout à coup en Europe, s'étonne de ce qu'il découvre...

Extrait n°1

	Rica à Ibben. À Smyrne.
5	Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.
10	Paris est aussi grand qu'Ispahan: les maisons y sont si hautes, qu'on jugerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.
15	Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a pas de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français ; ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train, et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien : car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe me fait faire un demi-tour ; et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Vocabulaire

- *être logé* : habiter.
- *un astrologue* : personne qui s'occupe d'astrologie (= analyse de la position des planètes, des étoiles, des astres afin de prévoir des événements humains).
- *un embarras* : 1. incertitude, perplexité de qqun qui ne sait quelle voie choisir ; 2. gêne, malaise.
- *tomber en syncope* : avoir un malaise physique, s'évanouir.
- *enrager* : éprouver une vive irritation, un violent dépit à la suite de qqch, rager.
- *éclabousser* : faire jaillir un liquide sur qqun, qqch ; rejaillir sur eux en les couvrant de taches en parlant du liquide lui-même ; asperger.

Questions sur l'extrait

1. Divisez l'extrait en différentes parties et expliquez votre choix.
2. Qu'est-ce qu'on apprend de Paris et d'Ispahan?
3. Quelle est la réaction de Rica face aux situations qu'il vit?

Extrait n°2

5	<p>[...] Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre ; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies, et ses flottes équipées.</p>
10	<p>D'ailleurs ce roi est un grand magicien: il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits.</p>
15	<p>Ce que je dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il l'est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le pape : tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un ; que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que le vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce.</p> <p style="text-align: right;">De Paris, le 4 de la lune de Rebiab, 2, 1712.</p>

Vocabulaire

- *la vanité* : 1. (litt.) satisfaction de soi-même, sentiment d'orgueil ; 2. défaut de qqun qui étale sa satisfaction de soi-même.
- *un prodige* : 1. événement extraordinaire, de caractère magique ou surnaturel ; 2. acte extraordinaire, merveille.
- *persuader* : amener qqun à être convaincu de qqch, à croire ou à faire qqch.

Questions sur l'extrait

1. Quelle est la différence entre la richesse du roi de France et celle du roi d'Espagne ? En quoi la comparaison des deux rois peut-elle être envisagée comme ironique ?
2. *Il les fait penser comme il veut...* Dans le passage qui suit, retrouvez trois exemples qui montrent le pouvoir du roi sur ses sujets.
3. Que critique Montesquieu chez le roi de France et chez les Français ?

Denis Diderot, *L'Encyclopédie* (1751-1765) – "Autorité politique"

Diderot devait initialement traduire, pour le libraire Le Breton, la *Cyclopaedia de l'Anglais Chambers*. Le projet se transforma et aboutit à l'entreprise de *L'Encyclopédie*, dont Diderot fut chargé en 1747. Cet immense projet de vulgarisation de toutes les connaissances, qui cherchait à combattre les préjugés et à faire triompher la raison, demanda à Diderot un travail colossal ; c'est ainsi à lui que revint la tâche de choisir des collaborateurs, de corriger les articles, d'en rédiger un grand nombre lui-même et d'assurer la direction de l'ensemble. Face à l'intensité du travail et aux multiples difficultés rencontrées, Diderot se trouva à plusieurs reprises au bord du découragement. Malgré les abondantes critiques et les nombreuses censures auxquelles elle dut faire face, *L'Encyclopédie* fut finalement menée à bon terme. Désireux de remettre en cause les conformismes sociaux, politiques et religieux de son époque, Diderot écrivit de très nombreux articles, dont certains très importants (« *Encyclopédie* ») et d'autres particulièrement virulents ou polémiques (« *Sarrazins* », « *Raison* »). C'est également à lui que l'on dut le système de renvois d'un article à un autre, grâce auquel on rencontre de violentes contestations aux endroits où l'on s'y attend le moins. Dans son article « *Autorité politique* », construit comme une véritable démonstration, Diderot conteste la notion d'autorité en prenant habilement pour références les croyances chrétiennes.

5	<p>AUTORITÉ POLITIQUE. Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque <i>autorité</i>, c'est la puissance paternelle : mais la puissance paternelle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre <i>autorité</i> vient d'une autre origine que de la nature. Qu'on examine bien, et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé, ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déferé <i>l'autorité</i>.</p>
10	<p>La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation, et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui obéissent ; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait <i>l'autorité</i>, la défait alors : c'est la loi du plus fort [...].</p>

Vocabulaire

- *jouir* : faire usage de qqch, l'utiliser, en profiter.
- *une borne* : limite.
- *la puissance* : ici : synonyme d'autorité absolue.
- *l'état de nature* : ce que serait l'Homme, débarrassé de toute influence sociale.
- *en état de se conduire* : capable de se comporter raisonnablement.
- *une source* : origine, cause.
- *s'emparer de* : prendre avec violence, conquérir.
- *le consentement* : fait d'être d'accord, d'accepter.
- *se soumettre* : obéir, accepter.
- *déferer* : accorder, donner.
- *s'acquérir* : se prendre, se gagner, s'obtenir.
- *une usurpation* : fait de prendre qqch sans en avoir le droit.
- *secouer le joug* : (sens métaphorique) se libérer de la contrainte qui empêche d'être libre.

Questions sur l'extrait

Découverte

- a) Quelles différentes formes « d'autorité politique » connaissez-vous ?
- b) Selon vous, quelle autorité politique va préconiser Diderot, philosophe du XVIII^e siècle, animateur et principal rédacteur de L'Encyclopédie ?
- c) Repérez les mots en italique. Quel est l'effet recherché par Diderot ?
- d) Cet extrait se termine par « c'est la loi du plus fort ». Selon vous, quelles sont les conséquences d'une telle loi ?

Exploration

- 1) Lisez la première phrase. Comment la comprenez-vous ?
- 2) Dans la phrase suivante, relevez les deux arguments apportés par Diderot pour soutenir sa thèse.
- 3) Pour Diderot, seule la puissance paternelle est établie par la Nature, mais elle est limitée. Quelle est cette limite ?
- 4) « Toute autre autorité vient d'une autre origine que la nature ». Dans la phrase qui suit, retrouvez les deux sources de l'autorité pour le philosophe.
- 5) A la fin du premier paragraphe, par qui et par quel moyen le consentement est-il accepté ? A quel régime politique Diderot fait-il allusion ?
- 6) Comment Diderot appelle-t-il l'autorité (ou la puissance) acquise par la violence ? Qu'en pensez-vous ?

Source : BLONDEAU (N.), ALLOUACHE (F.) & NÉ (M.-F.), *Littérature progressive du français...* Paris, CLE International, 2003, pp. 46-47.

Voltaire, *Candide* (1759)

Ayant été chassé du château du Baron Thunder-ten-tronckh, Candide est enrôlé de force dans l'armée bulgare qui est alors en pleine guerre contre les Abares...

COMMENT CANDIDE SE SAUVA D'ENTRE LES BULGARES, ET CE QU'IL DEVINT	
1	Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes
5	environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La bayonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.
10	Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs
15	enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.
20	Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre [...].

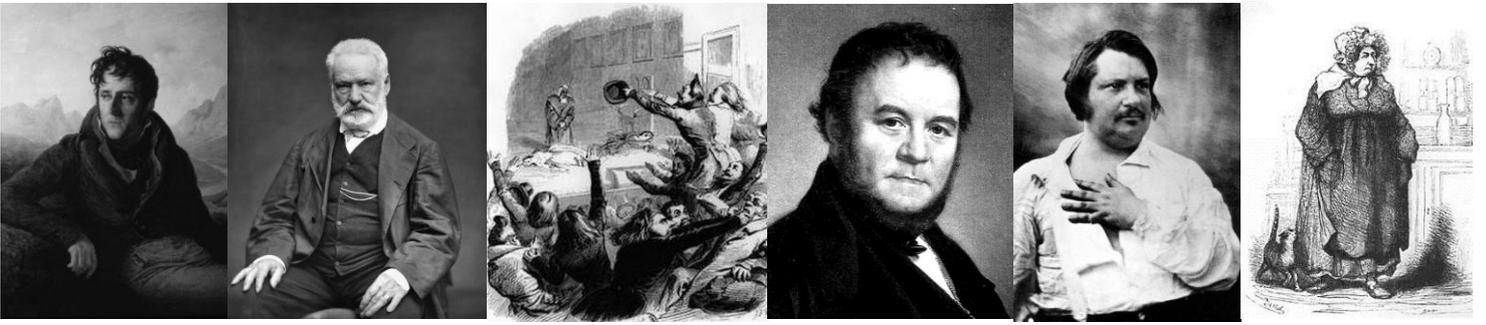
Vocabulaire

- *leste* : léger, agile, souple.
- *les fifres* : petites flûtes d'un son aigu.
- *la mousqueterie* : décharge de mousquets (= armes à feu portatives des XVI^e et XVII^e siècles) ou de fusils qui tirent en même temps.
- *un coquin* : personne sans scrupule, capable de bassesse et de malhonnêteté.
- *une bayonnette* : sorte de petite épée qui s'adapte au bout d'un fusil.
- *un Te-Deum* : cantique latin d'action de grâces de l'Eglise catholique.
- *cribler* : marquer en de nombreux endroits.

Source : d'après *Le Petit Larousse 1999*. Paris, Larousse, 1999, pp. 160, 273, 384 et 651 et *Le Petit Larousse en ligne*, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>

Questions sur l'extrait

- 1) Quelle est la focalisation adoptée par le narrateur ?
- 2) Quel rapport peut-on établir entre le nom du personnage principal de ce conte et le regard porté sur les événements ?
- 3) Quel est l'effet produit par le rythme et la syntaxe des deux premières phrases ?
- 4) Quelles sont les caractéristiques d'un héros ? Quel sens particulier Voltaire semble donner au mot "héros" dans ce texte ?
- 5) Relevez le champ lexical dominant dans le deuxième paragraphe.
- 6) Quelles sont les intentions du narrateur ?
- 7) Quelle est la fonction de ce texte ?



Chateaubriand

Réalisme

Romantisme

Balzac

Stendhal

Hugo

Le XIX^e siècle

Maupassant

Naturalisme

Zola

Baudelaire

Lemonnier

Symbolisme



François-René de Chateaubriand, *René* (1802)

Le père de René vient de mourir. Celui-ci décide de voyager, mais les grands spectacles de la nature ne peuvent calmer sa mélancolie ni distraire son ennui. Il rentre à Paris, désespéré, puis se retire dans la solitude de la campagne. Tourmenté par ses émotions, René s'abandonne à la rêverie...

5	Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher solitaire, s'élevant au loin dans la vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent, j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait ; je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du ciel semblait me
10	dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »
15	Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emportez René dans les espaces d'une autre vie ! Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

Vocabulaire

- *s'égarer* : se perdre.
- *la bruyère* : 1. plante ; 2. lieu où pousse cette plante.
- *une rêverie* : état de l'esprit qui s'abandonne à des idées, des images vagues.
- *s'élever* : se faire entendre (dans cet extrait).
- *la cime* : sommet d'un arbre.
- *dépouillé, e* : sans ornement ; sans feuilles (en parlant d'une plante).
- *le jonc* : plante aquatique à tiges droites et flexibles.
- *flétri, e* : fané.
- *se figurer* : s'imaginer.
- *la migration* : déplacement périodique de certains animaux.
- *déployer* : étendre largement, ouvrir ce qui était plié, roulé.
- *le frimas* : brouillard froid qui se glace en tombant.

Source : *Le Petit Larousse de Poche 1999*. Paris, Larousse, 1998, pp. 142, 220, 261, 264, 322, 327, 340, 435, 497 et 687.

Questions sur l'extrait

1. En combien de parties l'extrait peut-il être divisé ? Expliquez la différence entre elles.
2. Quel sentiment introduit l'auteur dans le texte par le mot *clocher*?
3. Qu'évoquent les oiseaux de passage?

Victor Hugo, *Hernani* (1830) – III, 4 (vers 988-1004)

Hernani a vu les préparatifs des noces de Doña Sol avec don Ruy Gomez. Il accable la jeune femme de reproches ironiques. Mais Doña Sol lui montre le poignard avec lequel elle se tuera pour échapper à ce mariage. Hernani, pris de remords, se jette à ses pieds, la suppliant de le fuir, lui qui n'aurait à offrir qu'une « dot de douleurs », « un écrin de misère et de deuil ».

	<i>Hernani</i> :
	Oh ! par pitié pour toi, fuis ! – Tu me crois peut-être Un homme comme sont tous les autres, un être Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva. Détrompe-toi ! Je suis une force qui va !
5	Agent aveugle et sourd de mystères funèbres ! Une âme de malheur faite avec des ténèbres ! Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé D'un souffle impétueux, d'un destin insensé. Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
10	Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête, Une voix me dit : Marche ! et l'abîme est profond, Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond ! Cependant, à l'entour de ma course farouche, Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !
15	Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal, Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

Vocabulaire

- *la pitié* : attendrissement, compassion.
- *funèbre* : qui inspire un sentiment de sombre tristesse ; triste, lugubre.
- *les ténèbres* (fém.) : 1. obscurité profonde ; 2. domaine de ce qui est obscur, difficile à comprendre.
- *farouche* : qui n'est pas apprivoisé, sauvage, asocial (plachý, divý, zúrivý).
- *impétueux, se* : 1. qui se manifeste avec violence et rapidité ; 2. fougueux, bouillant, ardent (prudký, dravý).
- *insensé, e* : qui est contraire au bon sens ; extravagant, fou.
- *haletant, e* : qui respire avec gêne à un rythme précipité ; essoufflé, qui n'a pas de souffle.
- *l'abîme* (masc.) : 1. gouffre très profond, cavité ; 2. ce qui divise, sépare très profondément.
- *à l'entour* : autour de ; les environs de qqch, le voisinage de qqch.

Questions sur l'extrait

1. Définissez une tirade.
2. Caractérissez le monologue par rapport à la position d'Hernani (que fait-il dans ce monologue ?)
3. Relevez du texte les caractéristiques (mots, expressions...) qui prouvent le destin fatal du personnage principal.

Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830) – I, 4

Sous la Restauration, M. de Rênal, maire de Vèrrières, petite ville de Franche-Comté, décide d'engager comme précepteur de ses enfants le fils d'un charpentier (Julien Sorel) qui se destine à l'état ecclésiastique. Il présente ses offres au père Sorel ; celui-ci va chercher son fils à la scierie pour lui annoncer la nouvelle...

*Ce long roman stendhalien comporte deux parties : la première retrace le parcours provincial de Julien, son entrée chez les Rênal et la montée de ses ambitions au séminaire ; la seconde raconte la vie du héros à Paris comme secrétaire de M. de La Mole et son déchirement entre ambitions et sentiments. Le lecteur est amené à suivre l'itinéraire de Julien Sorel de la province à la capitale française, ainsi que sa confrontation aux divers obstacles qui se présentent à lui ; de là, ce roman appartient au type du **roman d'apprentissage** (de formation ou encore d'éducation) que l'on peut définir comme : le **cheminement évolutif du personnage principal qui au début du récit est jeune et naïf et qui entreprend un voyage tout autant géographique qu'initiatique. Au cours de l'histoire, il doit affronter les expériences et les obstacles que la société lui impose. Finalement, en se formant et en étant progressivement façonné par la société, il devient l'idéal de l'homme mûr et cultivé et trouve sa juste place dans le monde de son époque (intégration ou rejet).***

5	<p>En approchant de son usine, le père Sorel appela Julien de sa voix de stentor ; personne ne répondit. Il ne vit que ses fils aînés, espèces de géants qui, armés de lourdes haches, équarrissaient les troncs de sapin, qu'ils allaient porter à la scie. Tout occupés à suivre exactement la marque noire tracée sur la pièce de bois, chaque coup de leur hache en séparait des copeaux énormes. Ils n'entendirent pas la voix de leur père. Celui-ci se dirigea vers le hangar ; en y entrant, il chercha vainement Julien à la place qu'il aurait dû occuper, à côté de la scie. Il l'aperçut à cinq ou six pieds plus haut, à cheval sur l'une des pièces de la toiture. Au lieu de surveiller attentivement l'action de tout le mécanisme, Julien lisait. Rien n'était plus antipathique au vieux Sorel ; il eût peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de force, et si différente de celle de ses aînés ; mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même.</p>
10	<p>Ce fut en vain qu'il appela Julien deux ou trois fois. L'attention que le jeune homme donnait à son livre, bien plus que le bruit de la scie, l'empêcha d'entendre la terrible voix de son père. Enfin, malgré son âge, celui-ci sauta lestement sur l'arbre soumis à l'action de la scie, et de là sur la poutre transversale qui soutenait le toit. Un coup violent fit voler dans le ruisseau le livre que tenait Julien ; un second coup aussi violent, donné sur la tête, en forme de calotte, lui fit perdre l'équilibre. Il allait tomber à douze ou quinze pieds plus bas, au milieu des leviers de la machine en action, qui l'eussent brisé, mais son père le retint de la main gauche, comme il tombait :</p>
15	<p>– Eh bien, paresseux ! tu liras donc toujours tes maudits livres, pendant que tu es de garde à la scie ? Lis-les le soir, quand tu vas perdre ton temps chez le curé, à la bonne heure.</p>
20	<p>Julien, quoique étourdi par la force du coup, et tout sanglant, se rapprocha de son poste officiel, à côté de la scie. Il avait les larmes aux yeux, moins à cause de la douleur physique que pour la perte de son livre qu'il adorait.</p>
25	<p>« Descends, animal, que je te parle. » Le bruit de la machine empêcha encore Julien d'entendre cet ordre. Son père, qui était descendu, ne voulant pas se donner la peine de remonter sur le mécanisme, alla chercher une longue perche pour abattre des noix, et l'en frappa sur l'épaule. À peine Julien fut-il à terre, que le vieux Sorel, le chassant rudement devant lui, le poussa vers la maison. Dieu sait ce qu'il va me faire ! se disait le jeune homme. En passant, il regarda tristement le ruisseau où était tombé son livre ; c'était celui de tous qu'il affectionnait le plus, le <i>Mémorial de Sainte-Hélène</i>.</p>
30	<p>Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin. De</p>

35	grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa
40	grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Vocabulaire

- **une scierie** : usine où on débite, coupe le bois.
- **une voix de stentor** : voix d'un héros de la guerre de Troie, se dit de qqn qui a une voix forte et retentissante (hromový hlas).
- **une hache** : instrument tranchant qui sert à couper.
- **équarrir** : couper du bois, tailler pour rendre carré, régulier (otesávať).
- **une scie** : outil ou machine servant à couper des matières dures par action d'une lame dentée.
- **un copeau** : mince morceau détaché par un instrument tranchant (stružlina, íver).
- **vainement** : en vain, sans succès.
- **odieux, se** : antipathique, détestable, abominable, déplaisant, vexant
- **lestement** : sans effort.
- **une poutre** : grosse pièce de bois équarrie servant de support (trám, brvno).
- **une calotte** : tape sur la tête, soufflet.
- **un levier** : corps mobile autour d'un point d'appui, permettant de multiplier la force (páka, hever).
- **maudit, e** : qui est rejeté par Dieu ou repoussé par la société (prekliaty).
- **un curé** : prêtre.
- **étourdi, e** : épaté, frappé.
- **une perche** : grande tige de bois (žrd').
- **affectionner** : aimer.
- **aquilin** : nez aquilin = nez busqué et assez fin (orlý nos).
- **féroce** : cruel et impitoyable.
- **innombrable** : infini.
- **svelte** : mince, fragile.

Questions sur l'extrait

1. Que symbolisent les couleurs du titre ?
2. On peut diviser le texte en deux parties d'après la forme du récit. Où commence la deuxième partie ?
3. Nommez les personnages principaux et précisez leur relation.
4. Résumez en deux-trois phrases l'histoire de l'extrait.
5. Soulignez dans le texte la description physique des personnages. Soulignez également leur description psychique. Faites les portraits des personnages. Commentez-les !
6. Retrouvez le discours indirect libre.

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1834-1835)

Dans le premier chapitre du *Père Goriot*, le narrateur dresse au lecteur le portrait de Mme Vauquer, propriétaire depuis près de quarante ans de la pension du même nom ...

5	Cette pièce est dans tout son lustre au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son <i>rourou</i> matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis; elle marche en traînant ses pantoufles grimacées. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le bain ne va pas sans l'argousin, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait pressentir les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. Agée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes les
10	femmes qui ont eu des malheurs. [...] Qu'avait été monsieur Vauquer? Elle ne s'expliquait jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir.
15	
20	

Vocabulaire

- *le lustre* : éclat qui rehausse, met en valeur (lesk).
- *une jatte* : récipient de forme ronde, relativement profond .
- *attifer* : (familier) habiller, parer d'une manière ridicule, bizarre (vyfintiť, vyparádit).
- *le tulle* : tissu léger (tyl).
- *traîasser* : (familier) traîner ; errer, se promener paresseusement ; être trop long à faire qqch (preťahovať, ťahať po zemi).
- *grimacé* : avec des plis (so záhybmi, pokrkvány).
- *le corsage* : blouse, chemisier.
- *potelé, e* : qui a des formes rondes et pleines, grassouillet (bucľatý).
- *dodu, e* : synonyme de "potelé".
- *suint* : produire un liquide qui s'écoule goutte à goutte ; (litt.) transparaître, se manifester (vlhnúť, potiť).
- *se blottir* : se ramasser sur soi-même pour occuper peu de place (krčiť sa, schúliť sa).
- *la spéculation* : opération consistant à acheter un bien en vue de réaliser un bénéfice de sa revente ultérieure.
- *fétide* : d'une odeur très désagréable (páchnuci, smradľavý).
- *une exhalaison* : gaz ou odeur qui s'exhale d'un corps, émanation, effluve.

- *prescrit, e* : être imposé, fixé, donné, déterminé à l'avance.
- *le renfrognement* : (litt.) action de se renfrogner (= manifester sa mauvaise humeur, son mécontentement en contractant le visage) ; fait d'être renfrogné.
- *un escompteur* : personne qui escompte des effets (= prêt contre remboursement avec intérêts) (eskontný bankár).
- *un argousin* : autrefois, surveillant chargé, dans les bagnes, de la garde des prisonniers.
- *l'embonpoint* (masc.) : fait d'être bien en chair, un peu gras, corpulent.
- *blafard, e* : d'une teinte pâle sans éclat (bledý, kalný).
- *écœuré, e* : dégoûté au point d'avoir envie de vomir.
- *une fente* : fissure à la surface d'un solide, ouverture étroite et allongée.
- *lézardé, e* : crevassé, avec des fentes (rozpukaný).
- *un défunt* : personne qui est morte.
- *compatir* : prendre part aux maux d'autrui.

Questions sur l'extrait

- 1) Est-ce que Balzac suit l'ordre habituel de la description (visage/corps, physique/moral)?
Pourquoi ? Quel déterminisme veut-il exprimer ?
- 2) Relevez tous les détails physiques et vestimentaires qui traduisent le personnage de Mme Vauquer.
- 3) Relevez les comparaisons animales appliquées au personnage de Mme Vauquer. Que suggèrent-elles ?
- 4) Relevez quelques allitérations et expliquez l'effet qu'elles produisent.
- 5) Commentez l'arrivée de Mme Vauquer dans la pièce décrite.
- 6) Quelles fonctions de Mme Vauquer sont suggérées dans cet extrait ?
- 7) En quoi peut-on dire que ce portrait est interprétatif ?

Honoré de Balzac, *Le Père Goriot* (1834-1835)

Le père Goriot est mort. Ses filles, Anastasie de Restaud et Delphine de Nucingen, prévenues de ce décès, refusent qu'on les dérange. L'étudiant Eugène de Rastignac qui a veillé Goriot dans son agonie, doit régler seul les frais de l'enterrement. Seul encore, il suivra le « corbillard des pauvres » jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. C'est ainsi que se termine le roman.

5	<p>Quand le corbillard vint, Eugène fit remonter la bière, la décloua, et plaça religieusement sur la poitrine du bonhomme une image qui se rapportait à un temps où Delphine et Anastasie étaient jeunes, vierges et pures, et <i>ne raisonnaient pas</i>, comme il l'avait dit dans ses cris d'agonisant. Rastignac et Christophe accompagnèrent seuls, avec deux croque-morts, le char qui menait le pauvre homme à Saint-Étienne-du-Mont, église peu distante de la rue Neuve-Sainte-Geneviève. Arrivé là, le corps fut présenté à une petite chapelle basse et sombre, autour de laquelle l'étudiant chercha vainement les deux filles du père Goriot ou leurs maris. Il fut seul avec Christophe, qui se croyait obligé de rendre les derniers devoirs à un homme qui lui avait fait gagner quelques bons pourboires. En attendant les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau, Rastignac serra la main de Christophe, sans pouvoir prononcer une parole.</p>
10	<p>« Oui, monsieur Eugène, dit Christophe, c'était un brave et honnête homme, qui n'a jamais dit une parole plus haut que l'autre, qui ne nuisait à personne et n'a jamais fait de mal. »</p>
15	<p>Les deux prêtres, l'enfant de chœur et le bedeau vinrent et donnèrent tout ce qu'on peut avoir pour soixante-dix francs dans une époque où la religion n'est pas assez riche pour prier gratis. Les gens du clergé chantèrent un psaume, le <i>Libera</i>, le <i>De profundis</i>. Le service dura vingt minutes. Il n'y avait qu'une seule voiture de deuil pour un prêtre et un enfant de chœur, qui consentirent à recevoir avec eux Eugène et Christophe.</p>
20	<p>« Il n'y a point de suite, dit le prêtre, nous pourrions aller vite, afin de ne pas nous attarder, il est cinq heures et demie. »</p>
25	<p>Cependant, au moment où le corps fut placé dans le corbillard, deux voitures armoriées, mais vides, celle du comte de Restaud et celle du baron de Nucingen, se présentèrent et suivirent le convoi jusqu'au Père-Lachaise. A six heures, le corps du père Goriot fut descendu dans sa fosse, autour de laquelle étaient les gens de ses filles, qui disparurent avec le clergé aussitôt que fut dite la courte prière due au bonhomme pour l'argent de l'étudiant. Quand les deux fossoyeurs eurent jeté quelques pelletées de terre sur la bière pour la cacher, ils se relevèrent, et l'un d'eux, s'adressant à Rastignac, lui demanda leur pourboire. Eugène fouilla dans sa poche et n'y trouva rien, il fut forcé d'emprunter vingt sous à Christophe. Ce fait, si léger en lui-même, détermina chez Rastignac un accès d'horrible tristesse. Le jour tombait, un humide crépuscule agaçait les nerfs, il regarda la tombe et y ensevelit sa dernière larme de jeune homme, cette larme arrachée par les saintes émotions d'un cœur pur, une de ces larmes qui, de la terre où elles tombent, rejaillissent jusque dans les cieux. Il se croisa les bras, contempla les nuages, et, le voyant ainsi, Christophe le quitta.</p>
30	<p>Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme des Invalides, là où vivait ce beau monde dans lequel il avait voulu pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnant un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « A nous deux maintenant ! »</p>
35	<p>Et pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez madame de Nucingen.</p>
40	

Vocabulaire

- *la bière* : le cercueil.
- *déclouer* : défaire, enlever les clous.
- *le croque-mort* : employé des pompes funèbres.
- *le bedeau* : sacristain (kostolnik).
- *ne jamais dire une parole plus haut que l'autre* : ne jamais hausser le ton, garder son calme ou son sang-froid, ne jamais s'emporter, se quereller.
- *gratis* : gratuitement.
- *armorié, e* : décoré d'armoiries (= (fém.) blason, les emblèmes symboliques d'une famille noble).
- *un psaume* : poème et chant religieux.
- *la fosse* : trou creusé dans le sol.
- *une pelle* : outil constitué d'une plaque mince ajustée à une manche.
- *le crépuscule* : tombée du jour.
- *ensevelir* : enterrer, mettre en terre.
- *tortueux, se* : sinueux.
- *une ruche* : abri pour les abeilles ; (métaphoriquement) désigne un endroit bruyant, où tout le monde s'active.
- *un défi* : accepter de réaliser qqch qui est difficile, se mesurer à qqch/qqun considéré comme adversaire.
- *avide* : qui désire avec violence.

Questions sur l'extrait

1. Commentez les conditions dans lesquelles le père Goriot est enterré.
2. Que soulignent les indications temporelles *au moment où, à six heures, aussitôt que...*?
3. Pourquoi le dénouement du roman peut également être considéré comme une ouverture ?

Emile Zola, *L'Assommoir* (1877)

Dans cet extrait du deuxième chapitre de L'Assommoir, Gervaise a été abandonnée avec ses deux enfants par son amant Lantier. Coupeau, un honnête ouvrier amoureux de Gervaise, tente de la séduire. Dans un cabaret appelé "L'Assommoir", Gervaise et Coupeau parlent de leurs histoires respectives et de leurs projets d'avenir...

	L'Assommoir s'était rempli... Tous debout, les mains croisées sur le ventre ou rejetées derrière le dos, les buveurs formaient de petits groupes, serrés les uns contre les autres; il y avait des sociétés, près des tonneaux, qui devaient attendre un quart d'heure, avant de pouvoir commander leurs tournées au père Colombe. [...]
5	"Oh! c'est vilain de boire!" dit-elle à demi-voix.
	Et elle raconta qu'autrefois, avec sa mère, elle buvait de l'anisette, à Plassans. Mais elle avait failli en mourir un jour, et ça l'avait dégoûtée; elle ne pouvait plus voir les liqueurs.
10	"Tenez, ajouta-t-elle, en montrant son verre, j'ai mangé ma prune; seulement, je laisserai la sauce, parce que ça me ferait du mal."
	Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu'on pût avaler de pleins verres d'eau-de-vie. Une prune par-ci, par-là, ça n'était pas mauvais. Quant au vitriol, à l'absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir! il n'en fallait pas. Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient à la mine à poivre. Le papa Coupeau, qui était zingueur comme lui, s'était écrabouillé la tête sur le pavé de la rue Coquenard, en tombant, un jour de ribote, de la gouttière du N° 25; et ce souvenir, dans la famille, les rendait tous sages. Lui, lorsqu'il passait rue Coquenard et qu'il voyait la place, il aurait plutôt bu l'eau du ruisseau que d'avalier un canon gratis chez le marchand de vin. Il conclut par cette phrase :
20	"Dans notre métier, il faut des jambes solides."
	Gervaise avait repris son panier. Elle ne se levait pourtant pas, le tenait sur ses genoux, les regards perdus, rêvant, comme si les paroles du jeune ouvrier éveillaient en elle des pensées lointaines d'existence. Et elle dit encore, lentement, sans transition apparente :
25	"Mon Dieu! je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand-chose... Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets si c'était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage; non, ça ne me plairait pas d'être battue... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout..."
30	Elle cherchait, interrogeait ses désirs, ne trouvait plus rien de sérieux qui la tentât. Cependant, elle reprit, après avoir hésité :
	"Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi."
35	Et elle se leva. Coupeau, qui approuvait vivement ses souhaits, était déjà debout, s'inquiétant de l'heure. Mais ils ne sortirent pas tout de suite; elle eut la curiosité d'aller regarder, au fond, derrière la barrière de chêne, le grand alambic de cuivre rouge, qui fonctionnait sous le vitrage clair de la petite cour; et le zingueur, qui l'avait suivie, lui expliqua comment ça marchait, indiquant du doigt les différentes pièces de l'appareil,
40	montrant l'énorme cornue d'où tombait un filet limpide d'alcool. L'alambic, avec ses récipients de forme étrange, ses enroulements sans fin de tuyaux, gardait une mine sombre; pas une fumée ne s'échappait; à peine entendait-on un souffle intérieur, un ronflement souterrain; c'était comme une besogne de nuit faite en plein jour, par un travailleur morne, puissant et muet. [...]
45	Alors Gervaise, prise d'un frisson, recula; et elle tâchait de sourire, en murmurant: "C'est bête, ça me fait froid, cette machine... la boisson me fait froid..."

Vocabulaire

- *un tonneau* : grand récipient en bois servant à conserver des liquides.
- *l'anisette* (fém.) : liqueur préparée avec des graines d'anis.
- *la sauce/ le vitriol* : termes argotiques pour désigner l'alcool
- *blaguer* : plaisanter
- *les cheulards* : (arg.) buveurs
- *la mine à poivre* : (arg.) cabaret
- *le zingueur* : ouvrier spécialisé en revêtement en zinc (matière utilisée à l'époque pour recouvrir les toits).
- *s'écrabouiller* : écraser, réduire en bouillie.
- *être en ribote* : sortir pour boire et manger de manière débauchée (mat' opicu, byt' pod parou).
- *la gouttière* : canal fixé au bord des toits permettant l'écoulement des eaux de pluie.
- *un canon* : un verre de vin.
- *trimer* : (fam.) travailler avec effort.
- *un alambic* : appareil servant à la distillation, à la fabrication de l'alcool.
- *une cornue* : récipient à col étroit, long, qui a la forme d'une corne.
- *un filet* : écoulement fin et continu.
- *un récipient* : ustensile creux qui sert à recueillir, à contenir des substances solides, liquides, gazeuses.
- *un tuyau* : conduit qui fait passer un liquide, un gaz.
- *une besogne* : travail imposé.
- *morne* : abattu, triste, sombre.

Questions sur l'extrait

1. Pourquoi Gervaise et Coupeau refusent-ils l'alcool ?
2. Comment le narrateur décrit-il l'appareil de distillation ? Que cherche-t-il à suggérer par l'intermédiaire de cette description particulière ?
3. Quelles nouveautés dans le domaine du langage relevez-vous dans l'extrait ?

Camille Lemonnier, *Un Mâle* (1881)

Ce roman de Lemonnier évoque les amours malheureuses de Cachaprès et de Germaine. Cachaprès, homme sauvage ayant grandi dans les bois, s'éprend de Germaine, une jeune fermière. Flattée par l'intérêt qu'on lui porte, celle-ci lui cède, admirative de la force et de la virilité de son amant. Peu de temps après pourtant, Germaine, prise de lassitude, décide de rompre. Jaloux et passionné, Cachaprès refuse la rupture. Désirant revoir son aimée une dernière fois, le braconnier est abattu par les gendarmes à quelques pas de la ferme où habite celle qu'il a aimée. Véritable chant lyrique adressé à la Nature, ce roman est empreint d'une atmosphère sauvage et champêtre. Considéré par certains comme un poème épique dans lequel les paysans font figure de héros, ce roman sensible et passionné présente la vie campagnarde d'une manière tout à fait extraordinaire et démontre l'influence de l'instinct et de la liberté sur les comportements humains.

<p>1</p> <p>5</p>	<p><u>Extrait n°1</u></p> <p>C'était un vrai fils de la terre. Comme l'écorce des arbres, sa peau rude s'était durcie au soleil et au gel; il tenait du chêne par la solidité de ses membres, l'ampleur épanouie de son torse, la large base de ses pieds fortement attachés au sol; et sa vie au grand air avait fini par composer en lui un être indestructible qui ne connaissait ni la lassitude ni la maladie.</p>
<p>1</p> <p>5</p> <p>9</p>	<p><u>Extrait n°2</u></p> <p>Sur le seuil des portes, les vieilles femmes, en cornettes fraîches, étaient assises, leurs mains repliées sur les genoux, et regardaient passer la joie dans le chemin. Le plaisir d'être encore de ce monde, après tant de kermesses dont elles avaient eu leur part, détendait leurs faces boucanées, griffées d'une infinité de raies. Leurs rides souriaient. Et elles demeuraient là, réjouies, remplies du temps passé.</p> <p>Le village, à présent débordait dans la rue. Des bandes de filles, bras dessus bras dessous, passaient, occupant la largeur du pavé. Leurs robes bleues, vertes, blanches, à pois rouges et noirs, faisaient dans la lumière comme des trous de couleur.</p> <p>Et elles s'avançaient, marchant lentement et se balançant sur leurs hanches.</p>
<p>1</p> <p>5</p> <p>10</p>	<p><u>Extrait n°3</u></p> <p>Et il raconta ses promenades dans la forêt, la nuit. Il y avait des fois qu'il était obligé de se battre avec les bêtes. Un jour, il avait pris un chevreuil vivant à la course. Il entraînait dans des détails, dépeignait le silence de la nuit, imitait le passage des fauves, était emporté par sa passion de chasseur.</p> <p>Elle l'écoutait, les yeux fixés sur les siens. Le sang du garde Maucord encore une fois se réveillait en elle. Toute jeune, dans les rares moments où son père parlait, elle avait entendu des choses semblables, mais dites autrement, avec la voix maussade d'un causeur qui n'aimait pas s'expliquer. Ces souvenirs lui revenant, elle était prise du désir de rôder, elle aussi, dans la forêt. Le mystère des ruses la tentait. Et elle finit par dire qu'elle regrettait de ne pas être un homme, pour chasser ensemble, avoir à deux les sensations fortes de l'affût.</p>

Vocabulaire

- *l'ampleur* (fém.) : largeur, étendue.
- *le torse* : buste, poitrine.
- *la lassitude* : fatigue, dégoût.
- *la cornette* : coiffure de certaines religieuses.
- *une kermesse* : fête patronale dans des villages, foire annuelle.
- *boucané, e* : qu'on fait sécher à la fumée, desséché et coloré.
- *griffer* : égratigner, blesser d'un coup de griffe.
- *maussade* : chagrin, hargneux.
- *rôder* : errer (souvent avec des intentions suspectes), vagabonder.
- *l'affût* (masc.) : 1. endroit où on attend le gibier ; 2. attente elle-même.

Questions sur les extraits

1. A quoi le personnage principal est-il comparé dans le premier paragraphe ? Dans quel but ?
2. Quel sentiment principal l'auteur veut-il faire ressentir par les descriptions pittoresques dans la deuxième partie ?
3. Relevez les traits du naturalisme dans la dernière partie.

Guy de Maupassant, "Boule de suif" (1880)

Après que Boule de Suif a finalement cédé à l'officier prussien, la diligence repart en direction de Dieppe...

	Il détacha la coque, la jeta sous ses pieds dans la paille et se mit à mordre à même les œufs, faisant tomber sur sa vaste barbe des parcelles de jaune clair qui semblaient, là-dedans, des étoiles.
5	Boule de suif, dans la hâte et l'effarement de son lever, n'avait pu songer à rien ; et elle regardait exaspérée, suffoquant de rage, tous ces gens qui mangeaient placidement. Une colère tumultueuse la crispa d'abord, et elle ouvrit la bouche pour leur crier leur fait avec un flot d'injures qui lui montait aux lèvres ; mais elle ne pouvait pas parler tant l'exaspération l'étranglait.
10	Personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord, rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile. Alors elle songea à son grand panier tout plein de bonnes choses qu'ils avaient goulûment dévorés, à ses deux poulets luisants de gelée, à ses pâtés, à ses poires, à ses quatre bouteilles de bordeaux ; et, sa fureur tombant soudain, comme une corde trop tendue qui casse, elle se sentit prête à pleurer. Elle fit des efforts terribles, se raidit, avala ses sanglots comme les enfants ; mais les pleurs montaient, luisaient au bord de ses paupières, et bientôt deux grosses larmes, se détachant des yeux, roulèrent lentement sur ses joues. D'autres les suivirent plus rapides, coulant comme les gouttes d'eau qui filtrent d'une roche, et tombant régulièrement sur la courbe rebondie de sa poitrine. Elle restait droite, le regard fixe, la face rigide et pâle, espérant qu'on ne la verrait pas.
20	Mais la comtesse s'en aperçut et prévint son mari d'un signe. Il haussa les épaules comme pour dire : « Que voulez-vous ? ce n'est pas ma faute. » Mme Loiseau eut un rire muet de triomphe, et murmura : « Elle pleure sa honte. »
25	Les deux bonnes sœurs s'étaient remises à prier, après avoir roulé dans un papier le reste de leur saucisson.
	Alors Cornudet, qui digérait ses œufs, étendit ses longues jambes sous la banquette d'en face, se renversa, croisa les bras, sourit comme un homme qui vient de trouver une bonne farce, et se mit à siffloter la <i>Marseillaise</i> .
30	Toutes les figures se rembrunirent. Le chant populaire, assurément, ne plaisait point à ses voisins. Ils devinrent nerveux, agacés, et avaient l'air prêts à hurler comme des chiens qui entendent un orgue de barbarie.
	Il s'en aperçut, ne s'arrêta plus. Parfois même il fredonnait les paroles :
35	Amour sacré de la patrie, Conduis, soutiens nos bras vengeurs, Liberté, liberté chérie, Combats avec tes défenseurs !
40	On fuyait plus vite, la neige étant plus dure ; et jusqu'à Dieppe, pendant les longues heures mornes du voyage, à travers les cahots du chemin, par la nuit tombante, puis dans l'obscurité profonde de la voiture, il continua, avec une obstination féroce, son sifflement vengeur et monotone, contraignant les esprits las et exaspérés à suivre le chant d'un bout à l'autre, à se rappeler chaque parole qu'ils appliquaient sur chaque mesure.
45	Et Boule de suif pleurait toujours ; et parfois un sanglot, qu'elle n'avait pu retenir, passait entre deux couplets, dans les ténèbres.

Vocabulaire

- *une parcelle* : petite partie, petit morceau.
- *la hâte* : grande rapidité, précipitation.
- *l'effarement* (masc.) : fait d'être effaré (= effrayé, affolé, stupéfié).
- *exaspéré, e* : fait d'être exaspéré (= être au comble de l'énervement, de l'irritation).
- *suffoquer* : empêcher de respirer , couper le souffle.
- *placidement* : paisiblement.
- *tumultueux, se* : agité et violent, plein de troubles.
- *crisper* : contracter les muscles.
- *étrangler* : priver de respiration.
- *le mépris* : 1. sentiment par lequel on juge qqun, sa conduite condamnables, indignes d'estime, d'attention ; 2. fait de ne tenir aucun compte de qqun ou de qqch.
- *un gredin* : bandit, coquin, malfaiteur.
- *goulûment* : manger avec avidité.
- *se raidir* : tendre ses forces pour résister.
- *filtrer* : passer à travers.
- *une farce* : blague, tour joué à qqun.
- *se rembrunir* : devenir sombre, triste.
- *un orgue de barbarie* : instrument de musique à vent.
- *fredonner* : chanter à mi-voix, sans articuler les paroles.
- *des cahots* : rebonds, soubresauts que fait un véhicule sur une route inégale.
- *l'obstination* (fém.) : entêtement, persévérance.

Questions sur l'extrait

1. Qu'éprouve Boule de Suif face aux autres personnes présentes dans la diligence ? Comment sont-elles nommées ?
2. Qu'a fait Boule de Suif ? L'a-t-elle fait librement ?
3. À quelles classes sociales appartiennent toutes ces personnes ? Que dénonce Maupassant ?

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* (1857) – « L'Albatros »

4	Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers, Qui suivent, indolents compagnons de voyage, Le navire glissant sur les gouffres amers.
8	A peine les ont-ils déposé sur les planches, Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux, Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches Comme des avirons traîner à côté d'eux.
12	Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule ! Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid ! L'un agace son bec avec un brûle-gueule, L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !
16	Le Poète est semblable au prince des nuées Qui hante la tempête et se rit de l'archer ; Exilé sur le sol au milieu des huées, Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Vocabulaire

- *indolent, e* : nonchalant, mou.
- *un gouffre* : trou profond et abrupte.
- *piteusement* : de manière piteuse (= minable, déplorable).
- *des avirons* : rames (= longues pièces de bois dont on se sert pour faire avancer un bateau).
- *gauche* : maladroit.
- *veule* : qui manque d'énergie, faible, mou.
- *naguère* : il y a quelque temps.
- *un brûle-gueule* : pipe à tuyau très court.
- *un infirme* : qui ne dispose pas de toutes ses facultés physiques.
- *les nuées* : gros nuages épais.
- *hanter* : apparaître dans un lieu.
- *un archer* : tireur à l'arc.
- *les huées* : cris hostiles poussés par un groupe.

Questions sur le poème

1. Quel portrait de l'albatros est donné à voir dans ces vers ?
2. En quoi peut-on dire que ce poème appartient au courant littéraire du symbolisme ? Quel symbole principal peut-on percevoir dans ce poème ?
3. Quelle opposition centrale retrouve-t-on dans l'ensemble de ce poème ? En quoi cette opposition est-elle porteuse de sens ?

Guillaume Apollinaire, *Alcools* (1913) – "Automne malade"

1	Automne malade et adoré Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies Quand il aura neigé
4	Dans les vergers
5	Pauvre automne Meurs en blancheur et en richesse De neige et de fruits mûrs Au fond du ciel Des éperviers planent Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
11	Qui n'ont jamais aimé
13	Aux lisières lointaines Les cerfs ont bramé
17	Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs Les fruits tombant sans qu'on les cueille Le vent et la forêt qui pleurent Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille Les feuilles Qu'on foule Un train Qui roule La vie S'écoule
23	

Vocabulaire

- **une roseraie** : terrain planté de rosiers.
- **un verger** : parcelle plantée d'arbres fruitiers.
- **un épervier** : petit rapace réputé pour son vol rapide et son hardiesse.
- **planer** : se soutenir dans les airs, (en parlant d'un oiseau) voler les ailes étendues et quasi immobiles ; flotter dans l'air.
- **les nixes** : nymphes des eaux de la mythologie germanique et scandinave.
- **nicettes** (= néologisme créé par Apollinaire) : simplettes, peu intelligentes.
- **la lisière** : 1. Végétation, arbres qui sont en bordure d'une forêt. 2. Bord, extrémité d'un lieu.
- **bramer** : crier – en parlant du cerf – à l'époque du rut, de la reproduction (se dit du cri prolongé).
- **une rumeur** : grand bruit indistinct, d'origine quelconque.
- **fouler** : litt., marcher sur (un sol, un lieu...).

Sources : d'après *Le Petit Larousse* 1999. Paris, Larousse, 1999 et *Le Petit Larousse en ligne*, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur le poème

1. De quelle manière le poète s'adresse-t-il à la saison? Expliquez le sens des adjectifs *malade*, *adoré*. Que veut-il transmettre ?
2. Qualifiez deux différentes natures évoquées dans le poème.
3. Relevez toutes les nouveautés et les particularités du style de l'auteur qui apparaissent dans le poème.

Guillaume Apollinaire, *Alcools* (1913) – "Le Pont Mirabeau"

1	Sous le pont Mirabeau coule la Seine Et nos amours Faut-il qu'il m'en souvienne
4	La joie venait toujours après la peine
6	Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure
10	Les mains dans les mains restons face à face Tandis que sous Le pont de nos bras passe Des éternels regards l'onde si lasse
12	Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure
16	L'amour s'en va comme cette eau courante L'amour s'en va Comme la vie est lente Et comme l'espérance est violente
18	Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure
22	Passent les jours et passent les semaines Ni temps passé Ni les amours reviennent Sous le pont Mirabeau coule la Seine
24	Vienne la nuit sonne l'heure Les jours s'en vont je demeure

Vocabulaire

- *éternel, le* : qui est sans fin, d'une durée indéfinie, qui ne cessera pas d'exister.
- *l'onde* (fém.) : litt., eau de la mer, d'un lac, d'un cours d'eau (au singulier).
- *l'espérance* : sentiment de confiance en l'avenir ; espoir.

Sources : d'après *Le Petit Larousse 1999*. Paris, Larousse, 1999 et *Le Petit Larousse en ligne*, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur le poème

1. Introduisez le thème principal du poème.
2. Dans le refrain le poète parle à la première personne du singulier. Que veut-il souligner ?
3. Dans la troisième strophe, l'absence de ponctuation fait naître une ambiguïté. Identifiez-la.

**Marcel Proust, *A la recherche du Temps perdu* –
Du côté de chez Swann (1913)**

1	Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le
5	drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des
10	miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi.
15	J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie ? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle ? Que signifiait-elle ? Où l'appréhender ? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il
20	est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. [...] Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment ? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépassé par lui-même ; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher ? pas
25	seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.
30	Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence, de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et, pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue
35	sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur ; je ne sais ce
40	que c'est, mais cela monte lentement ; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

45	<p>Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément : à peine je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.</p>
50	<p>Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon</p>
55	<p>thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.</p>
60	<p>Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût, c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté ; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtisseries, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que, de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne</p>
65	<p>survivait, tout s'était désagrégé ; les formes – et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel sous son plissage sévère et dévot – s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus</p>
70	<p>immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.</p>

Vocabulaire

- *se raviser* : changer d'avis, revenir sur sa décision.
- *dodu, e* : bien en chair, potelé, contraire de maigre (bacuľatý, mäsitý).
- *mouler* : obtenir un objet en versant dans un moule une substance liquide qui en conserve la forme après solidification.
- *la valve* : chacune des parties de la coquille de certains mollusques et crustacés (chlopňa).
- *rainuré, e* : avec les entailles faites en long (ryha, žliabok, drážka).
- *machinalement* : de façon machinale (= sans l'intervention de la volonté).
- *accablé, e* : participe passé du verbe accabler (= faire supporter à qn. une chose pénible); être accablé de soucis, de travail, d'ennuis.
- *morne* : sombre, triste, abattu.
- *s'amollir* : rendre mou, moins ferme.
- *tressaillir* : frémir, trembler, sursauter.

- *envahir* : occuper brusquement et par la force ; couvrir, remplir, empiéter, se répandre.
- *les vicissitudes* : événements heureux ou malheureux qui affectent l'existence humaine.
- *la notion* : connaissance élémentaire, idée, pensée (notion du bien et du mal).
- *un désastre* : catastrophe, malheur ; chose déplorable.
- *médiocre* : moyen, sans intérêt particulier ; de peu de valeur.
- *contingent, e* : soumis au hasard, accidentel, éventuel.
- *appréhender* : saisir par la pensée, arrêter, affronter avec peur.
- *la vertu* : force avec laquelle on tend vers le bien, pouvoir, propriété.
- *le breuvage* : boisson (tekutý liek).
- *la félicité* : bonheur suprême.
- *retrograder* : revenir en arrière.
- *suprême* : au-dessus de tout.
- *faire le vide* : essayer de ne penser à rien.
- *une distraction* : ce qui amuse, délasse l'esprit ; divertissement.
- *désancrer* : lâcher, contraire de "fixer solidement".
- *éprouver* : ressentir ; connaître par l'expérience.
- *palpiter* : battre, avoir des mouvements brusques, convulsifs (en parlant du cœur).
- *se débattre* : faire des efforts pour résister ou de dégager.
- *confusément* : d'une manière confuse (= embrouillée, incertaine, vague).
- *se confondre* : être ou devenir indistinct, mêlé.
- *insaisissable* : qui ne peut être saisi (= pris ; compris)
- *remuer* : faire changer de position, bouger, déplacer, agiter.
- *une saveur* : sensation produite sur la langue par certains corps.
- *émouvoir* : agir sur la sensibilité de qqun ou de qqch.
- *la lâcheté* : manque de courage ; action basse, indigne.
- *remâcher* : faire revenir sans cesse ses pensées sur qqch.
- *survivre* : continuer à exister.
- *se désagréger* : se décomposer.
- *grassement* : largement, généreusement.
- *sensuel, le* : qui flatte les sens ; attaché aux plaisirs des sens.
- *dévoit, e* : attaché sincèrement à la religion.
- *s'être aboli, e* : avoir disparu, être supprimé(e).
- *l'expansion* (fém.) : développement ; (ici) tendance à communiquer ses sentiments.
- *subsister* : exister encore, continuer d'être.
- *frêle* : fragile, mince.
- *vivace* : qui a de la vitalité ; qui dure, subsiste, persiste.
- *persistant, e* : qui persiste, qui dure.
- *une ruine* : chute, destruction, effondrement.
- *fléchir* : faire plier progressivement sous un effort, baisser, diminuer.
- *impalpable* : si fin, si ténu qu'on ne le sent pas au toucher.
- *un édifice* : bâtiment ; (ici) ensemble organisé.

Questions sur l'extrait

1. Quel est l'état du narrateur du point de vue psychologique avant qu'il ne goûte son thé?
2. Quelles sensations éprouve-t-il après la première gorgée ?
3. Que doit faire son esprit pour trouver l'origine de ses sensations ?
4. Pourquoi la vue seule de la madeleine n'a-t-elle pas suffi à lui rappeler le souvenir ?
5. Quelle est la fonction, selon ce texte, de la saveur et de l'odeur ?

André Breton, *Manifeste du surréalisme* (1924) – « Faites-vous apporter de quoi écrire... »

Le texte ci-dessous est un extrait du premier Manifeste du surréalisme. Qu'appelle-t-on exactement un **manifeste** ? Il s'agit d'une **déclaration collective écrite** dans laquelle différentes personnes exposent leur volonté de former un groupe soudé et expriment leurs revendications par rapport à ce qui se faisait jusqu'alors. Dans le cas du surréalisme, on retrouvera dans cette déclaration la définition du surréalisme (d'après les surréalistes), les sources et les fondements du mouvement, les motivations de ses différents membres, les méthodes et le champ d'action du groupe surréaliste, ainsi que – comme c'est le cas dans cet extrait – une démarche concrète d'écriture (*l'écriture automatique*).

1	Faites-vous apporter de quoi écrire, après vous être établi en un lieu aussi favorable que possible à la concentration de votre esprit sur lui-même. Placez-vous dans l'état le plus passif, ou réceptif, que vous pourrez. Faites abstraction de votre génie, de vos talents et de ceux de tous les autres. Dites-vous bien que la littérature est un des plus tristes chemins qui mènent à tout. Ecrivez vite sans sujet préconçu, assez vite pour ne pas retenir et ne pas être tenté de vous relire. La première phrase viendra toute seule, tant il est vrai qu'à chaque seconde il est une phrase étrangère à notre pensée consciente qui ne demande qu'à s'extérioriser. Il est assez difficile de se prononcer sur le cas de la phrase suivante ; elle participe sans doute à la fois de notre activité consciente et de l'autre, si
5	
10	l'on admet que le fait d'avoir écrit la première entraîne un minimum de perception. Peu doit vous importer, d'ailleurs ; c'est en cela que réside, pour la plus grande part, l'intérêt du jeu surréaliste. Toujours est-il que la ponctuation s'oppose sans doute à la continuité absolue de la coulée qui nous occupe, bien qu'elle paraisse aussi nécessaire que la distribution des nœuds sur une corde vibrante. Continuez autant qu'il vous plaira. Fiez-vous au caractère inépuisable du murmure. Si le silence menace de s'établir pour peu que vous ayez commis une faute : une faute, peut-on dire, d'inattention, rompez sans hésiter avec une ligne trop claire. A la suite du mot dont l'origine vous semble suspecte, posez une lettre quelconque, la lettre <i>l</i> par exemple, toujours la lettre <i>l</i> , et ramenez l'arbitraire en imposant cette lettre initiale au mot qui suivra.
15	

Vocabulaire

- **réceptif, ve** : susceptible de recevoir des impressions.
- **un talent** : aptitude, capacité naturelle ou acquise.
- **faire abstraction** (de quelque chose) : ne pas tenir compte de qqch.
- **préconçu, e** : imaginé, pensé sans examen critique.
- **s'extérioriser** : manifester, exprimer ses sentiments, son caractère.
- **importer** : avoir de l'importance, présenter de l'intérêt (rem. : ce verbe ne s'utilise qu'à l'infinitif ou aux troisièmes personnes du singulier ou du pluriel).
- **une continuité** : suite non interrompue ; prolongement de qqch.
- **une coulée** : matière plus ou moins liquide qui se répand.
- **se fier** (à quelque chose) : mettre sa confiance en qqch.
- **inépuisable** : qu'on ne peut épuiser ; sans fin.
- **arbitraire** : 1. qui n'est pas fondé sur la raison ; 2. injustifié.
- **l'arbitraire** (masc.) : autorité qui n'est soumise à aucune règle.

Sources : d'après *Larousse de poche. Dictionnaire. Noms communs. Noms propres. Précis de grammaire*. Paris, Larousse, 1995 et *Dictionnaire Larousse en ligne* : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur l'extrait

1. Quel rapport peut-on établir entre le surréalisme et le désir ?
2. Qu'est-ce que Breton appelle « faute d'inattention » ?
3. Pourquoi est-il difficile de se prononcer sur le cas de la deuxième phrase ?

Paul Eluard, *Capitale de la douleur* (1926) – « La courbe de tes yeux... »

Ce poème a été dédié à Gala, première femme de Paul Eluard qui lui a inspiré l'écriture de nombreux textes poétiques.

1	La courbe de tes yeux fait le tour de mon cœur, Un rond de danse et de douceur, Auréole du temps, berceau nocturne et sûr, Et si je ne sais plus tout ce que j'ai vécu
5	C'est que tes yeux ne m'ont pas toujours vu.
10	Feuilles de jour et mousse de rosée, Roseaux du vent, sourires parfumés, Ailes couvrant le monde de lumière, Bateaux chargés du ciel et de la mer, Chasseurs des bruits et sources des couleurs,
15	Parfums éclos d'une couvée d'aurores Qui gît toujours sur la paille des astres, Comme le jour dépend de l'innocence Le monde entier dépend de tes yeux purs Et tout mon sang coule dans leurs regards.



Pablo Picasso, *Portrait de Nusch Eluard*,
1937.

Vocabulaire

- **une auréole** : cercle lumineux dont les artistes entourent souvent la tête de Dieu, de la Vierge, des saints.
- **un berceau** : 1. petit lit destiné au nourrisson et qui permet de le bercer ; 2. lieu de naissance, origine.
- **la rosée** : vapeur d'eau qui se dépose, le matin, en gouttelettes très fines, sur les végétaux.
- **un roseau** : plante du bord des eaux calmes.
- **éclos, e** : participe passé du verbe "éclore" (= sortir de son œuf ; s'ouvrir, s'épanouir).
- **une couvée** : 1. action de chauffer les œufs pour les faire éclore ; 2. ensemble des œufs couvés en même temps ; 3. oiseaux nés d'une même couvée.
- **gît** : 3^e personne du singulier de l'indicatif présent du verbe "gésir" (= (litt.) être étendu, couché, sans mouvement).
- **la paille** : tige de graminée, en particulier de céréale, dépouillée de son grain.

Source : d'après *Le Petit Larousse 1999*. Paris, Larousse, 1999 et *Le Petit Larousse en ligne*, URL : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur le poème

1. Quel est le thème principal de ce poème ?
2. Rencontre-t-on des descriptions précises d'une femme dans le poème ?
3. Qu'est-ce qu'un chiasme? Où l'on trouve-t-on dans le poème ?

André Malraux, *La Condition humaine* (1933)

L'histoire se passe à Shanghaï en Chine en 1927. Le gouvernement de la région laisse l'économie aux mains des Occidentaux. Des forces refusent cette situation : le parti nationaliste (appelé "Kuomintang" et dirigé par Chang-Kaï-Shek) et le parti communiste chinois. Au moment où commence le récit, les communistes et les nationalistes préparent une insurrection contre le gouvernement...

1	21 mars 1927
5	Minuit et demi.
10	<p>Tchen tenterait-il de lever la moustiquaire ? Frapperait-il au travers ? L'angoisse lui tordait l'estomac ; il connaissait sa propre fermeté, mais n'était pas capable en cet instant que d'y songer avec hébétude, fasciné par ce tas de mousseline blanche qui tombait du plafond sur un corps moins visible qu'une ombre, et d'où sortait seulement ce pied à demi incliné par le sommeil, vivant quand même – de la chair d'homme. La seule lumière venait du building voisin : un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre, dont l'un rayait le lit juste au-dessous du pied comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés !</p> <p>La vague de vacarme retomba : quelques embarras de voitures (il y avait encore des embarras de voitures, là-bas, dans le monde des hommes...). Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobiles dans cette nuit où le temps n'existait plus.</p>
15	<p>Il se répétait que cet homme devait mourir. Bêtement : car il savait qu'il le tuerait. Pris ou non, exécuté ou non, peu importait. Rien n'existait que ce pied, cet homme qu'il devait frapper sans qu'il se défendît – car, s'il se défendait, il appellerait.</p>
20	<p>Les paupières battantes, Tchen découvrait en lui, jusqu'à la nausée, non le combattant qu'il attendait, mais un sacrificateur. Et pas seulement aux dieux qu'il avait choisis : sous son sacrifice à la révolution grouillait un monde de profondeurs auprès de quoi cette nuit écrasée d'angoisse n'était que clarté. "Assassiner n'est pas seulement tuer..."</p>

Vocabulaire

- *une moustiquaire* : rideau de mousseline utilisé pour se préserver, se protéger des moustiques.
- *la fermeté* : état de ce qui est ferme, solide ; énergie morale, détermination.
- *l'hébétude* (fém.) : engourdissement (= paralysie momentanée, qui ne dure pas) des facultés intellectuelles.
- *une mousseline* : tissu peu serré, souple, léger et transparent.
- *un vacarme* : bruit tumultueux et assourdissant ; tapage.
- *un embarras* : confusion, souci, situation difficile (dans cet extrait).
- *un sacrificateur* : prêtre qui offrait les sacrifices (= offrande faite à une divinité).
- *grouiller* : fourmiller (= s'agiter en grand nombre ; abonder, pulluler).

Sources : d'après le *Larousse de poche. Dictionnaire. Noms communs. Noms propres. Précis de grammaire*. Paris, Larousse, 1995 et *Dictionnaire Larousse en ligne* : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>.

Questions sur l'extrait

1. Décrivez la situation présentée dans cet extrait. Commentez les particularités d'écriture de l'auteur.
2. Quels effets les jeux de lumière apportent-ils à la scène décrite ?
3. Quel lien peut-on établir entre l'action que s'apprête à commettre Tchen et la théorie philosophique de Malraux ?

Jean-Paul Sartre, *Huis clos* (1943)

	<p>ESTELLE : Monsieur, avez-vous un miroir ? (<i>Garcin ne répond pas.</i>) Un miroir, une glace de poche, n'importe quoi ? (<i>Garcin ne répond pas.</i>) Si vous me laissez toute seule, procurez-moi au moins une glace. (<i>Garcin demeure la tête dans ses mains, sans répondre.</i>)</p>
5	<p>INÈS, avec empressement : Moi, j'ai une glace dans mon sac. (<i>Elle fouille dans son sac. Avec dépit :</i>) Je ne l'ai plus. Ils ont dû me l'ôter au greffe. ESTELLE : Comme c'est ennuyeux. <i>Un temps. Elle ferme les yeux et chancelle. Inès se précipite et la soutient.</i></p>
10	<p>INÈS : Qu'est-ce que vous avez ? ESTELLE : Je me sens drôle. (<i>Elle se tâte.</i>) Ca ne vous fait pas cet effet-là, à vous : quand je ne me vois pas, j'ai beau me tâter, je me demande si j'existe pour de vrai. INÈS : Vous avez de la chance. Moi, je me sens toujours de l'intérieur. ESTELLE : Ah ! oui, de l'intérieur... Tout ce qui se passe dans les têtes est si vague, ça m'endort. (<i>Un temps.</i>) Il y a six grandes glaces dans ma chambre à coucher. Je les vois. Je les vois. Mais elles ne me voient pas . Elles reflètent la causeuse, le tapis, la fenêtre...</p>
15	<p>comme c'est vide, une glace où je ne suis pas. Quand je parlais, je m'arrangeais pour qu'il y en ait une où je puisse me regarder. Je parlais, je me voyais parler. Je me voyais comme les gens me voyaient, ça me tenait éveillée. (<i>Avec désespoir.</i>) Mon rouge ! Je suis sûre que je l'ai mis de travers. Je ne peux pourtant pas rester sans glace toute l'éternité.</p>
20	<p>INÈS : Voulez-vous que je vous serve de miroir ? Venez, je vous invite chez moi. Asseyez-vous sur mon canapé. ESTELLE, indique <i>Garcin</i> : Mais... INÈS : Ne nous occupons pas de lui. ESTELLE : Nous allons nous faire du mal : c'est vous qui l'avez dit.</p>
25	<p>INÈS : Est-ce que j'ai l'air de vouloir vous nuire ? ESTELLE : On ne sait jamais... INÈS : C'est toi qui me feras du mal. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Puisqu'il faut souffrir, autant que ce soit par toi Assieds-toi. Approche-toi. Encore. Regarde dans mes yeux : est-ce que tu t'y vois ?</p>
30	<p>ESTELLE : Je suis toute petite. Je me vois très mal. INÈS : Je te vois, moi. Tout entière. Pose-moi des questions. Aucun miroir ne sera plus fidèle. (<i>Estelle, gênée, se tourne vers Garcin comme pour l'appeler à l'aide.</i>)</p>
35	<p>ESTELLE : Monsieur ! Monsieur ! Nous ne vous ennuyons pas par notre bavardage ? (<i>Garcin ne répond pas.</i>) INÈS : Laisse-le, il ne compte plus ; nous sommes seules. Interroge-moi. ESTELLE : Est-ce que j'ai bien mis mon rouge à lèvres ? INÈS : Fais voir. Pas trop bien. ESTELLE : Je m'en doutais. Heureusement que (<i>elle jette un coup d'œil à Garcin</i>) personne ne m'a vue. Je recommence.</p>
40	<p>INÈS : C'est mieux. Non. Suis le dessin des lèvres ; je vais te guider. Là, là. C'est bien. ESTELLE : Aussi bien que tout à l'heure, quand je suis entrée ? INÈS : C'est mieux ; plus lourd, plus cruel. Ta bouche d'enfer. ESTELLE : Hum ! Et c'est bien ? Que c'est agaçant, je ne peux plus juger par moi-même.</p>
45	<p>Vous me jurez que c'est bien ? INÈS : Tu ne veux pas qu'on se tutoie ? ESTELLE : Tu me jures que c'est bien ? INÈS : Tu es belle. ESTELLE : Mais vous avez du goût ? Avez-vous <i>mon</i> goût ? Que c'est agaçant, que c'est</p>
50	<p>agaçant. INÈS : J'ai ton goût, puisque tu me plais. Regarde-moi bien. Souris-moi. Je ne suis pas laide non plus. Est-ce que je ne vaudrais pas mieux qu'un miroir ? ESTELLE : Je ne sais pas. Vous m'intimidez. Mon image dans les glaces était apprivoisée. Je la connaissais si bien... Je vais sourire : mon sourire ira au fond de vos prunelles et Dieu sait ce qu'il va devenir.</p>
55	<p>INÈS : Et qui t'empêche de m'apprivoiser ? (<i>Elles se regardent. Estelle sourit, un peu fascinée.</i>) Tu ne veux décidément pas me tutoyer ?</p>

	ESTELLE : J'ai de la peine à tutoyer les femmes.
60	INÈS : Et particulièrement les employées des postes, je suppose ? Qu'est-ce que tu as là, au bas de la joue ? Une plaque rouge ? ESTELLE, sursautant. : Une plaque rouge, quelle horreur ! Où ça ? INÈS : Là ! là ! Je suis le miroir aux alouettes ; ma petite alouette, je te tiens ! Il n'y a pas de rougeur. Pas la moindre, Hein ? Si le miroir se mettait à mentir ? Ou si je fermais les yeux, si je refusais de te regarder, que ferais-tu de toute cette beauté ? N'aie pas peur : il faut que
65	je te regarde, mes yeux resteront grands ouverts. Et je serais gentille, tout à fait gentille. Mais tu me diras : tu. <i>Un temps.</i> ESTELLE : Je te plais ? INÈS : Beaucoup !
70	<i>Un temps.</i> ESTELLE désignant Garcin d'un coup de tête : Je voudrais qu'il me regarde aussi. INÈS : Ha ! parce que c'est un homme. (à Garcin.) Vous avez gagné. (Garcin ne répond pas.) Mais regardez-la donc ! (Garcin ne répond pas.) Ne jouez pas cette comédie ; vous n'avez pas perdu un mot de ce que nous disions.
75	GARCIN, levant brusquement la tête : Vous pouvez le dire, pas un mot : j'avais beau m'enfoncer les doigts dans les oreilles, vous me bavardiez dans la tête. Allez-vous me laisser, à présent ? Je n'ai pas affaire à vous. INÈS : Et à la petite, avez-vous affaire ? J'ai vu votre manège : c'est pour l'intéresser que vous avez pris vos grands airs.
80	GARCIN : Je vous dis de me laisser. Il y a quelqu'un qui parle de moi au journal et je voudrais écouter. Je me moque de la petite, si cela peut vous tranquilliser.

Vocabulaire

- **procurer** : apporter qqch à qqun, le fournir, l'offrir.
- **l'empressement** : action de s'empresser (= 1. se hâter, se dépêcher de faire qqch ; 2. faire la cour à qqun en lui témoignant des prévenances) auprès de qqun, de le traiter chaleureusement.
- **le dépit** : irritation légère causée par une déception, une blessure d'amour-propre, amertume, rancœur passagère ; désappointement. (zatrpknutost')
- **ôter** : enlever.
- **le greffe** : endroit où se font les déclarations intéressant la procédure de justice (le greffe du Palais de la justice).
- **chanceler** : perdre l'équilibre, tituber.
- **tâter** : explorer doucement à l'aide du toucher ; (fam.) être indécis, s'interroger sur la conduite à tenir.
- **une causeuse** : canapé à deux places avec un dossier rond.
- **l'éternité** (fém.) : durée sans fin.
- **nuire** : faire du mal, du tort à qqun.
- **agaçant, e** : qui agace, qui énerve, qui excite désagréablement les nerfs.
- **intimider** : inspirer à qqun une crainte, un trouble qui lui font perdre son assurance.
- **apprivoisé, e** : rendre qqun moins sauvage, plus sociable, plus doux, plus affable, le séduire.
- **décidément** : résolument, manifestement.
- **sursauter** : avoir un sursaut, un mouvement brusque suite à une nouvelle sensation.
- **le miroir aux alouettes** : engin composé d'une planchette mobile munie de petits miroirs que l'on fait tourner et scintiller au soleil pour attirer les oiseaux : (figuré) ce qui fascine, séduit mais qui trompe.
- **une rougeur** : teinte rouge sur la peau du visage qui révèle une émotion, tache rouge sur la peau.
- **une prunelle** : la pupille de l'œil.
- **fasciner** : 1. attirer irrésistiblement le regard de qqun ; 2. exercer sur qqun une attraction puissante ; enchanter, charmer.
- **enfoncer** : faire pénétrer profondément.
- **avoir affaire à qqun** : avoir à traiter, à discuter de qqch avec qqun.
- **un manège** : un carrousel ; (ici) une conduite adroite, intentionnée.
- **les grands airs** : affecter des manières au-dessus de sa condition.

Questions sur l'extrait

1. Où se déroule la scène étudiée ?
2. Quelles idées principales sont abordées dans l'extrait ?
3. Pourquoi l'amour, la haine et l'indifférence ne peuvent pas être considérées comme des solutions possibles à la situation ?

Albert Camus, *L'Étranger* (1942) – extrait n°1

1	<p>Le soir, Marie est venue me chercher et m'a demandé si je voulais me marier avec elle. J'ai dit que cela m'était égal et que nous pourrions le faire si elle le voulait. Elle a voulu savoir si je l'aimais. J'ai répondu comme je l'avais déjà fait une fois, que cela ne signifiait rien mais que sans doute je ne l'aimais pas. « Pourquoi m'épouser alors ? » a-t-elle dit. Je lui ai expliqué que cela n'avait aucune importance et que si elle le désirait, nous pouvions nous marier. D'ailleurs, c'était elle qui le demandait et moi je me contentais de dire oui. Elle a observé alors que le mariage était une chose grave. J'ai répondu : « Non. » Elle s'est tue un moment et elle m'a regardé en silence. Puis elle a parlé. Elle voulait simplement savoir si j'aurais accepté la même proposition venant d'une autre femme, à qui je serais attaché de la même façon. J'ai dit : « Naturellement. » Elle s'est demandé alors si je l'aimais et moi, je ne pouvais rien savoir sur ce point. Après un autre moment de silence, elle a murmuré que j'étais bizarre, qu'elle m'aimait sans doute à cause de cela mais que peut-être un jour je la dégoûterais pour les mêmes raisons. Comme je me taisais, n'ayant rien à ajouter, elle m'a pris le bras en souriant et elle a déclaré qu'elle voulait se marier avec moi. J'ai répondu que nous le ferions dès qu'elle le voudrait !</p>
5	
10	
15	
CAMUS (A.), <i>L'Étranger</i> . Ed. Gallimard, pp. 46-47.	

Vocabulaire

- *être égal (à quelqu'un)* : ne pas intéresser qqun.
- *se contenter de* : faire le minimum, ne rien dire ou demander de plus.
- *être attaché (à quelqu'un)* : avoir un sentiment d'affection pour qqun.

Sources : d'après le *Larousse de poche. Dictionnaire. Noms communs. Noms propres. Précis de grammaire*. Paris, Larousse, 1995 et *Dictionnaire Larousse en ligne* : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais> .

Questions sur l'extrait

1. Caractériser l'attitude de Meursault face à la demande en mariage de Marie.
2. Dans le texte, repérez les verbes qui introduisent la parole de Meursault. Analysez le choix de l'auteur.
3. Caractériser le style de l'auteur au niveau de la phrase, du temps verbal employé et par rapport à la position de Meursault.

Albert Camus, *L'Étranger* (1942) – extrait n°2

1	La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement
5	en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et
10	les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait
15	sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un
20	corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.
CAMUS (A.), <i>L'Étranger</i> . Ed. Gallimard, pp. 94-95.	

Vocabulaire

- **s'amasser** : s'accumuler, se réunir en grande quantité.
- **des cymbales** : instrument de percussion formé de deux plateaux de cuivre.
- **vaciller** : être instable ; hésiter, manquer d'assurance.
- **charrier** : emporter dans son cours, dans son mouvement (en parlant d'eau, d'un fleuve, d'une rivière) ; transporter (en parlant de matériaux).
- **une étendue** : dimension en superficie.

Sources : d'après le *Larousse de poche. Dictionnaire. Noms communs. Noms propres. Précis de grammaire*. Paris, Larousse, 1995 et *Dictionnaire Larousse en ligne* : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais> .

Questions sur l'extrait

1. Décrivez la scène et déterminez le champ lexical le plus évident de l'extrait.
2. Caractérissez la position et les sentiments de Meursault face à la situation développée.
3. Expliquez le rôle de l'environnement dans l'extrait.

Nathalie Sarraute, *Le Planétarium* (1959)

Germaine Lemaire, espèce de fée de logis, grande « professionnelle » en matière d'ameublement, rend visite à Alain. Ce dernier lui fait découvrir son appartement.

5	« Allons, maintenant, montrez-moi tout... Vous savez que je n'ai encore rien vu, ça a l'air vraiment magnifique chez vous... » Allons, courage, elle lui laisse un espoir, elle lui offre une chance... Il saisit sa main, il l'aide à se lever... « Oui, c'est ça, venez. Excusez-moi, je passe devant vous pour vous montrer... », il la précède d'un pas, tourné
10	vers elle, le long de l'étroit couloir, il ouvre toutes les portes, celle de la petite lingerie, oui, il y a même une lingerie, celle de la cuisine, de la salle de bains, des placards, tout est à elle ici, elle est chez elle, la reine est chez elle partout dans les demeures de tous ses vassaux, sur le château qu'elle visite flotte le pavillon royal... Elle inspecte avec une bienveillante curiosité, elle inaugure, elle lance, dévoile pour d'autres qui viendront après elle admirer, s'étonner... Un rien arrête son regard, une toute petite chose, ce placard à claire-voie pour le linge sale sous la fenêtre du cabinet de toilette... « C'est bien, c'est très commode, je trouve, ces machins... » Quelque chose glisse en lui... Un vague malaise, un agacement, comme une très légère répulsion, il se rétracte légèrement, il a envie de se détourner, de s'écarter – c'est ce vieux réflexe de défense
15	qui joue malgré lui, celui qu'il a... Mais où se croit-il ? Avec qui ? A quoi pense-t-il ? Contre quoi veut-il se défendre ici ? Contre quelle platitude ? Quel petit esprit pratique étroit ? Quelle mesquinerie ? On est entre grands seigneurs ici, on peut se permettre cela, d'examiner avec cette lueur excitée dans les yeux, cet intérêt intense, presque de l'envie, les placards à linge sale aérés par une claire-voie, rien de ce qu'on fait ici, entre
20	soi, ne peut vous faire déchoir, elle peut s'offrir ce luxe d'apprécier ces « mâchins-là » en femme pratique qu'elle sait être aussi, c'est si admirable, c'est si touchant... Sarclant elle-même son jardin, plantant ses choux, tenant ses comptes, parfaitement, aimant cuisiner... Maine et son omelette baveuse, Maine et sa carpe au bleu... Le léger malaise a disparu presque tout à fait, il ne reste que quelques traces très faibles, de
25	minces traînés... Encore un petit effort, et elles seront effacées...

Vocabulaire

- *précéder* : marcher, se déplacer devant qqun, un groupe.
- *une lingerie* : local où l'on range le linge sale, où on entretient le linge.
- *un vassal* : personne sous la protection d'un suzerain, d'un seigneur (au Moyen Age).
- *un pavillon* : drapeau.
- *bienveillant, e* : favorable, indulgent, sentiment par lequel on veut du bien à qqun.
- *un placard* : armoire dans un mur.
- *à claire-voie* : qui présente alternativement des espaces vides et des espaces pleins ; ajouré.
- *se rétracter* : se contracter (= subir un effet de raccourcissement, de tension).
- *une répulsion* : vive répugnance, vif dégoût physique ou psychologique pour qqun, qqch.
- *la mesquinerie* : étroitesse d'esprit, médiocrité, avarice, attachement aux petites choses.
- *la platitude* : banalité, bassesse, ce qui est plat, sans originalité.
- *déchoir* : passer à une situation inférieure, moralement ou socialement.
- *sarcler* : enlever les mauvaises herbes.

Questions sur l'extrait et sur le Nouveau Roman

1. A partir de cet extrait, présentez les caractéristiques de l'écriture de Nathalie Sarraute.
2. En quoi cet extrait est-il représentatif des deux concepts littéraires théorisés par Nathalie Sarraute (les tropismes et la sous-conversation) ? Quel lien peut-on établir entre eux ?
3. Citez et comparez brièvement les différences qui existent entre le Nouveau Roman et le roman traditionnel de type balzacien.
4. Pourquoi ne peut-on pas dire que les auteurs du Nouveau Roman formaient un groupe homogène ?
5. Expliquez la citation suivante de Jean Ricardou : "Le Nouveau Roman, ce n'est pas l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture".

Nathalie Sarraute et les tropismes

Dans son œuvre, Nathalie Sarraute a poursuivi un objectif particulier : traquer un aspect de la réalité, les **tropismes**, auquel le roman traditionnel s'était peu intéressé. Que sont exactement ces tropismes ? Il s'agit de **minuscules séismes, tremblements, revirements, mouvements d'ordre psychologique, que l'attraction d'autrui provoque en chaque individu**. Nathalie Sarraute a donc cherché à décrire des états psychologiques, les mouvements de l'âme qui déterminent notre comportement. Pour atteindre son objectif, elle s'est donné des moyens et des règles strictes :

- 1) Il ne faut pas figer ces états psychologiques, les tuer par un abus de mots scientifiques. Par rapport à la réalité, les **mots** et leurs définitions sont **réducteurs**. Un romancier qui définirait en quelques mots-clés le caractère de ses personnages serait peu crédible : la réalité est beaucoup plus complexe que ces quelques mots-clés. Pourtant, nous n'avons pas le choix : nous devons nous servir du langage. Cependant, il faut se méfier de certains mots qui, dans l'esprit du lecteur, réduisent les choses et les assimilent à des types, à des stéréotypes. Les stéréotypes sont trompeurs et n'existent pas.
- 2) Sarraute procède par **tâtonnement**, par **hésitations**, par **hypothèses**... Au lieu de nommer les choses, elle les suggère, elle les laisse entendre : au lecteur d'imaginer, de ressentir, de comparer avec son expérience personnelle.
- 3) On rencontre dans son œuvre **peu de noms**, peu de prénoms (sauf dans son autobiographie), mais des **pronoms**. Les noms, les prénoms, par les préjugés auxquels ils sont liés dans l'esprit du lecteurs, déterminent faussement et abusivement les personnages. D'autre part, noms et prénoms constituent l'identité sociale et légale des personnages. Or, cela ne doit pas avoir d'importance pour le lecteur : ce dernier doit exclusivement se concentrer sur les états psychologiques.
- 4) On ne trouvera pas non plus chez cette auteure de **descriptions physiques définitives**. Cela accaparerait l'attention du lecteur et l'entraînerait à assimiler les personnages à des types déterminés.
- 5) De même, Sarraute a volontairement **refusé les intrigues**, les histoires élaborées. Son intention n'était **pas de raconter des histoires**.
- 6) Enfin, on ne rencontrera pas chez Sarraute de « dit-il », « demande-t-elle », « pense-t-il »... Le lecteur doit **ignorer**, autant que possible, **l'existence d'un narrateur extérieur** au roman. Peut-on concevoir que le narrateur connaisse les pensées de ses personnages (« pensent-ils », « se demandent-ils ») ? Peut-on raisonnablement concevoir un narrateur omniscient ? Le narrateur, de même que l'auteur, ne doivent pas se faire remarquer, ni prendre la parole : ils n'ont aucun rôle, aucune importance.

Eugène Ionesco, *Rhinocéros* (1959) - Acte II, tableau 2 (extrait)

Après la dispute qui les a opposés à la fin du premier acte, Bérenger décide de rendre visite à Jean. Il découvre ce dernier dans un bien mauvais état...

	<p>JEAN : Je vous dis que ce n'est pas si mal que ça ! Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont droit à la vie au même titre que nous !</p> <p>BÉRENGER : A condition qu'ils ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?</p>
5	<p>JEAN, <i>allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant</i> : Pensez-vous que la nôtre soit préférable ?</p> <p>BÉRENGER : Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.</p>
10	<p>JEAN : La morale ! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.</p> <p>BÉRENGER : Que mettriez-vous à la place ?</p> <p>JEAN, <i>même jeu</i> : La nature !</p> <p>BÉRENGER : La nature ?</p> <p>JEAN, <i>même jeu</i> : La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.</p>
15	<p>BÉRENGER : Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle !</p> <p>JEAN : J'y vivrai, j'y vivrai.</p> <p>BÉRENGER : Cela se dit. Mais dans le fond, personne...</p> <p>JEAN, <i>l'interrompant, et allant et venant</i> : Il faut reconstruire les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale.</p>
20	<p>BÉRENGER : Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.</p> <p>JEAN, <i>soufflant bruyamment</i> : Je veux respirer.</p> <p>BÉRENGER : Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...</p>
25	<p>JEAN, <i>toujours dans la salle de bains</i> : Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.</p> <p>BÉRENGER : Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.</p> <p>JEAN : Brrr...</p> <p style="text-align: right;"><i>Il barrit presque.</i></p>
30	<p>BÉRENGER : Je ne savais pas que vous étiez poète.</p> <p>JEAN, <i>il sort de la salle de bains</i> : Brrr...</p> <p style="text-align: right;"><i>Il barrit de nouveau.</i></p>
35	<p>BÉRENGER : Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...</p> <p>JEAN, <i>l'interrompant</i> : L'homme... Ne prononcez plus ce mot !</p> <p>BÉRENGER : Je veux dire l'être humain, l'humanisme...</p> <p>JEAN : L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule.</p> <p style="text-align: right;"><i>Il entre dans la salle de bains.</i></p>
40	<p>BÉRENGER : Enfin, tout de même, l'esprit...</p> <p>JEAN, <i>dans la salle de bains</i> : Des clichés ! vous me racontez des bêtises.</p> <p>BÉRENGER : Des bêtises !</p> <p>JEAN, <i>de la salle de bains, d'une voix très rauque difficilement compréhensible</i> : Absolument.</p> <p>BÉRENGER : Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?</p>

45	<p>JEAN : Pourquoi pas ! Je n'ai pas vos préjugés. BÉRENGER : Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal. JEAN, <i>toujours de la salle de bains</i> : Ouvrez vos oreilles ! BÉRENGER : Comment ?</p>
50	<p>JEAN : Ouvrez vos oreilles. J'ai dit, pourquoi ne pas être rhinocéros ? J'aime les changements. BÉRENGER : De telles affirmations venant de votre part... (<i>Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.</i>) Oh ! vous semblez vraiment perdre la tête ! (<i>Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.</i>)</p>
55	<p>Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus. JEAN, <i>à peine distinctement</i> : Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, ça gratte, vêtements, ça gratte.</p> <p style="text-align: right;"><i>Il fait tomber le pantalon de son pyjama.</i></p>
60	<p>BÉRENGER : Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous, si pudique d'habitude ! JEAN : Les marécages ! les marécages !... BÉRENGER : Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre ! JEAN : Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien !</p>
65	<p style="text-align: right;"><i>Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.</i></p> <p>BÉRENGER : Attention ! JEAN, <i>soufflant bruyamment</i> : Pardon !</p> <p style="text-align: right;"><i>Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains.</i></p>
70	<p>BÉRENGER <i>fait mine de fuir vers la porte de gauche, puis fait demi-tour et va dans la salle de bains à la suite de Jean, en disant</i> : Je ne peux tout de même pas le laisser comme cela, c'est un ami. (<i>De la salle de bains.</i>) Je vais appeler le médecin ! C'est indispensable, indispensable, croyez-moi. JEAN, <i>dans la salle de bains</i> : Non. BÉRENGER, <i>dans la salle de bains</i> : Si. Calmez-vous, Jean. Vous êtes ridicule. Oh ! votre</p>
75	<p>corne s'allonge à vue d'œil !... Vous êtes rhinocéros.</p>

Vocabulaire

- **au même titre que** : comme.
- **une mentalité** : ensemble des croyances, des habitudes, des comportements caractéristiques d'un groupe, d'une société.
- **dépasser** : aller au-delà de, franchir ; laisser derrière soi.
- **l'intégrité** (fém.) : état d'une chose complète, qui n'a pas subi d'altération ; qualité d'une personne intègre, incorruptible.
- **primordial, e** : capital, fondamental.
- **périmé, e** : devenir vieux, dépassé.
- **inouï, e** : tel que l'on n'a jamais entendu rien de pareil ; incroyable, extraordinaire.
- **pudique** : qui manifeste de la pudeur (= attitude de réserve, de délicatesse qui empêche de dire ou de faire ce qui peut blesser la décence, spécialement en ce qui concerne les questions sexuelles).
- **faire mine (de)** : faire semblant.

Questions sur l'extrait

1. Quels sont les deux personnages présents ? Lequel à l'initiative de la parole ?
2. Relevez les didascalies. Que montrent-elles ?
3. Quelle impression Ionesco veut-il donner au spectateur ?
4. Quelles sont les différentes étapes de la transformation de Jean ?
5. Comment son vocabulaire évolue-t-il ?
6. Relevez les changements physiques et psychiques de Jean dans le texte.
7. Que symbolise le changement de ce passage ?
8. Quelle est l'attitude de Bérenger à l'égard de Jean ?
9. Quelle philosophie le raisonnement de Jean met-il en scène ?
10. Quelles valeurs Bérenger tente-t-il de défendre ? Y parvient-il ?

Questions sur l'œuvre

1. La pièce *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco est-elle une comédie ou une tragédie ? Justifiez votre avis en vous aidant d'éléments du texte.
2. Quel lien peut-on établir entre l'humour employé dans les pièces du théâtre de l'absurde et les thèmes présentés dans ces mêmes pièces ?
3. En vous basant sur le début de la pièce et en vous arrêtant à l'extrait ci-dessus, expliquez en quoi la transformation de Jean en rhinocéros peut être considérée comme complète.

Madeleine Bourdouxhe, *La Femme de Gilles* (1937)

A la fin du roman, Elisa, la femme de Gilles, va dans le grenier pour étendre du linge. Elle pense à l'amour qui l'unit à Gilles. Désœuvrée, désemparée, elle se rend compte que leur histoire d'amour ne recommencera jamais comme au début...

	Elle dépose la manne, ébauche un geste, laisse retomber son bras.
5	Prendre la boîte remplie de pincés en bois... Retirer de la manne les piéces, une à une, et les fixer le long des cordes... Et après ? une autre besogne... Pourquoi ? dans quel but ? sans raison, il n'y a pas de but. Et à la fin de la journée qu'arrivera-t-il ? Rien. Et demain ? la même chose qu'aujourd'hui. Étendre tout ce linge ! Non... elle ne pourra jamais. Attendre plutôt. Attendre que quelque chose arrive... Ce soir ? « Bonjour Lisa Bonjour Gilles Le dîner est prêt ?
10	Oui, tu peux manger. Tu m'aimes Gilles ? Non Elisa. Et toi Elisa, tu m'aimes ? Je ne sais pas, Gilles. »
15	Debout près du haut panier d'osier elle est immobile, hagarde. Ses cheveux mal retenus se desserrent sur sa nuque. Oh ! ne perds pas courage, Elisa ! Rien n'a changé en toi... Tu as tant accepté des autres, sans jamais haïr, sans jamais punir, sans qu'un seul jour tu renonces... Accepte pour toi, aujourd'hui, ce moment de défaillance. Laisse reprendre des forces à ta chair exténuée... Dans quelques jours tu comprendras que ton amour ne t'a pas quittée... tu le retrouveras intact, puissant, immuable... Attends quelques jours... quelques heures... Déjà ce soir peut-être, lorsque tu verras ce grand
20	corps musclé apparaître en costume de velours dans l'encadrement de la porte, tu sentiras à nouveau cette tendresse immense qui t'immobilisait, accrochée des deux mains à la barre de nickel du fourneau... Et peut-être que Gilles, rayonnant d'un amour retrouvé, s'approchera de toi et te baisera doucement au front, comme au premier jour... Et quand bien même il n'y aurait plus pour toi, ici, que des choses mortes ! Il peut être
25	donné de réaliser ailleurs ton besoin d'amour et de vie... Courage Elisa ! la vie est partout... Attends... ne t'abandonne pas... Attends ! la vie est sur le point de renaître... Mais elle ne pense pas, n'entend ni ne voit. Elle ne sent que ce vide étrange autour d'elle. Non, ne serait-ce qu'un seul jour elle ne peut vivre sans cet amour.
30	Elle avance, les bras étendus, tâtonnant dans un monde mort où elle ne se retrouve pas. Par la fenêtre basse du grenier on voit, au loin, les hauts fourneaux qui brûlent de toutes leurs flammes, de toutes leurs fumées. Elisa ne regarde pas au dehors. Elle lève les mains, s'agrippe au châssis, monte sur l'étroit appui de bois. Elle est grande, pour ne pas toucher les solives du plafond elle doit courber un peu la tête. Un instant elle appuie la joue contre le plâtre du mur, elle a les yeux fermés, le visage serein et presque
35	souriant. La fenêtre est ouverte, un léger vent de printemps glisse sur la campagne, vient mourir sur la longue jupe d'Elisa, en fait onduler le bord, doucement, sur ses chevilles.
	Les yeux toujours fermés, elle glissera doucement sa tête contre le rebord de plâtre, puis sous le châssis de la fenêtre. Elle se penchera un peu. Et ses mains qui la soutiennent, en un long geste, elle les détachera, passionnément.
40	Marthe était dans le jardin voisin. Au bruit que fit le corps en tombant, elle se retourna et poussa un hurlement. On accourut, on se pencha sur Elisa sans oser la toucher. Marthe se releva, toucha le bras de son fils avec des mains crispées : – Va vite, cours... dit-elle d'une voix horrible, va chercher Gilles...

Vocabulaire

- **une manne** : grand panier.
- **ébaucher** : commencer à faire qqch.
- **une besogne** : travail imposé.
- **étendre** : déployer en long et en large.
- **un panier** : ustensile avec anses ou poignées servant à contenir ou à transporter des provisions, des marchandises, des objets.
- **l'osier** : saule à rameaux jaunes, longs et flexibles, servant à tresser des paniers, des corbeilles...
- **hagard, e** : qui paraît en proie à un trouble violent ; bouleversé.
- **haïr** : détester, avoir de la haine pour qqch ou qqun.
- **renoncer** : cesser de s'attacher à qqch ; se résoudre à cesser toute relation avec qqun.
- **la défaillance** : faiblesse, physique ou morale, brusque et momentanée, malaise.
- **intact, e** : à quoi l'on a pas touché ; entier ; pur, irréprochable.
- **immuable** : qui ne peut subir de changement ; constant.
- **le velours** : tissu doux au toucher.
- **le fourneau** : appareil en fonte alimenté en bois ou au charbon pour la cuisson des aliments ; four dans lequel on soumet à l'action de la chaleur certaines substances qu'on veut fondre.
- **tâtonner** : chercher en procédant par tâtonnements, par essais répétés.
- **s'agripper** : s'accrocher fermement ; se cramponner.
- **le plâtre** : matériau formé de poudre de gypse blanc et d'eau formant une masse à la fois solide et tendre.
- **serein, e** : qui manifeste du calme, de la tranquillité d'esprit.
- **onduler** : avoir un léger mouvement sinueux.
- **soutenir** : maintenir qqun debout, l'empêcher de tomber, de s'affaiblir.
- **un hurlement** : cri aigu et prolongé que qqun fait entendre dans la douleur, la colère, la peur...
- **accourir** : arriver en courant.
- **crispé, e** : quand on contracte les muscles.

Questions sur l'extrait

1. Commentez la focalisation adoptée par l'auteur dans cet extrait.
2. Expliquez la symbolique de la saison actuelle dans l'extrait.
3. Pourquoi Elisa a-t-elle pris une telle décision finale ? Justifiez en vous basant sur le texte étudié.

Benoît Coppée, *Julie* (2000)

Au tout début du roman, un événement inattendu survient à Julie Liennac, mère de famille mariée depuis de nombreuses années à Tim...

5	<p>L'enveloppe orange brisa la monotonie des publicités, ordres de paiements ou autres imprimés sans surprise. C'était une vraie lettre. Avec un timbre. Une adresse manuscrite en définissait la cible : «Madame Liennac». En son dos : rien, le silence. Aucune marque. Aucun cachet. L'enveloppe était fermée. Soit une lettre comme on en n'en reçoit jamais. Soit une lettre que l'on déshabille immédiatement.</p>
10	<p>«Le 12 octobre Madame, Pardonnez ces mots dans un monde où "s'asseoir", "prendre le temps" résonnent comme douce folie. Pardonnez ces doigts qui se glissent sur le clavier. Pardonnez cette langue qui fermera la missive. Pardonnez cette main qui enfournera sans se retourner l'objet de votre lecture au ventre de la boîte aux lettres. Pardonnez-moi, Madame, car je sais le bonheur de la quiétude.</p>
15	<p>Mais de vous voir, rose parmi les brumes, comble à chaque vision mon être d'une paix intérieure qu'il me faudra vous chanter.</p> <p>Un fou, pensez-vous ? Un maniaque ? Un obsédé ? Rien de ces vices, rassurez-vous. Un homme, simplement. Un homme qui vous trouve belle et qui nourrit depuis longtemps l'envie de vous le dire. Aussi sereinement qu'un bonjour anodin noyé dans une foule de regards.</p>
20	<p>En vous remerciant pour cette beauté, acceptez, Madame, mes plus anonymes pensées.»</p> <p>Elle n'avait retenu que trois mots : fou, maniaque et obsédé. La poche de son jean avala la lettre. Déjà, elle alimentait la crainte d'être prise en délit. Etrange impression rougissante qui mord les joues et fait vibrer la nuque.</p>
25	<p>– Allons, les enfants, dépêchez-vous ! Il est temps de partir ! Pierre, ton lacet est dénoué ! Non ! Pas le chat à l'intérieur de la maison ! Romane, remets le chat dehors et ferme la porte ! Pierre, ton cartable !</p> <p>– Maman, mon pantalon coule...</p> <p>– Ferme le bouton...</p>
30	<p>Elle vérifia que le percolateur était éteint et engouffra ses deux enfants dans la 2CV blanche. Le soir, son mari lui avait demandé des nouvelles de sa journée. Elle avait menti : «Rien de spécial». Avant de clore les lampes de chevet, ils s'étaient embrassés, sur la joue. Survivance des premiers rites.</p>

Vocabulaire

- *briser* : casser.
- *la monotonie* : manque lassant de variété, de diversité.
- *enfourner* : (fam.) introduire qqch en enfonçant ; fourrer.
- *un vice* : 1. penchant particulier pour quelque chose (jeu, boisson, drogue, pratiques sexuelles, etc.) que la religion, la morale, la société réproouvent. ; 2. penchant excessif pour qqch.
- *anodin, e* : 1. sans gravité, sans danger, inoffensif ; 2. sans importance ; insignifiant.
- *un délit* : infraction punie d'une peine correctionnelle.
- *clore* : fermer complètement qqch.
- *une survivance* : ce qui subsiste, reste d'un ancien état, de qqch de disparu.

Source : Larousse de poche. Paris, Larousse, 1995.

Questions sur l'extrait

1. Comment peut-on qualifier l'arrivée de la lettre dans la vie de Mme Liennac ? Quels effets a-t-elle sur l'héroïne ?
2. Cet extrait est parcouru de divers stéréotypes. Lesquels ? Qu'apportent-ils à la lecture du texte ?
3. Caractérissez le couple formé par Mme Liennac et son mari. Qu'a-t-il de particulier ?

Francis Dannemark, *La Longue promenade avec un cheval mort* (1993)

Au début du roman, le lecteur fait connaissance avec David. Ce dernier a entrepris un étrange voyage avec Hope, un cheval mystérieux... Fatigué par son voyage, David décide de s'arrêter près d'un canal alors que la nuit est sur le point de tomber.

	<p>La fin du jour ne s'appelle pas encore la nuit et quelque chose de clair s'installe dans les branches basses des arbres bordant le canal comme pour y rester toujours.</p>
5	<p>Pourtant, la journée s'achève. L'eau brune du canal a viré au noir, et peut-être ce changement de couleur a-t-il modifié les intentions de David. David qui est perdu et qui a longuement songé à s'y jeter. Avec ou sans le camion ? La question en cache une autre: avec ou sans le cheval ? Un cheval nommé Hope, comme Bob Hope, comme Elmo Hope, le pianiste de jazz méconnu, Hope comme l'espoir, mais quel espoir ? David arrête le moteur, quitte la cabine. L'odeur de l'eau lui envahit les narines, elle est douce, un peu lourde. « Mais qu'est-ce que je fais ici ? » dit-il à voix haute, et il va vers l'arrière du camion, dont il ouvre la</p>
10	<p>porte.</p> <p>Encore une fois il est impressionné par la taille du cheval et le froid le fait frissonner. Les sangles sont bien fixées, Hope n'a pas bougé. Debout à ses côtés, David se dit que s'est insensé, ce voyage. Il quitte le camion. Une fine pluie s'est mise à tomber, elle balaie lentement la surface du canal. Au bout, pense David, il y a la mer, tôt ou tard, et l'espoir fait</p>
15	<p>vivre aussi les types comme moi. Il se passe la main dans les cheveux, le mouvement lui dit qu'il a un peu mal à la tête, il se penche en arrière, muscles du cou un peu douloureux pour avoir passé trop d'heures à rouler sans s'arrêter. Là-haut, le ciel est un décor d'étoiles qui commencent à clignoter. S'y promènent de longs nuages effilochés, poussés par des vents que la nuit presse. Le rideau va bientôt tomber. David actionne le démarreur et le bruit du moteur</p>
20	<p>efface celui de la pluie. Doucement, le camion rejoint la route qui longe le canal. On ne peut pas toujours revenir en arrière et, surtout, on ne peut pas toujours tout recommencer à zéro. Le compteur indique 189 624 kilomètres. Le camion n'est pas neuf, la vie non plus, et le cheval est immobile.</p>

Vocabulaire

- **le canal** : voie d'eau artificielle creusée pour la navigation.
- **virer** : ici : changer de couleur.
- **songer** : penser à qqch ; avoir l'intention de faire qqch.
- **méconnu, e** : qui n'est pas apprécié selon son mérite.
- **les narines** : chacune des deux ouvertures du nez.
- **une sangle** : bande de cuir ou de toile large et plate qui sert à entourer, à serrer.
- **insensé, e** : dépourvu de raison, de bon sens ; extravagant, fou.
- **balayer** : ici : parcourir un espace.
- **un type** : (fam.) individu quelconque.
- **clignoter** : s'allumer et s'éteindre par intermittence.
- **effiloche** : défaire un tissu fil par fil (métaphoriquement : nuages effilochés = nuages qui forment des lignes discontinues comme les fils d'un tissu).
- **presser** : ici : hâter, précipiter.
- **actionner** : faire fonctionner, mettre en mouvement une machine, un mécanisme.
- **longer** : suivre le bord de qqch.
- **immobile** : qui ne bouge pas, qui demeure fixe.

Questions sur l'extrait

1. Caractériser l'état d'esprit de David dans cet extrait. En quoi est-il lié au temps météorologique présenté ici ?
2. Quelles couleurs dominent cette description ? Quels effets ont-elles d'une part sur le personnage principal, d'autre part, sur le lecteur ?
3. Cet extrait est l'incipit du roman. Qu'apportent les différentes questions qui parcourent cet extrait ?

2. Synthèses récapitulatives

Analyser un texte littéraire : quid est ?

L'analyse d'un texte littéraire n'est pas toujours des plus évidentes. C'est pourquoi, elle demande obligatoirement – de la part de l'analyste – de la *rigueur*, de la *patience*, de la *réflexion* et de la *pratique*. En effet, chaque élément du texte doit être pris en considération (de manière séparée et dans son ensemble). On s'attachera à voir ce qui est dit dans le texte, ce que le texte dit au niveau du contenu, des idées... (ce qu'on appelle le *FOND* du texte). De même, on s'intéressera à la manière dont le contenu est présenté, à comment il est présenté (ce qu'on appelle la *FORME* du texte). Il n'y a donc pas de secret : plus on pratiquera l'analyse littéraire, plus facile elle deviendra avec le temps... Il est certes vrai que certains textes sont plus abordables que d'autres. Pourtant, tous les textes littéraires peuvent être étudiés en adoptant une démarche précise d'analyse. Cette démarche peut bien évidemment varier selon les personnes. En voici une qui a déjà fait ses preuves :

1^{ère} étape : LIRE le texte dans son intégralité.

2^e étape : s'attacher à COMPRENDRE de manière générale le texte étudié (avec au besoin, la nécessité de relire plusieurs fois le texte pour s'assurer qu'on ne commet pas de contre-sens !).

3^e étape : SE POSER LES BONNES QUESTIONS (pour analyser le texte plus en détails) :

- De quoi parle ce texte ? Comment peut-on résumer en quelques mots les informations contenues dans ce texte ?
- Quel(s) thème(s) y est/sont développé(s) ? Comment est-il/sont-ils présenté(s) dans le texte ?
- Qui sont les personnages ? Que sait-on sur eux (aspect physique, aspect psychologique, relation entre eux...) ? Quelle place occupent-ils dans le texte ?
- Que peut-on dire sur l'écriture de ce texte ? Que peut-on dire du style de l'auteur ?
- Quelle(s) est/sont la/les particularité(s) de ce texte (au niveau de la structure, de la forme ? au niveau du contenu ?) ?
- Peut-on rapprocher ce texte d'un courant littéraire ? Lequel ? Pourquoi ? Quelles caractéristiques de ce courant peut-on retrouver dans le texte ?
- ...

4^e étape : FORMULER ses réponses et les STRUCTURER (le plus simple étant de suivre l'ordre du texte).

5^e étape : RELIRE le texte analysé et l'analyse formulée pour s'assurer que l'on n'a rien oublié et que l'on n'a pas transformé le sens du texte. On s'assurera également que l'on n'a PAS INTERPRÉTÉ le texte !

Le classicisme

Mouvement littéraire, culturel et artistique français qui coïncide avec le règne de Louis XIV.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) "Le Roi, c'est moi"

- Louis XIV entend mettre fin aux ambitions des nobles qui réclament plus de pouvoir et d'influence. Le 10 mars 1661, il annonce qu'il gouvernera seul.
- Le classicisme va de pair avec cette affirmation de l'**absolutisme royal** : il faut encadrer les arts pour qu'ils contribuent à la puissance royale.

b) Encadrer les arts et les lettres

- C'est **Richelieu** qui envisage le premier de mettre les arts au service du pouvoir.
- Il met ainsi en place un **mécénat d'Etat** (les artistes peuvent toucher une pension de l'Etat à condition qu'ils respectent un certain nombre de règles et qu'ils célèbrent la puissance du roi) ;
- Il crée également des **académies** (l'Académie française, 1635) dans lesquelles les artistes établissent une sorte de code de bonne conduite artistique.
- Louis XIV poursuit la politique entreprise et trouve un lieu pour l'épanouissement artistique de la puissance royale : **Versailles**.

c) Toutes sortes d'artistes

- On considère comme classique non seulement des **écrivains**, mais aussi des **architectes** comme Mansart, des **peintres** comme Le Brun (tous deux ont travaillé à Versailles)...

2. LES PRINCIPES

- **Le Beau et le Bien**. Les artistes classiques assimilent la beauté esthétique à la beauté morale, le Beau au Bien.
- **Retour à l'Antiquité**. Les artistes classiques prônent un retour à l'Antiquité, qui leur paraît un modèle indépassable. Toutefois, s'ils imitent les auteurs antiques, ils savent les adapter au goût du jour.
- **Convenances**. Les œuvres classiques doivent respecter :
 - la **vraisemblance**, exigence intellectuelle : si l'historien se doit de dire le vrai, l'artiste, au contraire, se doit de mettre en scène une intrigue conforme à l'idée que le public se fait de la réalité.
 - les **bienséances** : l'œuvre d'art ne doit pas représenter la violence ou la vie dans ce qu'elle a de trivial. Ainsi, tout ce qui a trait au corps est à proscrire. De même, il apparaît malséant qu'un roi s'occupe des réalités matérielles comme l'argent.
- **La langue classique**. Elle cherche le **naturel**, la simplicité, le mot juste.
- Règles propres au théâtre. En plus de ces principes, les pièces de théâtre doivent obéir à un certain nombre de règles :
 - **stricte séparation des genres**.
 - **règle des trois unités** : unité de **temps** (l'intrigue doit durer moins de 24 heures), unité de **lieu** (tout se passe au même endroit), unité d'**action** (il y a un seul problème à régler)
- Finalité de l'œuvre classique : deux objectifs, **plaire** et **instruire** (*placere* et *docere*). Par exemple, dans les *Fables* de La Fontaine, le récit dynamique plaît et la moralité instruit.

3. LES GRANDES ŒUVRES CLASSIQUES

- Il ne faut pas croire que le théâtre [**Corneille, Racine, Molière**] soit le seul genre à s'être épanoui à l'époque classique. Voici quelques œuvres importantes appartenant à d'autres genres :
 - *La Princesse de Clèves* (**Madame de La Fayette** – 1678) : roman qui analyse la passion amoureuse et célèbre le triomphe de la vertu.
 - *Les Caractères* (**La Bruyère** – 1688) : La Bruyère est un moraliste, comme La Rochefoucauld et Pascal, qui se moque des vices de la société à travers une série de portraits.
 - *Les Contes* (**Perrault** – 1697) : les contes comme "La Belle au bois dormant" ou "Barbe bleue" sont de petits récits accompagnés de moralités. Ils ne sont pas inspirés de l'Antiquité : Perrault est un moderne¹.

Infos-clés

- Le classicisme recherche la **perfection**.
- L'idéal classique s'incarne dans "**l'honnête homme**", humble, courtois et cultivé, qui représente un modèle d'humanité pour les écrivains de l'époque.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 15-16.

¹ La Querelle des Anciens et des Modernes : deux camps s'opposent à l'Académie : d'un côté les **Anciens** (Racine) imitent respectueusement les auteurs antiques, ils vivent à Versailles et critiquent souvent les mœurs contemporaines ; de l'autre les **Modernes** (Perrault) qui nuancent leur dévouement à l'art antique, cherchent d'autres inspiration et fréquentent les salons parisiens.

1. Classification antique des genres littéraires (Aristote)

La poésie	+ ↓ -
Le théâtre	
Le roman	

Cette classification aristotélicienne des genres littéraires a été **reprise par les auteurs du classicisme** car on remarque à cette époque une nette influence de l'Antiquité en littérature. Le genre théâtral connaissant un immense succès au XVII^e siècle, ces auteurs ont dès lors voulu **classer** – en s'inspirant des sources antiques – **les sous-genres théâtraux**.

2. Classification du théâtre à l'époque classique

Genres	Origines des personnages	Exercice de la liberté	Ton de la pièce	Ton du dénouement	Réaction des spectateurs	+ ↓ -
<i>Tragédie</i>	Haute noblesse de gouvernement	Force de la fatalité	Tendu	Malheureux	Pitié et admiration	
<i>Tragi-comédie</i>	Noblesse ou haute bourgeoisie	Liberté et hasard	Tendu	Heureux	Sympathie	
<i>Comédie d'intrigue</i>	Noblesse ou bourgeoisie	Obstacles individuels facilement surmontables	Enlevé, parfois tendu	Heureux	Curiosité, sympathie	
<i>Comédie de mœurs</i>	Bourgeoisie	Emprise de la société	Gai, parfois tendu	Heureux	Intérêt, moquerie envers les ridicules	
<i>Comédie de caractère</i>	Bourgeoisie	Emprise du caractère	Gai, parfois tendu	Heureux	Intérêt, moquerie envers les ridicules	
<i>Farce</i>	Peuple	Obstacles insignifiants	Gros comique (de gestes)	Heureux	Gros rire	

Source (du 2^e tableau) : HORVILLE (Robert), *Histoire de la littérature française. XVIIe siècle*. Paris, Hatier, coll. "Itinéraires littéraires", 1991, p. 133.

Les Lumières

Mouvement littéraire et culturel européen qui prône des changements sociétaux et a nourri la Révolution française.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *L'Ancien Régime*

- La France est divisée en **trois ordres** : **noblesse**¹ et **clergé** privilégiés face au **Tiers-Etat** taxé.
- La **croissance économique** est due à l'activité de la **bourgeoisie**² qui ne supporte plus d'être défavorisée face à des nobles dont les mérites ne justifient pas les privilèges.

b) *Progrès scientifiques*

- Remise en cause des attitudes fanatiques. **Raison et progrès** deviennent les maître-mots des intellectuels.
- **L'expérience** (empirisme) et les **sens** (sensualisme) sont les sources du **savoir**, et non plus la croyance.

c) *Censure*

- Les écrits doivent obtenir une autorisation d'impression (privilège) et peuvent être censurés (coupes ou refus de publication). Tous les philosophes des Lumières ont été **censurés, voire exilés ou emprisonnés**.
- Pour éviter la censure, ils publient sous des **pseudonymes**, ou **à l'étranger**, diffusent **clandestinement** leurs textes, utilisent des **procédés stylistiques** masquant leurs attaques.

2. LES PRINCIPES

a) *Thèmes majeurs*

- **Religion** : les écrivains des Lumières attaquent le fanatisme et l'intolérance. Certains sont **déistes**³ (Voltaire), d'autres **matérialistes**⁴ (Diderot).
- **Politique** : voyageurs, ils comparent les divers systèmes politiques. Ils s'opposent à l'absolutisme et à l'arbitraire, prônent la séparation des pouvoirs et la liberté. Ils échouent dans leurs tentatives de **despotisme éclairé**⁵ (Voltaire et Diderot). Ils luttent contre l'esclavage et les guerres.

b) *Moyens*

- **Genres** : ils utilisent des **genres détournés** pour diffuser leurs idées : **conte** philosophique (Voltaire), **article-essai de dictionnaire** (*Encyclopédie* et *Dictionnaire philosophique portatif*).
- Les **dialogues** permettent de distribuer à un ou plusieurs personnages les idées de l'auteur, ce qui les rend plus difficiles à cerner (Diderot).
- **Procédés** :
 - **L'ironie** est très employée car elle permet d'éviter la censure, mais elle pose le problème de la compréhension : Montesquieu a été pris par certains de ses contemporains pour un esclavagiste car ils n'avaient pas compris que son attaque de l'esclavage reposait sur ce procédé...
 - Les Lumières critiquent la société grâce à un personnage qui lui est **étranger** et dont le **regard** sur celle-ci est perspicace et plein de bon sens. Il est oriental (Persans de Montesquieu dans les *Lettres persanes*) ou correspond au type du **bon sauvage**⁶. Ce procédé permet de faire la **satire** des mœurs et des institutions.

3. UNE GRANDE ŒUVRE : L'ENCYCLOPÉDIE (1748-1772)

- *Encyclopédie et Dictionnaire des sciences, des arts et métiers traduit [...] avec des augmentations* (1748-1772) : cet ouvrage est le **manifeste des Lumières**.
- **Diderot et D'Alembert** furent à sa direction, mais tous les philosophes et savants des Lumières [**Voltaire, Rousseau...**] y participèrent en fonction de leurs compétences. Le but est double :
 - **Informé** : faire un bilan des connaissances du temps dans tous les domaines et notamment techniques. Ils sont expliqués grâce à des illustrations appelées *Planches*.
 - **Former l'esprit à la critique philosophique** grâce à des articles qui ne sont pas objectifs et neutres, mais sont en fait des essais déguisés et très contestataires. Il s'ensuit de nombreuses censures de l'ouvrage dont la rédaction prit près de vingt ans.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 25-26.

¹ La noblesse : ordre fondé sur la naissance (on naît noble) et non sur les qualités ou la richesse.

² La bourgeoisie : classe la plus aisée du Tiers-Etat, définie par sa richesse et l'éducation soignée de ses enfants.

³ Le déisme : foi en une divinité mais refus des religions.

⁴ Le matérialisme : athéisme.

⁵ Le despotisme éclairé : monarque conseillé par un philosophe.

⁶ Le mythe du bon sauvage : proche de la nature, il mène une vie pure. L'éloge du bon sauvage et l'utopie qu'il véhicule permettent de blâmer la société européenne et plus particulièrement française par comparaison entre elles ou par la satire permise par un regard étranger.

Le romantisme

Mouvement littéraire et culturel touchant [essentiellement] la poésie et le théâtre dans la première moitié du XIX^e siècle. Le romantisme donne la priorité à l'émotion, au lyrisme de la passion, à travers des textes à la première personne.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *Une période mouvementée*

- Après la Révolution française se succèdent plusieurs régimes politiques. Le retour de la monarchie en 1815 fige les espoirs des jeunes gens ambitieux, qui ne trouvent plus leur place.
- C'est la question fondamentale du romantisme : **quelle place trouver dans le monde ?** Ce sentiment de malaise, le "**Mal du siècle**", conduit à exprimer sa sensibilité et son imagination.

b) *Un mouvement européen*

- Le mouvement romantique naît à la fin du XVIII^e siècle en Allemagne et en Angleterre. L'adjectif *romantic* désigne un paysage en accord avec un état d'âme.
- **Ce mouvement célèbre une osmose entre l'homme et la nature** et s'inspire des vieilles légendes nationales.

c) *Le mouvement romantique en France*

- La première génération romantique est constituée d'artistes exilés par la Révolution française (**Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand**).
- Dès 1820, avec le succès des *Méditations poétiques* de Lamartine, le mouvement se développe. Les auteurs les plus célèbres sont **Lamartine, Musset, Vigny et Hugo**.
- Il touche également la peinture (Delacroix, Géricault) et la musique (Berlioz).

2. LES THÈMES MAJEURS

a) *Un registre et des thèmes privilégiés*

- Le mouvement se caractérise en poésie par l'utilisation du **registre lyrique**¹, dans lequel l'écrivain exprime ses sentiments personnels.
- Les thèmes les plus fréquents sont : **l'amour, la fuite du temps, le rapport de l'homme à la nature, le dépaysement par le voyage dans le temps et l'espace**.

b) *L'individu et la collectivité*

- Le romantisme n'est pas toujours un repli sur soi.
- Le poète se veut aussi le porte-parole de Dieu, dont il se considère comme le prophète inspiré.
- Il **peut s'engager** pour des causes importantes, en se faisant le porte-parole du peuple. La poésie devient alors une arme contre les injustices.

c) *Le refus des règles*

- Le romantisme se définit souvent par opposition au classicisme, **en privilégiant le sentiment par rapport à la raison**, mais aussi **en rejetant les contraintes formelles**.
- **Le drame romantique se libère de la règle des trois unités** et propose un ton nouveau, entre **sublime et grotesque**.
- En poésie, **l'alexandrin se disloque** par des coupes qui ne sont plus fixes, des rejets et contre-rejets.
- Certaines formes poétiques telles que l'ode, la ballade, la chanson sont remise à l'honneur.

3. LES GRANDES ŒUVRES ROMANTIQUES

- ***Les Méditations*** (Lamartine, 1820) : recueil de vingt-quatre poèmes. Le poète exprime ses souffrances, ses interrogations en prenant la nature pour confidente.
- ***Hernani*** (Hugo, 1830) : pièce de théâtre. Au XVI^e siècle, deux amants et aristocrates espagnols sont poursuivis par la jalousie d'un troisième personnage. Sa première représentation fut à la fois un triomphe et un scandale (affrontements entre jeunes romantiques et tenants des règles classiques).
- ***Les Contemplations*** (Hugo, 1856) : volumineux recueil de poèmes autobiographiques. Le poète y évoque ses souvenirs, ses joies et ses peines. Cette œuvre est aussi un hommage d'Hugo à sa fille Léopoldine, morte accidentellement noyée.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 31-32.

¹ Le lyrisme vient du mot *lyre*, un instrument de musique. Il faut donc être attentif dans un texte lyrique aux effets de rythmes et de sonorités, tout autant qu'à l'expression des sentiments personnels.

Caractéristiques du héros romantique

Le héros romantique est un personnage particulièrement **complexe**. Il présente plusieurs caractéristiques qui le distinguent de tout autre héros littéraire.

Le héros romantique... :

- est un **individu à part** ;
- présente une forme d'**hypersensibilité** (éprouve, ressent tout avec beaucoup plus de force, de sensations, de sentiments que les personnes normales) ;
- met en avant son **intériorité**, ce qu'il ressent à l'intérieur de lui-même ;
- exprime ses sensations et ses sentiments, fait preuve de **lyrisme** ;
- est sujet à de nombreuses **rêveries** ;
- présente des sentiments en adéquation avec la **nature** qui l'entoure, qu'il observe ;
- victime d'un **mal-être** ("Mal du Siècle", passions inassouvies ou malheureuses), est tourmenté, **victime** d'un profond malaise ;
- suite à ce mal-être, présente une forme de **tristesse**, de **mélancolie** ou de **désenchantement** ;
- à cause de sa sensibilité, devient rapidement **très inquiet** en cas de problème, ce qui peut très vite l'amener à tomber dans le **désespoir** ;
- est un être **solitaire, isolé** : est à la fois **marginal** et **incompris** ;
- est **égoïste, égocentrique** ;
- est double, **dans la dualité** (a deux "visages") ;
- est un personnage **en fuite** (par rapport à la réalité) : soit **mentalement** (par l'intermédiaire de ses pensées ou de son imagination), soit **géographiquement** (voyages rêvés ou réellement effectués), soit **métaphoriquement** (suicide) ;
- est **condamné à l'échec** : le **bonheur** et l'**amour** lui sont **refusés** ; il ne connaîtra pas l'amour heureux ;
- est un être profondément et **éternellement insatisfait** : sans cesse à la recherche d'un bonheur impossible à trouver, est obligé de se tourner vers lui-même ;
- est voué à un **destin tragique**, à un **destin fatal** ;
- peut – dans certains cas – faire preuve d'**ambition** ;
- est **en révolte contre les normes bourgeoises** ;
- peut être – dans certains cas – animé par un **sentiment d'injustice** sociale qu'il cherche à réparer (romantisme social) ;
- est marqué par un **désir d'exemplarité** (désir d'être exemplaire), mais dans le même temps est **profondément humain**.
- ...



Le thème de la Nature au XIX^e siècle

Dès le XVIII^e siècle, Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ont accordé une large place à la nature dans leurs œuvres. A leur suite, les écrivains du XIX^e siècle la découvrent. Ils en présentent une **vision complexe et variée**, selon l'idéal ou l'école dont ils se réclament : romantique, réaliste, symboliste, impressionniste.

Le sentiment de la nature dans le Romantisme

Thème privilégié du Romantisme, la nature revêt quatre aspects essentiels : elle est un miroir de la sensibilité, un refuge contre les duretés de l'existence, une invitation à méditer et une manifestation de la grandeur divine.

La nature, miroir de la sensibilité. Selon la formule du Suisse Amiel, « un paysage quelconque est un état de l'âme ». Tantôt, personnifiant la nature, les Romantiques lui prêtent des **sentiments**, le plus souvent **en harmonie avec leur humeur**. Tantôt les **saisons** influent sur leur sensibilité : le renouveau printanier les incite à aimer ; le déclin automnal engendre la mélancolie. Décrire la nature revient toujours pour eux à écouter battre leur cœur.

La nature, refuge contre les duretés de l'existence. Les unes sont inhérentes à la condition humaine, les autres à la civilisation. Considérant la nature comme une **amie** ou une **mère**, les Romantiques en attendent une **consolation** à leurs souffrances. Face à la montée de la première révolution industrielle qui pollue les villes et rive l'homme à la machine, elle symbolise par ailleurs à leurs yeux, la **liberté**, la **pureté** et la **paix** [...].

La nature, une invitation à méditer. Le rythme des saisons invite à **méditer sur la fuite du temps** ; l'éternité de la Terre pousse à **s'interroger sur la brièveté de l'existence humaine** ; le spectacle des ruines, sur la mort et la vanité de la gloire. La nature se révèle ainsi riche d'**enseignements**. Elle donne des leçons d'infini chez Chateaubriand [...], de courage chez Musset [...], de stoïcisme chez Vigny [...], de philosophie chez Hugo [...].

La nature, manifestation de la grandeur divine. A l'exception de Vigny, pour qui Dieu a abandonné les hommes à leur sort [...], tous les Romantiques interprètent la complexité et la splendeur de la nature comme **preuve de l'existence de Dieu**. En la tenant non plus comme une création divine, mais comme la **divinité elle-même**, Hugo en propose même une interprétation panthéiste.

La nature dans la seconde moitié du siècle

Dominant la première moitié du siècle, le Romantisme décline rapidement dans la seconde moitié, que se partagent plusieurs écoles et tendances littéraires. La nature présente alors trois visages importants.

La nature « réaliste ». En réaction contre les excès du Romantisme et sous l'influence du développement de l'esprit scientifique, la nature cesse d'être un « état de l'âme » pour devenir l'**objet d'une description objective et exacte**. Conformément à la théorie des milieux alors en vigueur, paysages et régions **déterminent la psychologie de leurs habitants**. La peinture précise d'un lieu aide à la connaissance des hommes. De cette conviction naissent les **descriptions**, parfois très longues, que Flaubert et Zola insèrent dans leurs romans.

La nature « symboliste ». Le symbolisme, qui fut un idéal avant d'être une école [...], se propose de découvrir les « correspondances » qui existent le « monde sensible », perceptible avec nos cinq sens, et l'univers spirituel, suprasensible. La nature n'est **plus dès lors décrite pour elle-même**. Elle s'apparente, selon la formule de Baudelaire, à un « dictionnaire plein de hiéroglyphes » qu'il convient de **déchiffrer**. Une mystérieuse unité la régissant, **tout en elle devient symbole**, signe de l'au-delà.

La nature « impressionniste ». A l'exemple des peintres impressionnistes qui veulent moins reproduire le réel qu'en retenir et transposer les « impressions » de lumière, des écrivains et des poètes comme Maupassant, Verlaine ou Rimbaud, s'efforcent de **décrire la nature dans ses apparences fugitives** (un brouillard, une avancée de nuages, un reflet de soleil). Ils fixent ce que le regard enregistre sous les **illusions de l'optique** et les **jeux de lumière**.

Source : HORVILLE (Robert), dir., *Histoire de la littérature française. XIX^e siècle*. Paris, Hatier, coll. "Itinéraires littéraires", 1991.

Réalisme et naturalisme

Réalisme : mouvement littéraire qui naît en France dans les années 1830.

Naturalisme : mouvement littéraire, issu du réalisme, qui s'affirme en France dans les années 1870.

Ces deux courants ont en commun de vouloir rendre compte de la réalité.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *Mutations politiques*

- Les régimes se succèdent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le Second Empire (1852-1870) instaure la toute puissance des notables et met fin aux aspirations des poètes romantiques, dont certains avaient participé avec enthousiasme à la révolution de février 1848.
- Désormais les écrivains ne veulent plus bercer le peuple du "rêve cher aux malheureux du bonheur universel" (Zola), mais **observer le réel**.

b) *Progrès scientifique*

- **Positivisme** : Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, souligne le rôle du **progrès de la raison** dans l'histoire de l'humanité et propose d'appliquer les **méthodes des sciences expérimentales** à la société humaine.
- **Physiologie** : le docteur Lucas, *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle*, démontre **l'influence du milieu** et de **l'hérédité** sur les êtres vivants.
- **Diffusion du savoir** : presse à grand tirage, livre bon marché, succès des expositions universelles.

2. LES PRINCIPES

a) *Du réalisme au naturalisme*

- **Le réalisme**. On qualifie de réalistes des œuvres qui représentent la vie quotidienne, la **réalité banale**, sans chercher à leur donner un sens symbolique.
- Le réalisme est alors **critiqué** et l'on assimile souvent "réaliste" à **grossier** ou **vulgaire**. Ainsi, le roman de Flaubert, *Madame Bovary* (1857) fait scandale.
- **Le naturalisme**. C'est à cause de cette mauvaise réputation que le critique Castagnery crée en 1863 le terme de naturalisme : "**son but unique est de reproduire la nature en l'amenant à son maximum de puissance et d'intensité**".
- Ce mouvement connaît son apogée dans les années **1870** et son chef de file est **Zola**.

b) *Représenter le réel ?*

- Le romancier naturaliste "prétend nous **donner une image exacte de la vie**" (Maupassant, préface de *Pierre et Jean*)
- Il effectue donc un véritable **travail d'enquête** et il n'a **aucun tabou** : il ose représenter la **misère sociale** (ex. : le personnage principal de *Germinie Lacerteux* – 1865 -, roman des frères Goncourt, est une domestique), le **corps** (ex. : la dernière page de *Nana* – 1880 -, de Zola décrit le corps en putréfaction d'une prostituée).

c) *Où donner l'illusion de la réalité ?*

- La littérature ne peut pas rendre compte exactement de la réalité, les romanciers ne sont pas des photographes. Le romancier voit "à travers un tempérament" (Zola) : **il analyse le réel qui l'entoure en fonction de son origine sociale, sa culture, ses goûts, ses passions**. Les choix narratifs qu'il opère sont une forme de **jugement**.
- Le romancier n'est pas seulement un "observateur", il est aussi un "**expérimentateur**" (Zola) : il **invente** des histoires de manière à placer ses personnages dans des **situations intéressantes**.

3. LES GRANDES ŒUVRES RÉALISTES ET NATURALISTES

- **La Comédie humaine** (Balzac, 1836-1850) : ensemble de 65 romans qui entend "faire concurrence à l'état civil" ! Il veut en effet peindre toutes les couches de la société. Il innove avec le **principe du personnage récurrent** que l'on retrouve d'un roman à l'autre, comme Vautrin.
- **Les Rougon-Macquart** (Zola, 1871-1893) : Zola s'inspire du modèle de la *Comédie humaine*. Il établit l'arbre généalogique d'une famille du Second Empire, dont l'ancêtre, Tante Dide, était mariée à un bourgeois, Rougon, et a eu pour amant un homme du peuple, Macquart. Les deux branches de la famille investissent ainsi toutes les classes sociales.
- **L'Éducation sentimentale** (Flaubert, 1869) : roman qui met en scène Frédéric Moreau, personnage désenchanté et passif, qui assiste sans réellement y prendre part aux bouleversements politiques de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Le symbolisme

Mouvement littéraire et culturel français et belge, de la seconde moitié du XIX^e siècle.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *Des influences diverses*

La littérature symboliste naît :

- du rejet des romans naturalistes qui tentent de tout expliquer rationnellement ;
- d'un dialogue fécond avec d'autres arts (peinture impressionniste, musique wagnérienne) ;
- de la découverte du rôle de l'inconscient, qui révèle un monde secret échappant aux réalités concrètes.

b) *Sa définition*

En 1886, le poète Jean Moréas écrit ce qui deviendra le manifeste¹ du mouvement dans un article du *Figaro*, que l'on peut résumer ainsi : **le monde ne peut se réduire à une réalité matérielle et concrète**. Il existe un **monde d'idées plus profondes et plus mystérieuses** auxquelles la poésie doit essayer d'accéder.

c) *Le groupe symboliste*

- Les artistes symbolistes les plus importants sont Stéphane **Mallarmé**, Paul **Verlaine**, Arthur **Rimbaud** et Jules **Laforgue** en littérature, Gustave **Moreau** en peinture.
- Le groupe connaît une **certaine unité** grâce à la publication de revues ("Le Symboliste" de Gustave Kahn) et aux rencontres des "mardis" chez Mallarmé, dont les symbolistes font leur chef de file.
- Mais tous les artistes n'acceptent pas forcément d'être regroupés sous ce titre, à l'image de Verlaine.

2. LES THÈMES MAJEURS

a) *Le symbole*

- Pour révéler cette idée du monde plus profonde et mystérieuse, l'artiste dispose du symbole, **un être ou un objet représentant une idée** ou une notion à laquelle il est lié par un **rapport d'analogie**.
- **L'allégorie**², la **métaphore** et la **métonymie** sont donc des figures privilégiées du symbolisme.
- Les thèmes symbolistes sont variés et s'étendent à l'univers entier : il s'agit d'**exprimer une représentation intérieure**.

b) *Musicalité et harmonie*

- La sonorité d'un mot, la musique qu'il fait naître est l'objet d'une véritable recherche. Seule compte **l'harmonie** créée par sa place dans le vers ou son rapprochement avec d'autres mots.
- Les symbolistes accordent donc une importance particulière aux **assonances**, **allitérations** et **rimes**, mais aussi aux **rythmes** par le choix des coupes et des enjambements, ou au **vers impair**, jugé plus musical.

c) *Les innovations formelles*

- La recherche de musicalité ouvre la voie aux audaces formelles. C'est ainsi que naît le **vers libre**, qui n'obéit à aucune régularité de longueur ou de rime, et qui possède sa propre musique.
- Les poètes ont aussi de plus en plus fréquemment recours au **poème en prose**.

3. LES GRANDES ŒUVRES SYMBOLISTES

- ***Romances sans paroles*** (Verlaine, 1874) : recueil symboliste majeur pour la recherche de la musicalité. Les sonorités priment sur les mots et Verlaine généralise l'emploi du vers impair. Les paysages dépeints par petites touches rappellent l'impressionnisme.
- ***Les Complaintes*** (Laforgue, 1885) : les complaintes sont à l'origine des chansons de rue. Outre la grande diversité des vers et des rythmes utilisés, le poète fait entendre une petite voix grinçante et attendrissante pour évoquer ses malheurs de jeune homme.
- ***Poésies*** (Mallarmé, 1887) : recueil de quarante-neuf pièces rassemblées sur le tard. Le poète y manie différentes formes versifiées, dont le sonnet, objet de véritables trouvailles sonores. La poésie, renonçant aux mots de tous les jours et à la réalité, devient une quête d'absolu pour accéder au monde des idées.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 45-46.

¹ Un manifeste : déclaration écrite dans laquelle un groupe expose son programme, ses valeurs.

² Une allégorie : représentation concrète d'une idée abstraite.

La Belle Epoque

Les dernières années du XIX^e s. et les années qui précèdent la Grande guerre sont des années d'une **grande vitalité** scientifique, technologique, artistique, c'est l'époque d'une **vie agréable**.

Les découvertes scientifiques

La France possède un grand nombre de brillants chercheurs dont par exemple Louis **Pasteur**, Pierre et Marie **Curie**. Pierre et Marie Curie annoncent en 1898 la découverte du polonium et du radium et reçoivent en 1903 le prix Nobel de physique. En 1910, après la mort de Pierre, Marie réussit à isoler le radium pur. Elle devient pour cela la première femme à enseigner à la Sorbonne et reçoit le prix Nobel. Louis Pasteur, professeur de chimie à la Sorbonne, se spécialise dans l'étude des maladies infectieuses. En 1885, il a découvert le vaccin contre la rage. En 1888, est fondé le célèbre Institut Pasteur dont le rôle dans la recherche médicale est aujourd'hui encore très important.

Entre 1901 et 1914, la France reçoit onze prix Nobel scientifiques.

Les progrès dans la technologie

- **Michelin, Peugeot, Renault**

Vers 1880 la **bicyclette** moderne fait son apparition. Les frères Michelin mettent définitivement au point le pneumatique et des temps nouveaux s'ouvrent pour la bicyclette. En 1902, il existe plus de 5 millions de bicyclettes en France. En 1891, René Panhard construit la **première voiture** automobile à essence. Cette même année, Armand Peugeot construit une autre voiture. Les passagers sont à l'intérieur et le conducteur à l'extérieur. La production en série de voitures Panhard et Peugeot commence en 1898. Dans le même temps, Louis Renault, jeune homme de 21 ans à peine, construit de ses propres mains, dans le jardin de la propriété de ses parents, la première voiture à carrosserie toute fermée. Il s'associe avec ses frères Marcel et Fernand et tous les trois deviennent constructeurs automobiles. Toujours cette année-là, le premier **Salon de l'automobile** a lieu à Paris.

Grâce aux progrès techniques, la fin du XIX^e siècle voit apparaître un art nouveau : le **cinéma**. En 1895, les frères **Lumière** inventent un appareil capable de filmer puis de projeter les images sur un écran.

Les arts pendant la Belle Epoque

La BE a été une période de **grand changements** et d'**innovations**. Le monde des arts à la BE, c'est la France et surtout **Paris**.

La peinture

Le monde de la peinture vit une véritable révolution et nous assistons à un **foisonnement** (abondance) de mouvements. L'art de la peinture bouge : *l'impressionnisme* (1860 -1880), *l'expressionnisme* (1885 - 1933), le *néo-impressionnisme* (1888 - 1899), le *pointillisme* (1899 - 1904), le *symbolisme* (1889 - 1897), le *nabisme* (1889 - 1899), le *fauvisme* (1905 - 1907), le *cubisme* (1907 - 1914), le *futurisme* (1910 - 1918), *l'art abstrait* (à partir de 1910).

L'impressionnisme est le premier mouvement qui réellement révolutionne la peinture. Les impressionnistes représentent tous les petits détails de la vie. Ce sont Renoir, Monet, Cézanne, Pissarro, Manet, etc.

Les peintres impressionnistes montrent merveilleusement bien l'esprit des débuts de la Belle Époque : les salons, les bars, les théâtres, les rues...

L'influence de l'impressionnisme se fait sentir dans la musique et la littérature. Le peintre le plus important, c'est Henri de **Toulouse-Lautrec**. Il peint l'ambiance parisienne de l'époque, des tableaux sur le Moulin de la Galette, sur le Moulin Rouge. Il a fait aussi de nombreuses affiches pour les cabarets, les théâtres et le cirque.

La sculpture

Auguste **Rodin** est le plus représentatif. Son œuvre a une force vivante, naturelle et expressive ("Victor Hugo", "Le Baiser", "Honoré de Balzac").

La musique

La musique exprime les mêmes idées que la peinture et la littérature. Elle est **audacieuse, pleine de passion** et de **lumière**. Les compositeurs étaient amis avec des peintres et des poètes. Tous se rencontraient dans les cafés et les cabarets. Les plus connus sont Claude Debussy, Maurice Ravel et Gabriel Fauré. Erik Satie est le compositeur le plus caractéristique de la Belle Époque. Il est connu pour son humour, son sens de l'absurde et son non-conformisme (il se montre original, il n'obéit pas aux usages établis). Sa musique est simple, mais originale et pleine de sensibilité.

La littérature

Dans les dernières années du XIX^e siècle, 2 grands mouvements littéraires se forment – le **naturalisme** et le **symbolisme**. Le naturalisme s'inspire des méthodes des sciences naturelles (Emile Zola, Alphonse Daudet). Ils écrivent des romans réalistes et les documentent. Dans leurs œuvres, l'homme est influencé par son milieu. Le symbolisme apparaît 10 ans plus tard. Il est contre le naturalisme et il est essentiellement poétique. Verlaine, Rimbaud, Mallarmé (et Apollinaire) donnent l'importance au *rythme*, à la *sensibilité* et à *l'émotion*. Ils se réunissent dans des cabarets comme Le Chat Noir, le Procopé.

Au début du XX^e siècle, apparaissent des **écrivains qui n'appartiennent à aucune école**, p.ex. Paul Claudel, André Gide, Romain Rolland et Marcel Proust.

L'architecture

La gare d'Orsay, la gare de Lyon, le pont Alexandre-III ont une structure de **verre** et de **métal**. On utilise aussi le **béton armé** (pour le Grand-Palais et le Sacré-Cœur de Montmartre). La **tour Eiffel** est construite en fer (1887 - 1898).

L'Art Nouveau

Il cessera d'exister au début de la Première Guerre mondiale. Il s'intéresse aux disciplines suivantes : l'architecture, le mobilier, la verrerie, la mode... L'architecte devient un décorateur qui s'intéresse à l'esthétique. Le fer, le béton armé, le verre et la pierre sont les plus utilisés. L'Art Nouveau est caractérisé par une grande abondance de fleurs, d'algues, d'oiseaux...

Les plaisirs de la Belle Époque

- La naissance d'une nouvelle industrie : l'**industrie du divertissement**.

Les cafés et les cabarets

En 1900, il y avait 27 000 cafés à Paris. Le café de Flore et le Café de la Paix sont très connus. Ce sont les intellectuels qui se réunissent dans des cafés et des cabarets. Le Chat Noir est vraiment célèbre.

Le théâtre

Les Français se passionnent pour les comédiens. Le monde connaît Victorien Sardou.

Les bals

Les Français ont beaucoup dansé. Les cabarets les plus célèbres sont le Moulin de la Galette et le Casino de Paris. Le Moulin Rouge est fondé en 1889. Son numéro principal sont les danseuses qui levaient leurs jambes et montraient ainsi leurs dessous (le célèbre *french cancan*).

Le cinéma

À partir de 1895, les foules sont étonnées par un nouveau spectacle : le cinématographe. Le cinéma change de forme et en 1902, Pathé réalise la première adaptation de *QUO VADIS*, d'une durée de vingt minutes. Il ne manque au cinéma que la parole.

Pour les classes sociales moins favorisées, il existe certains plaisirs nouveaux qui ne coûtent rien. Grâce à l'éclairage, tout le monde peut se promener le soir sur les Grands Boulevards ou sur les quais de la Seine. En 1906, une loi importante est votée: la loi sur le **repos hebdomadaire obligatoire** pour les ouvriers et les employés et on en profite pour se rendre dans les parcs, au bord de la Seine ou à la campagne.

Les grandes manifestations de la Belle Époque

Les Expositions universelles

Plusieurs Expositions universelles ont lieu à Paris pendant la Belle Époque. Deux d'entre elles surtout sont importantes (celle de 1889 et celle de 1900) et contribuent à donner à Paris une réputation de ville gaie et bruyante. En 1889, pour le centenaire de la Révolution française, a lieu une grande Exposition universelle qui est restée dans les mémoires, c'est un effet pour cette exposition qu'a été construite la célèbre tour métallique la **tour Eiffel**. La tour Eiffel devient vite le centre d'intérêt de tous et elle apparaît même dans les tableaux des peintres de cette époque. L'Exposition universelle du 14 avril 1900 reçoit près de 51 millions de visiteurs.

Les courses automobiles et cyclistes

Après l'invention de l'automobile, les années 1900 voient la naissance d'un nouveau genre de divertissement : les longues **courses automobiles** à travers la France et l'Europe. Les courses cyclistes attirent également beaucoup de monde et les premières compétitions contribuent à rendre populaire la bicyclette. En 1903 a lieu le premier **Tour de France**.

Les fêtes à caractère national

En 1878, à l'occasion de l'exposition, les hommes politiques du gouvernement décident d'organiser une grande célébration le 30 juin. Pendant cette fête, les drapeaux tricolores envahissent les rues de Paris. Cette fête est abandonnée les années suivantes. Les hommes politiques discutent à nouveau avec passion de la nécessité d'une fête nationale et le choix d'une date provoque de nombreux débats. Enfin, le **14 juillet** qui est la date d'anniversaire de la prise de la Bastille est choisi.

Pour les jeunes, on organise toute une série de concours et de compétitions. Pour les plus grands, il y a des fêtes de nuit, avec des bals, des concerts et une abondance de feux d'artifice.

Le surréalisme

Mouvement littéraire et culturel d'essence poétique qui connaît son apogée dans les années 1920 en France. Le surréalisme donne la primauté à l'imagination et libère l'inconscient, notamment par l'écriture automatique et l'exploration systématique des rêves.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

a) *Un moment particulier : l'entre-deux-guerres*

- Le Surréalisme naît dans les années 20, également appelées "**les années folles**". Après le traumatisme de la **Première Guerre mondiale**, la France se reconstruit et a soif de divertissement. La capitale ouvre ses bras aux **artistes d'avant-garde**.

b) *De nombreuses influences*

Le surréalisme est un mouvement hérité :

- des **théories psychanalytiques de Freud**, qui révèlent les richesses de l'inconscient ;
- des **travaux de l'économiste Karl Marx**, qui prône la révolution contre la bourgeoisie capitaliste ;
- du **mouvement artistique Dada**¹ de Tristan Tzara, né pendant la guerre, qui veut détruire toute forme d'ordre.

c) *Le groupe surréaliste*

- Membres du mouvement Dada, **Aragon, Breton** (et plus tard, **Eluard**) créent le Surréalisme, d'après un terme forgé par Apollinaire. Ils sont à la recherche d'une "**sur-réalité**" **merveilleuse**, qu'il faut découvrir par **l'art**.
- En 1924, paraît le *Premier Manifeste Surréaliste*, rédigé par André Breton, qui prend aussi la tête de la "Revue Surréaliste". Le Surréalisme est alors défini de la manière suivante : "Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée".
- Les membres n'hésitent pas à recourir aux **provocations**, mais aussi aux **séances de création collective**, aux organisations d'**expositions**. La vie du groupe est **mouvementée**, car ponctuée de brouilles et d'exclusions (Desnos en 1929, Aragon en 1932).

2. LES THÈMES MAJEURS

a) *Le rôle de l'inconscient et du hasard*

La surréalité naît en l'absence de tout contrôle de la raison. C'est pourquoi les Surréalistes privilégient le surgissement de l'inconscient et du hasard par le biais des **récits de rêves**, de l'**écriture automatique**² ou de l'**hypnose**.

b) *L'amour fou*

La **femme** occupe une place privilégiée dans l'univers surréaliste, qui lui attribue bien plus qu'un rôle de **muse**. Elle est considérée comme une sorte de **médium**, bien plus apte que l'homme à accéder à la surréalité. Tour à tour **mystérieuse, maternelle** et **séductrice**, elle **transcende le quotidien** des écrivains.

c) *Un autre langage*

- Le mouvement s'oppose à la tradition poétique en **s'affranchissant des règles formelles** de versification et privilégie le **vers libre**.
- Le procédé d'écriture majeur est l'**image (comparaison ou métaphore)**, qui se veut la plus **surprenante** possible : elle naît du **rapprochement insolite** de deux réalités qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles.
- Le poète laisse donc les mots jouer entre eux, ce qui explique le recours au **jeu** et à l'**humour** (calembours, humour noir, jeu du **cadavre exquis**³...).

3. LES GRANDES ŒUVRES SYMBOLISTES

- ***Le paysan de Paris*** (Aragon, 1926) : sous la figure du narrateur, Aragon déambule dans Paris et en livre une description détaillée et hallucinée.
- ***Capitale de la douleur*** (Eluard, 1926) : recueil de poèmes dédiés à Gala, la femme d'Eluard. Les thèmes essentiels en sont l'amour, le rêve, mais aussi la peinture.
- ***Nadja*** (Breton, 1928) : récit autobiographique dans lequel Breton relate sa rencontre avec une mystérieuse jeune femme, Nadja. L'auteur y développe les thèmes de l'inconscient et de la folie.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 50-51.

¹ Dada : mouvement littéraire et artistique international né pendant la Première Guerre mondiale en réaction à l'absurdité de celle-ci. Le terme volontairement dérisoire renvoie à l'univers de l'enfance et à une créativité débridée, débarrassée du carcan de la logique et des conventions.

² L'écriture automatique : pratique qui consiste à écrire plusieurs pages sans rature ni relecture et sans tenter de donner un sens rationnel au contenu.

³ Le cadavre exquis : jeu dans lequel les participants composent à plusieurs une phrase ou un dessin sans savoir ce que les autres ont écrit.

Les mouvements littéraires après 1945

Les conflits meurtriers du XX^e siècle conduisent les artistes à une remise en question profonde du sens de la vie et du rôle de l'Homme. La deuxième moitié du XX^e siècle voit éclore différents questionnements face à la littérature, qui fondent autant de petits groupes littéraires.

1. L'ENGAGEMENT LITTÉRAIRE

a) *La Seconde Guerre mondiale comme point de rupture*

- Certains artistes ont choisi de se battre physiquement et artistiquement contre l'Occupation allemande en entrant dans la Résistance, comme les poètes Aragon, Eluard, René Char, qui publient dans la clandestinité.
- La littérature devient une **arme de combat**.

b) *Les théoriciens de la révolte*

- Le philosophe et écrivain **Jean-Paul Sartre** théorise cette attitude dans sa revue *Les Temps Modernes* : l'écrivain est un homme **en situation** dans une époque, et sa parole peut avoir de **grandes conséquences**. Il est de sa **responsabilité d'agir**, ce que fera l'écrivain en luttant notamment contre la guerre d'Algérie et pour la décolonisation.
- L'écrivain **Albert Camus** fonde quant à lui, la revue *Combat*, pour prolonger les valeurs de la Résistance. **La révolte** est la vraie réponse aux injustices commises par les régimes autoritaires et à l'absurdité du monde. Son œuvre est couronnée du Prix Nobel en 1957.

2. ÉCRIRE AVEC OU SANS RÈGLES

a) *Le théâtre de l'absurde*

- Dans les années 50 naît un nouveau théâtre, porté par **Jean Genet, Eugène Ionesco, Samuel Beckett**. Il s'en prend aux codes réalistes jusque-là appliqués aux personnages ou aux situations.
- Les interrogations sont **métaphysiques** : y a-t-il un sens à l'existence, souvent absurde ?
- Ce théâtre met en scène le **vide, l'absence d'action**, dans un **mélange de tragique et de comique**. Le langage de tous les jours est également démonté et remis en question.

b) *Le Nouveau Roman*

- A la même époque, certains romanciers **s'interrogent** sur les conventions du genre romanesque et se placent en **opposition** en refusant le réalisme, la psychologie des personnages, le déroulement chronologique de l'action.
- On assigne un **nouveau rôle au lecteur**, qui doit reconstruire ce que l'auteur a cherché à déconstruire.
- Les grands auteurs sont **Alain Robbe-Grillet, Michel Butor, Nathalie Sarraute**.

c) *L'Oulipo*

- Plutôt que de rejeter les règles, les membres de l'«Ouvroir de littérature potentielle » (**Raymond Queneau, Georges Pérec**) préfèrent **s'en amuser**.
- Ils se fixent donc des **contraintes formelles** importantes comme enlever une voyelle (*La Disparition*, Georges Pérec) ou réécrire la même histoire de cent façons différentes (*Exercices de style*, Raymond Queneau).
- Ils s'intéressent à tous les champs du savoir, de la psychiatrie aux mathématiques.

Mouvements	Grandes œuvres	Auteurs
La littérature engagée	<i>La Peste</i> <i>Les Mains sales</i>	Albert Camus (1947) Jean-Paul Sartre (1948)
Le théâtre de l'absurde	<i>La cantatrice chauve</i> <i>En attendant Godot</i> <i>Les Bonnes</i>	Eugène Ionesco (1950) Samuel Beckett (1952) Jean Genet (1947)
Le Nouveau Roman	<i>La Jalousie</i> <i>La Modification</i> <i>Le Planétarium</i>	Alain Robbe-Grillet (1957) Michel Butor (1957) Nathalie Sarraute (1963)
L'Oulipo	<i>La Vie mode d'emploi</i> <i>Cent mille milliards de poèmes</i>	George Pérec (1978) Raymond Queneau (1961)

Tableau comparatif entre le roman traditionnel de type balzacien et le Nouveau Roman

DANS LE ROMAN TRADITIONNEL	DANS LE NOUVEAU ROMAN
<p>- La vie d'un ou de plusieurs personnages est au centre de toute l'intrigue ; le lecteur est invité à s'identifier avec lui ou à s'en démarquer.</p> <p>- La notion même d'histoire est fondamentale : l'écrivain raconte quelque chose à son lecteur.</p> <p>- <u>L'auteur</u> est souverain : il sait au départ ce qui arrivera, il connaît la psychologie des héros et nous la dévoile progressivement.</p> <p>- <u>L'auteur</u> est maître à penser : il véhicule une idéologie, une morale ou une philosophie.</p> <p>- Le roman est théorie : il cherche à défendre une thèse naturaliste, symboliste, religieuse...</p> <p>- Le temps est chronologique et linéaire. L'écrivain a pour tâche de l'organiser, de l'ordonner, de combler la sensation de "creux" dans le temps que donne le rêve à la conscience humaine.</p>	<p>- Il n'y a plus de personnage ou, du moins, n'est-il plus central. Il n'y a pas d'identification possible : le lecteur est confronté à un malaise, à un vide. En revanche, est affirmé le primat de l'objet. La seule existence objective est celle des objets.</p> <p>- Le Nouveau Roman refuse la notion d'intrigue : l'action est nulle ou à peu près insignifiante. Elle risque au contraire de distraire le lecteur, de dissiper son attention.</p> <p>- <u>L'auteur</u> est un collaborateur du lecteur, il lui propose une situation écrite et exige du lecteur un effort de participation. La plupart du temps, il autorise plusieurs types de comportements possibles chez ses héros, présentés successivement (d'où le procédé de la répétition des scènes, fréquentes chez Robbe-Grillet par exemple).</p> <p>- <u>L'auteur</u> n'a aucune idée préconçue ou du moins ne cherche-t-il pas à s'imposer au lecteur : au contraire, il éduque le lecteur pour en faire un critique littéraire.</p> <p>- Le roman est recherche : ce n'est plus un genre nettement délimité, il ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même.</p> <p>- Le temps n'est pas cohérent, sans failles : le nouveau romancier ne triche pas, il juxtapose les instants de rêve et de réalité, tels qu'ils se présentent à l'état brut.</p>

Histoire du genre poétique

La poésie est avant tout une invention verbale, l'œuvre d'un poète-artisan inspiré. Le mot *poésie* vient d'ailleurs du grec *poiein* qui signifie "créer, inventer".

1. LA NAISSANCE D'UN GENRE

a) *La poésie dans l'Antiquité*

- La poésie est le **genre littéraire le plus ancien**, elle remonte aux poèmes consacrés à la guerre de Troie et à ses suites, *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'**Homère** (VII^e siècle avant J-C).
- Cette poésie avant tout **orale** célèbre les **exploits** des héros. Mais une poésie **plus lyrique** apparaît ensuite avec **Sapho** chez les Grecs (VI^e siècle avant J-C) ou **Ovide** chez les Romains (I^{er} siècle avant J-C).

b) *La poésie médiévale*

- Au Moyen Age, la tradition orale se perpétue avec les **troubadours**¹, qui font l'éloge de la femme aimée (**poésie courtoise**) ou narrent les **exploits** de preux chevaliers. *La Chanson de Roland* (XII^e siècle) est le plus ancien poème français écrit.
- La poésie emprunte des **formes fixes** : ballade, chanson, rondeau. L'un des poètes les plus originaux et les plus connus est **François Villon** au XV^e siècle (*La Ballade des pendus*).

2. LE RENOUVELLEMENT DE L'ÉCRITURE POÉTIQUE (XVI^e – XVII^e SIÈCLES)

a) *Un nouvel essor à la Renaissance*

- **Les poètes de la Pléiade** décident de donner ses lettres de noblesse à la poésie française et enrichissent la langue tout en s'inspirant des modèles antiques.
- Ronsard de du Bellay utilisent le **sonnet**, forme héritée de la poésie italienne. Leur poésie aborde des thèmes variés : **l'amour, la fuite du temps, la grandeur de la France**. Mais elle est aussi témoin des guerres de religions qui déchirent le pays.

b) *Une poésie duale*

- Au XVII^e siècle, le mouvement **baroque** propose une poésie **marquée par l'inconstance et l'instabilité du monde**, à travers les thèmes de l'illusion ou de la mort. Les images utilisées sont frappantes et renvoient à un univers contrasté.
- A l'inverse, les **poètes classiques** à l'instar de Boileau ou La Fontaine vont prôner la **mesure** et la **raison**. La poésie doit bannir les extravagances et les irrégularités. Cette poésie est également présente dans le genre théâtral : les tragédies de Corneille ou Racine sont versifiées. On parle de "poèmes dramatiques".

3. LE RENOUVELLEMENT DU GENRE (XIX^e - XX^e SIÈCLES)

a) *La révolution romantique*

- Au début du XIX^e siècle, les poètes romantiques tels Hugo ou Lamartine trouvent dans le genre poétique le **moyen privilégié d'exprimer leurs sentiments personnels**.
- Ils **s'affranchissent des règles classiques** : Hugo disloque volontiers l'alexandrin.

b) *La quête de modernité poétique*

- Par la suite, plusieurs mouvements proposent différentes esthétiques.
- Les poètes du **Parnasse** se veulent "orfèvres des mots". Détachée des réalités matérielles, la poésie doit **traduire le Beau**.
- Les symbolistes tels Verlaine s'intéressent à la **musicalité** du poème. Deux innovations formelles apparaissent : le **vers libre**² et le **poème en prose**³, auquel s'attache Baudelaire.

c) *L'explosion des formes et des thèmes*

- Au XX^e siècle, les poètes sont de plus en plus **libres**. Apollinaire joue avec la **dimension visuelle des mots** dans ses *Calligrammes*. Les poètes surréalistes cherchent une nouvelle réalité en mobilisant **l'inconscient** et les **rêves**.
- Avec la Seconde Guerre mondiale, la **poésie engagée** prend son essor. Mais elle peut aussi s'interroger sur le rôle du langage ou la vie la plus quotidienne.
- Aujourd'hui, elle emprunte des formes et des tonalités extrêmement diverses selon les poètes.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 63-64.

¹ Les troubadours (dans le Sud de la France) ou les trouvères (dans le Nord) sont des compositeurs, poètes et musiciens du Moyen Age, qui, vont dans les châteaux pour chanter leurs compositions.

² Vers qui n'obéit à aucune contrainte de rime ou de rythme.

³ Texte en prose qui recherche les effets sonores et rythmiques propres à la poésie versifiée.

Histoire du genre théâtral

1. DE L'ANTIQUITÉ À LA RENAISSANCE

- Le théâtre **naît dans l'Antiquité grecque**, lors des fêtes en l'honneur de **Dionysos**. Les acteurs portent des masques, les représentations ont lieu en plein air, et alternent répliques prononcées par les personnages, chants et dans assurés par un chœur.
- On distingue les **comédies** et les **tragédies**. Les grands auteurs ont Eschyle, Sophocle, Euripide pour les tragédies, Aristophane pour les comédies.

Définitions d'Aristote, philosophe de la Grèce antique

Théâtre	Tragédie	Comédie
Représentation de l'imitation d'une action faite par des personnages en action et non par le moyen de la narration.	Représentation de personnages de rang élevé, ayant de nobles préoccupations et s'exprimant dans un langage soutenu. Le spectacle des catastrophes doit provoquer terreur et pitié.	Représentation de personnages de rang moyen, ayant des préoccupations triviales et s'exprimant dans un langage courant et familier.

- Au Moyen Age, il y a deux genres dominants :
 - la **farce** (langage familier, comique gestuel, improvisation) ;
 - le **mystère** (sujet religieux).
- A la Renaissance, la **comédie** reste le **genre dominant**, mais l'on voit également apparaître des **tragédies** qui s'inspirent d'**histoires bibliques ou mythologiques**.

2. LE TRIOMPHE DU THÉÂTRE (XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES)

a) Au XVII^e siècle

- L'avènement du **classicisme** consacre le genre théâtral et le **codifie**. Comédies et tragédies doivent respecter la **règle des trois unités**, mais également les **vraisemblances** et les **bienséances** : l'action doit paraître vraie et ne pas choquer (on ne représente pas les meurtres sur scène).
- **Molière**, le grand auteur de **comédie**, s'inspire de la *commedia dell'arte* italienne, mais crée également la **comédie-ballet**. Son but n'est plus simplement de **faire rire**, mais aussi de **dénoncer** les vices des hommes et les travers de la société.
- **Corneille** et **Racine** sont les plus illustres auteurs de **tragédies** : leurs héros sont confrontés à un **dilemme entre la passion et la raison**, et soumis à la **fatalité**.
 - Corneille propose un héros idéal, soumis à un choix impossible entre son devoir et son amour, que l'on nomme "dilemme".
 - Chez Racine, le personnage est victime de sa passion, inspirée par la fatalité, laquelle entraîne sa chute.

b) Au XVIII^e siècle

- Les **règles** régissant le théâtre restent **les mêmes**. Deux auteurs s'illustrent :
 - **Marivaux**, qui met à l'épreuve les sentiments par le langage.
 - **Beaumarchais**, qui renouvelle à travers son personnage de Figaro la figure du valet. A la veille de la Révolution, ce dernier est le porte-parole d'une bourgeoisie qui gronde contre les privilèges des nobles.

3. LE RENOUVELLEMENT DU GENRE (XIX^E ET XX^E SIÈCLES)

a) Au XIX^e siècle

- Création du drame romantique : mélange de comique et de tragique, époques et lieux pittoresques, refus de la règle des trois unités, importance du pathétique. Exemples de drames célèbres : **Ruy Blas** (Hugo), **Lorenzaccio** (Musset).

b) Au XX^e siècle

- Avec la montée des totalitarismes et la Seconde Guerre Mondiale, les auteurs proposent une relectures des grands mythes tragiques à la lumière de l'histoire du XXe siècle. Ex. : Anouilh (**Antigone**), Cocteau (**La Machine infernale**).
- Mais d'autres auteurs préfèrent souligner l'absurdité de la vie et l'angoisse du vide en mélangeant tragique et comique et en effaçant les repères spatio-temporels. Ex. : Ionesco (**La cantatrice chauve**), Beckett (**En attendant Godot**).

Remarque concernant l'étude d'une œuvre théâtrale :

- Pour définir le genre d'une pièce, il faut examiner son **dénouement**, le **registre** utilisé, mais aussi les **thèmes** évoqués, le **langage** des personnages...

Histoire du genre romanesque

Roman : œuvre de fiction en prose qui raconte les aventures d'un ou de plusieurs personnages.

1. LA NAISSANCE D'UN GENRE (DU MOYEN ÂGE À LA RENAISSANCE)

- *XI^e siècle*. Le roman est une **fiction**, écrite en **vers** et en **langue romane**¹. Deux sources d'inspiration : l'Antiquité et les **légendes celtiques** qui mettent en scène le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde.
- *XII^e siècle*. **Chrétien de Troyes** écrit cinq romans en octosyllabes. Les aventures de **Lancelot** constituent à la fois un roman d'**initiation**, un roman d'**aventure** et un roman d'**amour**.
- *XIII^e siècle*. L'œuvre de Chrétien de Troyes est poursuivie par des auteurs anonymes, qui écrivent en **prose**. Le roman moderne est né. C'est le triomphe du **roman de chevalerie** qui mêle amour et aventures.
- *XV^e siècle*. **Rabelais** propose une conception différente du roman, qui mêle **réalisme** et **merveilleux** et invite le lecteur, au-delà de l'aspect comique, à **réfléchir** sur la société et sur l'homme.

2. LE XVII^E SIÈCLE

a) *Première moitié : le romanesque baroque*

- Deux types de romans : "**héroïques**" inspirés des romans de chevalerie ; "**comiques**" qui peignent la vie quotidienne.
- Intrigues **foisonnantes**, héros **protéiformes**.
- Les fonctions : faire **rêver**, faire **rire**.

Ex. : *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé (1607-1627) : roman héroïque ; *L'Histoire comique de Francion* de Charles Sorel (1623).

b) *Seconde moitié : le moralisme classique*

- Grande importance du roman **historique**.
- Début du roman d'**analyse** centré sur le caractère des personnages.
- Les fonctions : **peindre l'Histoire**, **éduquer** (fonction morale).

Ex. : *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette (1678).

3. LE XVIII^E SIÈCLE : LE TEMPS DES AUDACES

- Deux formes dominent : le **roman par lettres** [roman épistolaire] et les **pseudo-mémoires** (œuvres de fiction qui se présentent comme les mémoires d'une personne réelle).
- **Originalité thématique** (peinture des mœurs de l'aristocratie décadente) et **formelle** (expérience de Diderot, par exemple).
- Les fonctions : **critiquer**, **analyser** les mœurs.

Ex. : *Jacques le Fataliste* de Denis Diderot (1773) ; *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos (1782).

4. LE XIX^E SIÈCLE

a) *Première moitié : les romans du moi*

- Romans à dimension **autobiographique** dans lesquels les auteurs confient leur **mal du siècle**.
- Les fonctions : faire son **introspection**, **soulager** ses peines.

Ex. : *René* de Chateaubriand (1802).

b) *Seconde moitié : le roman et le réel*

- Les romans cherchent à **appréhender le réel sous toutes ses formes** : toutes les catégories sociales ont désormais leur place en littérature, le corps n'est plus ignoré.
- Les fonctions : mieux **comprendre** le réel (dimension scientifique), **critiquer** les **injustices** sociales.

Ex. : les romans d'Honoré de Balzac (*Le Père Goriot*), de Gustave Flaubert (*Madame Bovary*) ou d'Emile Zola (*L'Assommoir*).

5. LE XX^E SIÈCLE : LE TEMPS DES INCERTITUDES

- Dans l'après-guerre, les formes romanesques se multiplient. [On remarque une certaine tendance philosophique à cette époque].
- Le **Nouveau Roman** inaugure le refus du personnage, de l'intrigue.
- Les fonctions : exprimer des **doutes** sur l'humain et sur son langage.

Ex. : *A la Recherche du Temps perdu* de Marcel Proust (1913-1927) : roman moderne ; *L'Étranger* d'Albert Camus (1942) : roman existentialiste ; *La Modification* de Michel Butor (1957) : Nouveau Roman.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 59-60.

¹ Le mot "roman" vient du latin *lingua romana*, langue romane, qui désigne la langue vulgaire parlée par les soldats et les commerçants. Un roman est donc d'abord une œuvre écrite en langue vulgaire [par opposition au latin classique écrit].

Evolution du personnage de roman

Le personnage de roman prend corps grâce :

- aux indications directement fournies par le narrateur (identité, portrait physique ou moral)
- au récit qui le met en scène et permet au lecteur de se familiariser avec lui au travers de ses actions.

1. LE PERSONNAGE DANS LES ROMAN DU XVII^E ET DU XVIII^E SIÈCLES

a) Le roman précieux

- Dans le roman précieux (ex. : *L'Astrée*, 1607-1627) ou le roman d'analyse (ex. : *La Princesse de Clèves*, 1678), le personnage est essentiellement défini par ses **sentiments** et non par ses actions, qui passent au second plan.
- Ce sont soit des **personnages idéalisés**, soit des **aristocrates** n'ayant aucune contrainte matérielle.
- Au XVII^e siècle, les personnages peuvent être **porteurs d'un message moral** (à travers eux, le lecteur découvre par exemple le danger des passions)
- Au XVIII^e siècle, ils reflètent le **libertinage** des mœurs (ex. : *Les Liaisons dangereuses*, 1782).

b) Le roman comique ou picaresque

- Dans le roman comique (ex. : *L'Histoire comique de Francion*, 1623) ou le roman picaresque (ex. : *Gil Blas de Santillane*, 1715), le protagoniste est au contraire un **personnage actif**.
- Il appartient aux **couches les plus basses** de la société et cherche à **s'élever** en luttant contre de nombreux obstacles.
- Le personnage permet à l'auteur de **critiquer** la société (le héros croise des personnages ridicules, se heurte à des préjugés).

2. LE PERSONNAGE DANS LE ROMAN DU XIX^E SIÈCLE

a) Le héros romantique

- Le personnage romantique est **mélancolique** : victime du "mal du siècle", il se réfugie dans la **nature**, loin d'une société qui ne le comprend pas.
- Le héros romantique s'exprime à la **première personne**, pour mieux faire comprendre au lecteur les **secrets de son cœur**. Le roman est parfois très proche de l'autobiographie (ex. : *René*, 1802).

b) Le personnage réaliste

- Il s'insère dans la **société contemporaine**. Souvent, il incarne une **classe sociale** (ex. : le monde ouvrier avec Gervaise dans *L'Assommoir*).
- Il permet à l'auteur d'exprimer un **point de vue** souvent **critique** sur le monde qui l'entoure (ex. : Gervaise permet à Zola de dénoncer les injustices sociales).
- **Un personnage-type : le jeune ambitieux à la conquête du monde**. Naïf au départ, il se trouve confronté à de nombreuses épreuves et finit par faire preuve de lucidité voire de cynisme (ex. : Eugène de Rastignac dans *Le Père Goriot*, 1835).

3. LE PERSONNAGE DANS LE ROMAN DU XX^E SIÈCLE

a) Des personnages plongés dans l'histoire

- Les personnages sont confrontés aux **grandes crises du XX^e siècle** : Première Guerre mondiale (ex. : *Voyage au bout de la nuit*, 1932), guerre civile espagnole (ex. : *L'Espoir*, 1937)...
- Ils sont amenés à réfléchir à leur **humanité**, dans un monde qui semble déshumanisé. Deux postures sont alors possibles : ils incarnent la **solidarité**, la **fraternité**, ou au contraire perdent confiance en l'Homme (**anti-héros**).

b) L'anti-héros

- Emergence d'un personnage qui n'a plus les qualités du héros d'antan : absence de qualité morale, refus de l'action (ex. : Roquentin dans *La Nausée*, 1938)

c) La mort du personnage ?

Dans les années **1950**, le roman entre dans *l'Ere du soupçon* (Nathalie Sarraute) :

- Après la Seconde Guerre mondiale et la découverte des camps, **interrogations** sur ce qui fonde l'humanité.
- Interrogations sur ce qu'est un personnage de roman : **suppression de l'identité, du caractère, parfois des actions**. La remise en cause du personnage entraîne une remise en cause de l'intrigue (ex. : *La Jalousie*, 1957).

Remarque : Cette évolution générale du roman après-guerre ne signifie pas qu'il n'y a plus depuis 1950 de romans avec des personnages traditionnels ! A partir de 1980, le personnage tend d'ailleurs à renaître.

Source : d'après CASSOU-NOGUÈS (A.), HÉBERT (S.) & JOLLÈS (E.), *Mes fiches ABC du BAC. Français. 1^{re} L.E.S.S.* Paris, Nathan, 2013, pp. 61-62.

3. Glossaire

Liste des abréviations

Abrév.	Correspondances	Abrév.	Correspondances
Apo.	Apollinaire (Guillaume) – XX ^e s.	LaF.	La Fontaine (Jean de) – XVII ^e s.
Bal.	Balzac (Honoré de) – XIX ^e s.	Lem.	Lemonnier (Camille) – XIX ^e s.
Bau.	Baudelaire (Charles) – XIX ^e s.	Mal.	Malraux (André) – XX ^e s.
Bou.	Bourdouxhe (Madeleine) – XX ^e s.	Mau.	Maupassant (Guy de) – XIX ^e s.
Bret.	Breton (André) – XX ^e s.	Mol.	Molière – XVII ^e s.
Cam.	Camus (Albert) – XX ^e s.	Mon.	Montesquieu – XVIII ^e s.
Cha.	Chateaubriand (F.–R. de) – XIX ^e s.	Pro.	Proust (Marcel) – XX ^e s.
Cop.	Coppée (Benoît) – XX ^e s.	Rac.	Racine (Jean) – XVII ^e s.
Cor.	Corneille (Pierre) – XVII ^e s.	Sarr.	Sarraute (Nathalie) – XX ^e s.
Dan.	Dannemark (Francis) – XX ^e s.	Sart.	Sartre (Jean-Paul) – XX ^e s.
Did.	Diderot (Denis) – XVIII ^e s.	Ste.	Stendhal – XIX ^e s.
Elu.	Eluard (Paul) – XX ^e s.	Vol.	Voltaire – XVIII ^e s.
Hug.	Hugo (Victor) – XIX ^e s.	Zol.	Zola (Emile) – XIX ^e s.
Ion.	Ionesco (Eugène) – XX ^e s.		



- *abattu, e* (Cor.): qui a été rendu faible, dont on a ôté les forces, l'énergie, l'espoir, la joie.
- *l'abîme* (masc.) (Hug.): 1. gouffre très profond, cavité ; 2. ce qui divise, sépare très profondément.
- *faire abstraction* (de quelque chose) (Bret.): ne pas tenir compte de qqch.
- *accablé, e* (Pro.): participe passé du verbe accabler (= faire supporter à qn. une chose pénible) ; être accablé de soucis, de travail, d'ennuis.
- *accourir* (Bou.): arriver en courant.
- *s'acquérir* (Did.): se prendre, se gagner, s'obtenir.
- *actionner* (Dan.): faire fonctionner, mettre en mouvement une machine, un mécanisme.
- *affectionner* (Ste.): aimer.
- *s'affermir* (Rac.): devenir plus solide, plus stable, plus ferme.
- *affliger* (Rac.): 1. frapper qqun d'un mal, d'un défaut d'une manière durable ; 2. imposer à qqun la présence d'une personne désagréable, qqch de pénible.
- *un affront* (Cor.): offense, injure faite publiquement; honte, déshonneur résultant d'un outrage public.
- *l'affût* (masc.) (Lem.): 1. endroit où on attend le gibier ; 2. attente elle-même.
- *agaçant, e* (Sart.): qui agace, qui énerve, qui excite désagréablement les nerfs.
- *s'agripper* (Bou.): s'accrocher fermement ; se cramponner.
- *alambic* (Zol.): appareil servant à la distillation, à la fabrication de l'alcool.
- *alléguer* (LaF.): mettre en avant ; *alléguer l'impossible*: souligner que la chose est impossible.
- *s'amasser* (Cam.): s'accumuler, se réunir en grande quantité.
- *s'amollir* (Pro.): rendre mou, moins ferme.
- *l'ampleur* (fém.) (Lem.): largeur, étendue.
- *animer* (Cor.; Rac.): inspirer qqun, le pousser à agir.
- *l'anisette* (fém.) (Zol.): liqueur préparée avec des graines d'anis.
- *anodin, e* (Cop.): 1. sans gravité, sans danger, inoffensif ; 2. sans importance ; insignifiant.
- *appréhender* (Pro.): saisir par la pensée, arrêter, affronter avec peur.
- *apprivoisé, e* (Sart.): rendre qqun moins sauvage, plus sociable, plus doux, plus affable, le séduire.
- *aquilin* (Ste.): nez aquilin = nez busqué et assez fin (orly nos).
- *arbitraire* (Bret.): 1. qui n'est pas fondé sur la raison ; 2. injustifié.
- *l'arbitraire* (masc.) (Bret.): autorité qui n'est soumise à aucune règle.
- *un archer* (Bau.): tireur à l'arc.
- *un argousin* (Bal.): autrefois, surveillant chargé, dans les bagnes, de la garde des prisonniers.
- *armoré, e* (Bal.): décoré d'armoiries (= (fém.) blason, les emblèmes symboliques d'une famille noble).
- *de tous arts* (LaF.): qui ont des méthodes très variées.
- *assidu, e* (Rac.): qui est constamment présent auprès de qqun, ou qui s'adonne sans interruption à une occupation.
- *assurer* (Cor.): rendre sûr.
- *astrologue* (Mon.): personne qui s'occupe d'astrologie (= analyse de la position des planètes, des étoiles, des astres afin de prévoir des événements humains).
- *être attaché (à quelqu'un)* (Cam.): avoir un sentiment d'affection pour qqun.
- *attifer* (Bal.): (familier) habiller, parer d'une manière ridicule, bizarre (vyfintif', vyparadif').
- *au même titre que* (Ion.): comme.

- *une auréole* (Elu.) : cercle lumineux dont les artistes entourent souvent la tête de Dieu, de la Vierge, des saints.
- *avide* (Bal.) : qui désire avec violence.
- *des avirons* (Bau.) : rames (= longues pièces de bois dont on se sert pour faire avancer un bateau).
- *avoir affaire à qqun* (Sart.) : avoir à traiter, à discuter de qqch avec qqun.

B

- *avoir tant balancé* (Cor.) : avoir hésité.
- *balayer* (Dan.) : parcourir un espace.
- *bannir* (Rac.) : 1. tenir qqun éloigné d'une société, d'un milieu, d'une activité ; 2. rejeter, écarter ce qui est jugé mauvais.
- *une bayonnette* (Vol.) : sorte de petite épée qui s'adapte au bout d'un fusil.
- *un bedeau* (Bal.) : sacristain (kostolník).
- *un berceau* (Elu.) : 1. petit lit destiné au nourrisson et qui permet de le bercer ; 2. lieu de naissance, origine.
- *une besogne* (Bou. ; Zol.) : travail imposé.
- *bienveillant, e* (Sarr.) : favorable, indulgent, sentiment par lequel on veut du bien à qqun.
- *la bière* (Bal.) : le cercueil.
- *blafard, e* (Bal.) : d'une teinte pâle sans éclat (bledý, kalný).
- *blaguer* (Zol.) : plaisanter
- *se blottir* (Bal.) : se ramasser sur soi-même pour occuper peu de place (krčít' sa, schúliť sa).
- *une borne* (Did.) : limite.
- *boucané, e* (Lem.) : qu'on fait sécher à la fumée, desséché et coloré.
- *bramer* (Apo.) : crier – en parlant du cerf – à l'époque du rut, de la reproduction (se dit du cri prolongé).
- *un breuvage* (Pro.) : boisson (tekutý liek).
- *briser* (Cop.) : casser.
- *un brûle-gueule* (Bau.) : pipe à tuyau très court.
- *la bruyère* (Cha.) : 1. plante ; 2. lieu où pousse cette plante.

C

- *les cahots* (Mau.) : rebonds, soubresauts que fait un véhicule sur une route inégale.
- *une calotte* (Ste.) : tape sur la tête, soufflet.
- *un canal* (Dan.) : voie d'eau artificielle creusée pour la navigation.
- *un canon* (Zol.) : un verre de vin.
- *une causeuse* (Sart.) : canapé à deux places avec un dossier rond.
- *céder* (Cor.) : abandonner ; *céder à* : ne pas résister à qqch.
- *chanceler* (Sart.) : perdre l'équilibre, tituber.
- *charrier* (Cam.) : emporter dans son cours, dans son mouvement (en parlant d'eau, d'un fleuve, d'une rivière) ; transporter (en parlant de matériaux).
- *les cheulards* (Zol.) : (arg.) buveurs
- *la cime* (Cha.) : sommet d'un arbre.
- *à claire-voie* (Sarr.) : qui présente alternativement des espaces vides et des espaces pleins ; ajouré.
- *clignoter* (Dan.) : s'allumer et s'éteindre par intermittence.
- *clore* (Cop.) : fermer complètement qqch.
- *coi* (LaF.) : silencieux.
- *compatir* (Bal.) : prendre part aux maux d'autrui.
- *concevoir* (Mol.) : se représenter par la pensée, comprendre ; imaginer.
- *se confondre* (Pro.) : être ou devenir indistinct, mêlé.
- *confusément* (Pro.) : d'une manière confuse (= embrouillée, incertaine, vague).
- *un consentement* (Did.) : fait d'être d'accord, d'accepter.
- *se contenter de* (Cam.) : faire le minimum, ne rien dire ou demander de plus.
- *contingent, e* (Pro.) : soumis au hasard, accidentel, éventuel.
- *la continuité* (Bret.) : suite non interrompue ; prolongement de qqch.
- *une contrainte* (Cor.) : violence contre qqun, entrave à la liberté d'action.
- *la convalescence* (Mol.) : retour progressif à la santé.
- *un copeau* (Ste.) : mince morceau détaché par un instrument tranchant (stružlina, íver).
- *un coquin* (Vol.) : personne sans scrupule, capable de bassesse et de malhonnêteté.
- *une cornette* (Lem.) : coiffure de certaines religieuses.
- *une cornue* (Zol.) : récipient à col étroit, long, qui a la forme d'une corne.
- *un corsage* (Bal.) : blouse, chemisier.
- *une coulée* (Bret.) : matière plus ou moins liquide qui se répand.
- *une couvée* (Elu.) : 1. action de chauffer les œufs pour les faire éclore ; 2. ensemble des œufs couvés en même temps ; 3. oiseaux nés d'une même couvée.
- *le crépuscule* (Bal.) : tombée du jour.
- *cribler* (Vol.) : marquer en de nombreux endroits.
- *crispé, e* (Bou.) : quand on contracte les muscles.

- *crisper* (Mau.) : contracter les muscles.
- *un croque-mort* (Bal.) : employé des pompes funèbres.
- *un curé* (Ste.) : prêtre.
- *des cymbales* (Cam.) : instrument de percussion formé de deux plateaux de cuivre.

Ⓟ

- *dauber* (LaF.) : critiquer, dire du mal à propos de "son camarade absent".
- *les daubeurs* (LaF.) : ceux qui disent du mal d'autrui.
- *se débattre* (Pro.) : faire des efforts pour résister ou de dégager.
- *déchoir* (Sarr.) : passer à une situation inférieure, moralement ou socialement.
- *décidément* (Sart.) : résolument, manifestement.
- *déclouer* (Bal.) : défaire, enlever les clous.
- *décrépit* (LaF.) : affaibli par la vieillesse, diminué physiquement par l'âge.
- *une défaillance* (Bou.) : faiblesse, physique ou morale, brusque et momentanée, malaise.
- *défaillante* (LaF.) : qui s'affaiblit.
- *déférer* (Did.) : accorder, donner.
- *un défi* (Bal.) : accepter de réaliser qqch qui est difficile, se mesurer à qqch/qqun considéré comme adversaire.
- *un défunt* (Bal.) : personne qui est morte.
- *un délit* (Cop.) : infraction punie d'une peine correctionnelle.
- *dépasser* (Ion.) : aller au-delà de, franchir ; laisser derrière soi.
- *le dépit* (Sart.) : irritation légère causée par une déception, une blessure d'amour-propre, amertume, rancœur passagère ; désappointement. (zatrpknutost')
- *déplorable* (Rac.) : 1. regrettable, attristant ; 2. qui est considéré comme détestable, scandaleux.
- *déployer* (Cha.) : étendre largement, ouvrir ce qui était plié, roulé.
- *dépouillé, e* (Cha.) : sans ornement ; sans feuilles (en parlant d'une plante).
- *se désagrèger* (Pro.) : se décomposer.
- *désancrer* (Pro.) : lâcher, contraire de "fixer solidement".
- *un désastre* (Pro.) : catastrophe, malheur ; chose déplorable.
- *dévoit, e v* : attaché sincèrement à la religion.
- *différé* (LaF.) : remis à plus tard.
- *une distraction* (Pro.) : ce qui amuse, délasse l'esprit ; divertissement.
- *dodu, e* (Bal. ; Pro.) : bien en chair, potelé, contraire de maigre (bacu'atý, mäsitý).
- *sans doute* (LaF.) : sans aucun doute.

ⓔ

- *ébaucher* (Bou.) : commencer à faire qqch.
- *éclabousser* (Mon.) : faire jaillir un liquide sur qqun, qqch ; rejaillir sur eux en les couvrant de taches en parlant du liquide lui-même ; asperger.
- *éclos, e* (Elu.) : participe passé du verbe "éclore" (= sortir de son œuf ; s'ouvrir, s'épanouir).
- *écœuré, e* (Bal.) : dégoûté au point d'avoir envie de vomir.
- *s'écrabouiller* (Zol.) : écraser, réduire en bouillie.
- *un édifice* (Pro.) : bâtiment ; ensemble organisé.
- *l'effarement* (masc.) (Mau.) : fait d'être effaré (= effrayé, affolé, stupéfié).
- *effiloche* (Dan.) : défaire un tissu fil par fil (métaphoriquement : nuages effilochés = nuages qui forment des lignes discontinues comme les fils d'un tissu).
- *égaré, e* (Cor.) : mis hors du bon chemin, écarté de la vérité.
- *un égarement* (Rac.) : action de s'écarter des voies de la raison ; folie passagère ; aberration, dérèglement. (syn. : divagation, délire, hallucination)
- *s'égarer* (Cha.) : se perdre.
- *s'élever* (Cha.) : se faire entendre.
- *un embarras* (Mal. ; Mon.) : confusion, souci, situation difficile.
- *l'embonpoint* (masc.) (Bal.) : fait d'être bien en chair, un peu gras, corpulent.
- *embrasser* (Rac.) : (litt.) prendre, tenir entre ses bras qqun ou qqch ; étreindre.
- *émouvoir* (Pro.) : agir sur la sensibilité de qqun ou de qqch.
- *s'emparer de* (Did.) : prendre avec violence, conquérir.
- *un empressément* (Sart.) : action de s'empresser (= 1. se hâter, se dépêcher de faire qqch ; 2. faire la cour à qqun en lui témoignant des prévenances) auprès de qqun, de le traiter chaleureusement.
- *en état de se conduire* (Did.) : capable de se comporter raisonnablement.
- *endurer* (Cor.) : supporter avec patience ce qui est dur, pénible.
- *enfoncer* (Sart.) : faire pénétrer profondément.
- *enfourner* (Cop.) : (fam.) introduire qqch en enfonçant ; fourrer.
- *enrager* (Mon.) : éprouver une vive irritation, un violent dépit à la suite de qqch, rager.
- *ensevelir* (Bal.) : enterrer, mettre en terre.
- *à l'entour* (Hug.) : autour de ; les environs de qqch, le voisinage de qqch.

- *envahir* (Pro.) : occuper brusquement et par la force ; couvrir, remplir, empiéter, se répandre.
- *éperdu, e* (Rac.) : 1. éprouver très vivement un sentiment ; 2. manifester de l'égarément ou de l'affolement.
- *un épervier* (Apo.) : petit rapace réputé pour son vol rapide et son hardiesse.
- *éprouver* (Pro.) : ressentir ; connaître par l'expérience.
- *équarrir* (Ste.) : couper du bois, tailler pour rendre carré, régulier (otesávat').
- *un escompteur* (Bal.) : personne qui escompte des effets (= prêt contre remboursement avec intérêts) (eskontný bankár).
- *l'espérance* (Apo.) : sentiment de confiance en l'avenir ; espoir.
- *mon esprit s'était déçu* (Cor.) : s'était trompé.
- *état de nature* (Did.) : ce que serait l'Homme, débarrassé de toute influence sociale.
- *étendre* (Bou.) : déployer en long et en large.
- *étendue* (Cam.) : dimension en superficie.
- *éternel, le* (Apo.) : qui est sans fin, d'une durée indéfinie, qui ne cessera pas d'exister.
- *éternité* (fém.) (Sart.) : durée sans fin.
- *étourdi, e* (Ste.) : épaté, frappé.
- *étrangler* (Mau.) : priver de respiration.
- *s'être aboli, e* (Pro.) : avoir disparu, être supprimé.
- *être égal (à quelqu'un)* (Cam.) : ne pas intéresser qqun.
- *être logé* (Mon.) : habiter.
- *éviter* (Rac.) : faire en sorte que qqch (de pénible, de risqué) ne se produise pas.
- *exaspéré, e* (Mau.) : fait d'être exaspéré (= être au comble de l'énervement, de l'irritation).
- *une exhalaison* (Bal.) : gaz ou odeur qui s'exhale d'un corps, émanation, effluve.
- *l'expansion* (fém.) (Pro.) : développement ; tendance à communiquer ses sentiments.
- *s'extérioriser* (Bret.) : manifester, exprimer ses sentiments, son caractère.

F

- *une farce* (Mau.) : blague, tour joué à qqun.
- *farouche* (Hug.) : qui n'est pas apprivoisé, sauvage, asocial (plachý, divý, zúrivý).
- *fasciner* (Sart.) : 1. attirer irrésistiblement le regard de qqun ; 2. exercer sur qqun une attraction puissante ; enchanter, charmer.
- *la félicité* (Pro.) : bonheur suprême.
- *une fente* (Bal.) : fissure à la surface d'un solide, ouverture étroite et allongée.
- *la fermeté* (Mal.) : état de ce qui est ferme, solide ; énergie morale, détermination.
- *féroce* (Ste.) : cruel et impitoyable.
- *fétide* (Bal.) : d'une odeur très désagréable (páchnuci, smradl'avý).
- *se fier* (à quelque chose) (Bret.) : mettre sa confiance en qqch.
- *des fifres* (Vol.) : petites flûtes d'un son aigu.
- *se figurer* (Cha.) : s'imaginer.
- *un filet* (Zol.) : écoulement fin et continu.
- *filtrer* (Mau.) : passer à travers.
- *fléchir* (Pro.) : faire plier progressivement sous un effort, baisser, diminuer.
- *flétri, e* (Cha.) : fané.
- *une fosse* (Bal.) : trou creusé dans le sol.
- *fouler* (Apo.) : litt., marcher sur (un sol, un lieu...).
- *un fourneau* (Bou.) : appareil en fonte alimenté en bois ou au charbon pour la cuisson des aliments ; four dans lequel on soumet à l'action de la chaleur certaines substances qu'on veut fondre.
- *fredonner* (Mau.) : chanter à mi-voix, sans articuler les paroles.
- *frêle* (Pro.) : fragile, mince.
- *le frimas* (Cha.) : brouillard froid qui se glace en tombant.
- *funèbre* (Hug.) : qui inspire un sentiment de sombre tristesse ; triste, lugubre.
- *funeste* (Rac.) : qui apporte le malheur, qui entraîne des conséquences néfastes, parfois mortelles. (syn. : fatal, malheureux)

G

- *gauche* (Bau.) : maladroit.
- *généreux, se* (Cor.) : qui a de nobles sentiments qui le portent au désintéressement, au dévouement.
- *gît* (Elu.) : 3^e personne du singulier de l'indicatif présent du verbe "gésir" (= (litt.) être étendu, couché, sans mouvement).
- *un gouffre* (Bau.) : trou profond et abrupte.
- *goulûment* (Mau.) : manger avec avidité.
- *goûter* (LaF.) : approuver.
- *goutteux* (LaF.) : atteint de la goutte (maladie douloureuse des articulations).
- *une gouttière* (Zol.) : canal fixé au bord des toits permettant l'écoulement des eaux de pluie.
- *de grands airs* (Sart.) : affecter des manières au-dessus de sa condition.

- **grassement** (Pro.) : largement, généreusement.
- **gratis** (Bal.) : gratuitement.
- **un gredin** (Mau.) : bandit, coquin, malfaiteur.
- **le greffe** (Sart.) : endroit où se font les déclarations intéressant la procédure de justice (le greffe du Palais de la justice).
- **griffer** (Lem.) : égratigner, blesser d'un coup de griffe.
- **grimacé** (Bal.) : avec des plis (so záhybmi, pokrkvany).
- **grouiller** (Mal.) : fourmiller (= s'agiter en grand nombre ; abonder, pulluler).

†

- **une hache** (Ste.) : instrument tranchant qui sert à couper.
- **hagard, e** (Bou.) : qui paraît en proie à un trouble violent ; bouleversé.
- **haïr** (Bou.) : détester, avoir de la haine pour qqch ou qqun.
- **haletant, e** (Hug.) : qui respire avec gêne à un rythme précipité ; essoufflé, qui n'a pas de souffle.
- **hanter** (Bau.) : apparaître dans un lieu.
- **la hâte** (Mau.) : grande rapidité, précipitation.
- **l'hébétude** (fém.) (Mal.) : engourdissement (= paralysie momentanée, qui ne dure pas) des facultés intellectuelles.
- **les huées** (Bau.) : cris hostiles poussés par un groupe.
- **un hurlement** (Bou.) : cri aigu et prolongé que qqun fait entendre dans la douleur, la colère, la peur...

I

- **immobile** (Dan.) : qui ne bouge pas, qui demeure fixe.
- **immuable** (Bou.) : qui ne peut subir de changement ; constant.
- **impalpable** (Pro.) : si fin, si ténu qu'on ne le sent pas au toucher.
- **impétueux, se** (Hug.) : 1. qui se manifeste avec violence et rapidité ; 2. fougueux, bouillant, ardent (prudký, dravý).
- **importer** (Bret.) : avoir de l'importance, présenter de l'intérêt.
- **impute à ma mémoire** (Cor.) : se souviens de moi.
- **incurable** (Rac.) : que l'on ne peut guérir ; dont on ne peut pas se débarrasser.
- **indigne** (Cor.) : qui n'est pas digne de qqch, qui ne le mérite pas, déshonorant.
- **indolent, e** (Bau.) : nonchalant, mou.
- **inépuisable** (Bret.) : qu'on ne peut épuiser ; sans fin.
- **infâme** (Cor.) : qui avilit ou déshonore celui qui agit, parle ; qui provoque le dégoût.
- **infirme** (Bau.) : qui ne dispose pas de toutes ses facultés physiques.
- **infortuné** (Rac.) : qui est dans le malheur.
- **innombrable** (Ste.) : infini.
- **inouï, e** (Ion.) : tel que l'on n'a jamais entendu rien de pareil ; incroyable, extraordinaire.
- **insaisissable** (Pro.) : qui ne peut être saisi (= pris ; compris)
- **insensé, e** (Dan. ; Hug.) : dépourvu de raison, de bon sens ; extravagant, fou.
- **intact, e** (Bou.) : à quoi l'on a pas touché ; entier ; pur, irréprochable.
- **l'intégrité** (fém.) (Ion.) : état d'une chose complète, qui n'a pas subi d'altération ; qualité d'une personne intègre, incorruptible.
- **intimider** (Sart.) : inspirer à qqun une crainte, un trouble qui lui font perdre son assurance.

J

- **une jatte** (Bal.) : récipient de forme ronde, relativement profond .
- **un jonc** (Cha.) : plante aquatique à tiges droites et flexibles.
- **jouir** (Did.) : faire usage de qqch, l'utiliser, en profiter.

K

- **une kermesse** (Lem.) : fête patronale dans des villages, foire annuelle.

L

- **la lâcheté** (Pro.) : manque de courage ; action basse, indigne.
- **la lassitude** (Lem.) : fatigue, dégoût.
- **leste** (Vol.) : léger, agile, souple.
- **lestement** (Ste.) : sans effort.
- **un levier** (Ste.) : corps mobile autour d'un point d'appui, permettant de multiplier la force (páka, hever).
- **lézardé, e** (Bal.) : crevassé, avec des fentes (rozpukaný).
- **une lingerie** (Sarr.) : local où l'on range le linge sale, où on entretient le linge.
- **la lisière** (Apo.) : 1. Végétation, arbres qui sont en bordure d'une forêt. 2. Bord, extrémité d'un lieu.
- **longer** (Dan.) : suivre le bord de qqch.
- **le lustre** (Bal.) : éclat qui rehausse, met en valeur (lesk).

M

- ***machinalement*** (Pro.) : de façon machinale (= sans l'intervention de la volonté).
- ***mander*** (LaF.) : faire venir.
- ***un manège*** (Sart.) : un carrousel ; une conduite adroite, intentionnée.
- ***une manne*** (Bou.) : grand panier.
- ***maudit, e*** (Ste.) : qui est rejeté par Dieu ou repoussé par la société (prekliaty).
- ***maussade*** (Lem.) : chagrin, hargneux.
- ***méconnu, e*** (Dan.) : qui n'est pas apprécié selon son mérite.
- ***médiocre*** (Pro.) : moyen, sans intérêt particulier ; de peu de valeur.
- ***une mentalité*** (Ion.) : ensemble des croyances, des habitudes, des comportements caractéristiques d'un groupe, d'une société.
- ***le mépris*** (Cor. ; Mau.) : 1. sentiment par lequel on juge qqun, sa conduite condamnables, indignes d'estime, d'attention ; 2. fait de ne tenir aucun compte de qqun ou de qqch.
- ***à mépris imputé*** (LaF.) : accusé d'être méprisant.
- ***la mesquinerie*** (Sarr.) : étroitesse d'esprit, médiocrité, avarice, attachement aux petitesesses.
- ***une migration*** (Cha.) : déplacement périodique de certains animaux.
- ***faire mine (de)*** (Ion.) : faire semblant.
- ***la mine à poivre*** (Zol.) : (arg.) cabaret
- ***le miroir aux alouettes*** (Sart.) : engin composé d'une planchette mobile munie de petits miroirs que l'on fait tourner et scintiller au soleil pour attirer les oiseaux : (figuré) ce qui fascine, séduit mais qui trompe.
- ***misérable*** (Cor.) : digne de pitié.
- ***la monotonie*** (Cop.) : manque lassant de variété, de diversité.
- ***morne*** (Pro. ; Zol.) : sombre, triste, abattu.
- ***mouler*** (Pro.) : obtenir un objet en versant dans un moule une substance liquide qui en conserve la forme après solidification.
- ***la mousqueterie*** (Vol.) : décharge de mousquets (= armes à feu portatives des XVI^e et XVII^e siècles) ou de fusils qui tirent en même temps.
- ***la mousseline*** (Mal.) : tissu peu serré, souple, léger et transparent.
- ***une moustiquaire*** (Mal.) : rideau de mousseline utilisé pour se préserver, se protéger des moustiques.

N

- ***naguère*** (Bau.) : il y a quelque temps.
- ***les narines*** (Dan.) : chacune des deux ouvertures du nez.
- ***ne jamais dire une parole plus haut que l'autre*** (Bal.) : ne jamais hausser le ton, garder son calme ou son sang-froid, ne jamais s'emporter, se quereller.
- ***une négligence*** (Cor.) : attitude d'une personne dont l'esprit ne s'applique pas à ce qu'elle fait ou devrait faire
- ***nicette*** (Apo.) : simplette, peu intelligente.
- ***une nixe*** (Apo.) : nymphes des eaux de la mythologie germanique et scandinave.
- ***une notion*** (Pro.) : connaissance élémentaire, idée, pensée (notion du bien et du mal).
- ***les nuées*** (Bau.) : gros nuages épais.
- ***nuire*** (Sart.) : faire du mal, du tort à qqun.

O

- ***l'obstination*** (fém.) (Mau.) : entêtement, persévérance.
- ***odieux, se*** (Ste.) : antipathique, détestable, abominable, déplaisant, vexant
- ***un offensé*** (Cor.) : personne qui a subi une offense (= parole, action qui blesse qqun dans sa dignité, son honneur), qui est atteint dans son honneur.
- ***un offenseur*** (Cor.) : personne qui offense.
- ***l'onde*** (fém.) (Apo.) : litt., eau de la mer, d'un lac, d'un cours d'eau (au singulier).
- ***onduler*** (Bou.) : avoir un léger mouvement sinueux.
- ***opprimer*** (Rac.) : soumettre qqun, un groupe à un pouvoir tyrannique et violent, l'écraser sous une autorité excessive, répressive.
- ***un orgue de barbarie*** (Mau.) : instrument de musique à vent.
- ***l'osier*** (Bou.) : saule à rameaux jaunes, longs et flexibles, servant à tresser des paniers, des corbeilles...
- ***ôter*** (Sart.) : enlever.
- ***ouïr*** (Rac.) : entendre.

P

- ***la paille*** (Elu.) : tige de graminée, en particulier de céréale, dépouillée de son grain.
- ***palpiter*** (Pro.) : battre, avoir des mouvements brusques, convulsifs (en parlant du cœur).
- ***un panier*** (Bou.) : ustensile avec anses ou poignées servant à contenir ou à transporter des provisions, des marchandises, des objets.

- **une parcelle** (Mau.) : petite partie, petit morceau.
- **un pavillon** (Sarr.) : drapeau.
- **une pelle** (Bal.) : outil constitué d'une plaque mince ajustée à une manche.
- **ce penser suborneur** (Cor.) : cette pensée inacceptable, qui va contre l'honneur ; pensée trompeuse qui détourne du chemin de l'honneur.
- **percer** (Cor.) : faire un trou, blesser avec une arme pointue.
- **une perche** (Ste.) : grande tige de bois (žrd').
- **une perdrix** (Mol.) : oiseau au plumage roux ou gris, recherché comme gibier.
- **périmé, e** (Ion.) : devenir vieux, dépassé.
- **périr** (Rac.) : mourir, connaître une fin violente.
- **persistant, e** (Pro.) : qui persiste, qui dure.
- **persuader** (Mon.) : amener qqun à être convaincu de qqch, à croire ou à faire qqch.
- **piteusement** (Bau.) : de manière piteuse (= minable, déplorable).
- **la pitié** (Hug.) : attendrissement, compassion.
- **un placard** (Sarr.) : armoire dans un mur.
- **placidement** (Mau.) : paisiblement.
- **planer** (Apo.) : se soutenir dans les airs, (en parlant d'un oiseau) voler les ailes étendues et quasi immobiles ; flotter dans l'air.
- **la platitude** (Sarr.) : banalité, bassesse, ce qui est plat, sans originalité.
- **le plâtre** (Bou.) : matériau formé de poudre de gypse blanc et d'eau formant une masse à la fois solide et tendre.
- **potelé, e** (Bal.) : qui a des formes rondes et pleines, grassouillet (bucl'atý).
- **une poutre** (Ste.) : grosse pièce de bois équarrie servant de support (trám, brvno).
- **précéder** (Sarr.) : marcher, se déplacer devant qqun, un groupe.
- **préconçu, e** (Bret.) : imaginé, pensé sans examen critique.
- **prescrit, e** (Bal.) : être imposé, fixé, donné, déterminé à l'avance.
- **presser** (Dan.) : ici : hâter, précipiter.
- **primordial, e** (Ion.) : capital, fondamental.
- **procurer** (Sart.) : apporter qqch à qqun, le fournir, l'offrir.
- **un prodige** (Mon.) : 1. événement extraordinaire, de caractère magique ou surnaturel ; 2. acte extraordinaire, merveille.
- **la prunelle** (Sart.) : la pupille de l'œil.
- **un psaume** (Bal.) : poème et chant religieux.
- **puisque** (Ion.) : qui manifeste de la pudeur (= attitude de réserve, de délicatesse qui empêche de dire ou de faire ce qui peut blesser la décence, spécialement en ce qui concerne les questions sexuelles).
- **la puissance** (Did.) : synonyme d'« autorité absolue ».

Q

- **une querelle** (Cor.) : vif désaccord entre personnes, dispute.

R

- **se raidir** (Mau.) : tendre ses forces pour résister.
- **rainuré, e** (Pro.) : avec les entailles faites en long (ryha, žliabok, drážka).
- **se raviser** (Pro.) : changer d'avis, revenir sur sa décision.
- **réceptif, ve** (Bret.) : susceptible de recevoir des impressions.
- **un récipient** (Zol.) : ustensile creux qui sert à recueillir, à contenir des substances solides, liquides, gazeuses.
- **récompenser** (Cor.) : donner une récompense (= bien matériel ou moral donné ou reçu pour une bonne action, un service rendu, des mérites).
- **redoubler** (Cor.) : rendre double, recommencer, augmenter de beaucoup.
- **réduire** (Cor.) : amener à, dans (un état d'infériorité), contraindre.
- **remâcher** (Pro.) : faire revenir sans cesse ses pensées sur qqch.
- **se rembrunir** (Mau.) : devenir sombre, triste.
- **remuer** (Pro.) : faire changer de position, bouger, déplacer, agiter.
- **le renfrognement** (Bal.) : (litt.) action de se renfrogner (= manifester sa mauvaise humeur, son mécontentement en contractant le visage) ; fait d'être renfrogné.
- **renoncer** (Bou.) : cesser de s'attacher à qqch ; se résoudre à cesser toute relation avec qqun.
- **se repentir** (Rac.) : manifester un regret sincère de ses péchés, de sa faute, accompagné de l'intention de réparer.
- **une répulsion** (Sarr.) : vive répugnance, vif dégoût physique ou psychologique pour qqun, qqch.
- **retenir** (Cor.) : empêcher d'agir.
- **se rétracter** (Sarr.) : se contracter (= subir un effet de raccourcissement, de tension).
- **retrograder** (Pro.) : revenir en arrière.
- **une rêverie** (Cha.) : état de l'esprit qui s'abandonne à des idées, des images vagues.
- **être en ribote** (Zol.) : sortir pour boire et manger de manière débauchée (mať opicu, byť pod parou).
- **la rigueur** (Cor.) : sévérité, dureté, précision.
- **un rivage** (Rac.) : rive, bord (de la mer ou d'un cours d'eau).

- **rôder** (Lem.) : errer (souvent avec des intentions suspectes), vagabonder.
- **un roseau** (Elu.) : plante du bord des eaux calmes.
- **la rosée** (Elu.) : vapeur d'eau qui se dépose, le matin, en gouttelettes très fines, sur les végétaux.
- **une roseraie** (Apo.) : terrain planté de rosiers.
- **une rougeur** (Sart.) : teinte rouge sur la peau du visage qui révèle une émotion, tache rouge sur la peau.
- **une ruche** (Bal.) : abri pour les abeilles ; (métaphoriquement) désigne un endroit bruyant, où tout le monde s'active.
- **rude** (Cor.) : dur.
- **une ruine** (Pro.) : chute, destruction, effondrement.
- **une rumeur** (Apo.) : grand bruit indistinct, d'origine quelconque.

§

- **un sacrificateur** (Mal.) : prêtre qui offrait les sacrifices (= offrande faite à une divinité).
- **une saignée** (Mol.) : évacuation provoquée d'une certaine quantité de sang (notamment en cas de maladie).
- **une sangle** (Dan.) : bande de cuir ou de toile large et plate qui sert à entourer, à serrer.
- **sarcler** (Sarr.) : enlever les mauvaises herbes.
- **la sauce** (Zol.) : terme argotique pour désigner l'alcool
- **une saveur** (Pro.) : sensation produite sur la langue par certains corps.
- **une scie** (Ste.) : outil ou machine servant à couper des matières dures par action d'une lame dentée.
- **une scierie** (Ste.) : usine où on débite, coupe le bois.
- **se dispenser** (LaF.) : s'autoriser à ne pas venir.
- **secouer le joug** (Did.) : (sens métaphorique) se libérer de la contrainte qui empêche d'être libre.
- **un secret** (LaF.) : moyen (remède) connu d'une seule personne.
- **sensuel, le** (Pro.) : qui flatte les sens ; attaché aux plaisirs des sens.
- **serein, e** (Bou.) : qui manifeste du calme, de la tranquillité d'esprit.
- **songer** (Dan.) : penser à qqch ; avoir l'intention de faire qqch.
- **se soumettre** (Did.) : obéir, accepter.
- **une source** (Did.) : origine, cause.
- **soutenir** (Bou. ; Cor.) : maintenir qqun debout, l'empêcher de tomber, de s'affaiblir ; fortifier, aider, affirmer, faire valoir en appuyant par des raisons.
- **la spéculation** (Bal.) : opération consistant à acheter un bien en vue de réaliser un bénéfice de sa revente ultérieure.
- **subsister** (Pro.) : exister encore, continuer d'être.
- **suffoquer** (Mau.) : empêcher de respirer , couper le souffle.
- **suinter** (Bal.) : produire un liquide qui s'écoule goutte à goutte ; (litt.) transparaître, se manifester (vľhnút', potit').
- **suprême** : au-dessus de tout.
- **sursauter** (Sart.) : avoir un sursaut, un mouvement brusque suite à une nouvelle sensation.
- **la survivance** (Cop.) : ce qui subsiste, reste d'un ancien état, de qqch de disparu.
- **survivre** (Pro.) : continuer à exister.
- **svelte** (Ste.) : mince, fragile.
- **tomber en syncope** (Mon.) : avoir un malaise physique, s'évanouir.

T

- **un talent** (Bret.) : aptitude, capacité naturelle ou acquise.
- **tâter** (Sart.) : explorer doucement à l'aide du toucher ; (fam.) être indécis, s'interroger sur la conduite à tenir.
- **tâtonner** (Bou.) : chercher en procédant par tâtonnements, par essais répétés.
- **un Te-Deum** (Vol.) : cantique latin d'action de grâces de l'Eglise catholique.
- **les ténèbres** (fém.) (Hug.) : 1. obscurité profonde ; 2. domaine de ce qui est obscur, difficile à comprendre.
- **terni, e** (Cor.) : participe passé du verbe "ternir" (= rendre moins pur, moins honorable, rendre terne, sans éclat, porter atteinte à la valeur morale; salir).
- **tirer ma raison** (Cor.) : obtenir la réparation de l'affront.
- **un tonneau** (Zol.) : grand récipient en bois servant à conserver des liquides.
- **le torse** (Lem.) : buste, poitrine.
- **tortueux, se** (Bal.) : sinueux.
- **trahir** (Cor.) : cesser d'être fidèle à qqch ou qqun.
- **traîasser** (Bal.) : (familier) traîner ; errer, se promener paresseusement ; être trop long à faire qqch (pref'ahovat', f'ahat' po zemi).
- **le trépas** (Cor.) : (litt.) le décès, la mort.
- **tressaillir** (Pro.) : frémir, trembler, sursauter.
- **trimer** (Zol.) : (fam.) travailler avec effort.
- **le tulle** (Bal.) : tissu léger (tyl).
- **tumultueux, se** (Mau.) : agité et violent, plein de troubles.
- **un tuyau** (Zol.) : conduit qui fait passer un liquide, un gaz.
- **un type** (Dan.) : (fam.) individu quelconque.

- **la tyrannie** (Cor.) : gouvernement autoritaire qui ne respecte pas les libertés individuelles et sur lequel le peuple n'a aucun contrôle ; pouvoir de certaines choses sur les hommes.

U

- **une usurpation** (Did.) : fait de prendre qqch sans en avoir le droit.

V

- **un vacarme** (Mal.) : bruit tumultueux et assourdissant ; tapage.

- **vaciller** (Cam.) : être instable ; hésiter, manquer d'assurance.

- **vain, e** (Rac.) : 1. se dit d'une action qui ne produit pas l'effet souhaité ; 2. qui est sans fondement, sans justification ; 3. (litt.) qui est sans valeur, futile, insignifiant.

- **vainement** (Ste.) : en vain, sans succès.

- **la valve** (Pro.) : chacune des parties de la coquille de certains mollusques et crustacés (chlopňa).

- **la vanité** (Mon.) : 1. (litt.) satisfaction de soi-même, sentiment d'orgueil ; 2. défaut de qqun qui étale sa satisfaction de soi-même.

- **un vassal** (Sarr.) : personne sous la protection d'un suzerain, d'un seigneur (au Moyen Age).

- **le velours** (Bou.) : tissu doux au toucher.

- **un vengeur** (Cor.) : qui venge (= qui dédommage moralement qqun en punissant son offenseur, qui répare en punissant l'offenseur).

- **un verger** (Apo.) : parcelle plantée d'arbres fruitiers.

- **vermeille** (Mol.) : rouge foncé.

- **une vertu** (Pro.) : force avec laquelle on tend vers le bien, pouvoir, propriété.

- **veule** (Bau.) : qui manque d'énergie, faible, mou.

- **un vice** (Cop.) : 1. penchant particulier pour qqch (jeu, boisson, drogue, pratiques sexuelles, etc.) que la religion, la morale, la société réprouvent. ; 2. penchant excessif pour qqch.

- **les vicissitudes** (Pro.) : événements heureux ou malheureux qui affectent l'existence humaine.

- **faire le vide** (Pro.) : essayer de ne penser à rien.

- **virer** (Dan.) : changer de couleur.

- **le vitriol** (Zol.) : terme argotique pour désigner l'alcool

- **vivace** (Pro.) : qui a de la vitalité ; qui dure, subsiste, persiste.

- **une voix de stentor** (Ste.) : voix d'un héros de la guerre de Troie, se dit de qqun qui a une voix forte et retentissante (hromový hlas).

Z

- **un zingueur** (Zol.) : ouvrier spécialisé en revêtement en zinc (matière utilisée à l'époque pour recouvrir les toits).